John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

WHR
Thoreau
Walden
24249
Barnes

ANALYSE
DE
L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

Hiſtoria.... Lux veritatis, Magiſtra vitæ.
CIC. *de Orat.* II. 9.

A LEYDE.
Chez J. MURRAY, Libraire.
1775.

AVERTISSEMENT.

ON jugeroit mal de ce petit Ouvrage, ſi on l'enviſageoit comme une réfutation complète de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique. Je n'eus jamais le deſſein de me meſurer avec un Philoſophe moderne. Supérieur à moi par l'élégance & la pureté de la diction, le Philoſophe pourroit ſe prévaloir de ce nouvel avantage, en faveur de l'erreur qu'il établit & qu'il deffend. Le zèle ſans les talens, ne ſuffit pas ordinairement pour aſſurer le triomphe à la vérité. On peut perdre la meilleure cauſe, par la ſeule raiſon qu'on l'a mal deffendue contre un adverſaire plus adroit. Je me ſuis ſimplement propoſé d'extraire avec la plus exacte fidélité quelques paſſages de l'Hiſtoire Philoſophique & Politi-

que ; ſi mes citations ſont exactes, j'ai rempli ma tâche, l'auteur ni le public n'ont aucun reproche à me faire.

Je me ſuis permis à la vérité quelques réflexions; j'ai déduit quelques conſéquences des principes de l'auteur; mais ce ſont des idées à moi qui pourroient ne paroitre pas bien juſtes à tout le monde; auſſi je ne les préſente pas au lecteur pour les lui faire adopter. Ma gloſe peut être défectueuſe; auſſi n'eſt-ce pas ſur elle, ni par elle, que j'ai voulu faire juger de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique. Il peut ſe faire, il y a même apparence, que je n'ai pas ſu profiter de tout l'avantage, que me donnoient, contre le Philoſophe, les textes que j'ai tranſcrits de ſon livre; mes raiſonnemens peuvent être foibles; il

n'en eſt pas moins vrai cependant, que les fondemens du Chriſtianisme, ceux de la Morale, ceux de la Société, y ſont heurtés de front; il n'en eſt pas moins vrai, que l'Hiſtoire Philoſophique & Politique eſt un nouveau monument érigé, à coté de tant d'autres, à l'honneur de l'Irréligion. Malheur au lecteur qui n'en jugera pas de même!

Malgré le ton déciſif & impoſant des nouveaux oracles du genre-humain; malgré leurs efforts réunis contre la Religion de Jéſus-Chriſt, il ſera toujours vrai, que le Chriſtianisme élève l'homme autant au-deſſus de lui-même, que la Philoſophie moderne le ravale au-deſſous des brutes; d'où il réſulte deux grands avantages pour le Chrêtien; l'un de l'attacher

irrévocablement au culte parfait que ſa Religion lui préſcrit; l'autre de le garantir des illuſions de la fauſſe Philoſophie, qui outragent la Divinité en dégradant la nature humaine.

Je n'ai extrait qu'une petite partie des textes dont la fauſſeté, l'abſurdité, j'oſe dire l'impiété, ſont frappantes. Le lecteur religieux qui voudroit en avoir un plus grand nombre, n'a qu'à prendre le livre, l'ouvrir au hazard; il ſeroit difficile qu'il ne rencontrât pas.

On ſera peut-être ſurpris, que je me ſois permis dans mes réflexions, des expreſſions fortes, ou plutôt des qualifications deshonorantes contre l'auteur; je ſais qu'ordinairement un critique judicieux doit éviter toute eſpèce de perſonnalité; mais que ne s'eſt

pas permis l'auteur lui-même contre Jéſus-Chriſt, & ſa Religion? Quelles invectives n'a-t-il pas dit aux Miniſtres du Chriſtianisme? A quel excès n'a-t-il pas porté ſon manque de reſpect envers tous les Souverains de l'Europe? S'il ne s'eſt pas modéré lui-même dans ſes fauſſes imputations contre le Sauveur des hommes; s'il a violé les règles de la bienſéance, de la modération, du devoir, & du reſpect envers les Potentats de la terre; s'il a inſulté dédaigneuſement, à la ſoumiſſion des ſujets envers les Souverains; quel droit a-t-il aux ménagemens? Il eſt permis, je penſe, de lui répondre quélquefois ſur le même ton, pourvû que les reproches qu'on lui fait, ſoient juſtes: tous les miens ſont de nature à ne pouvoir pas être

déſavoués par lui-même. Je me flatte que tout lecteur chretien judicieux, raiſonable & ami de la vérité, les trouvera bien fondés.

ANA-

ANALYSE
DE
L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

INTRODUCTION.

L'*Hiſtoire Philoſophique & politique des Etabliſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes*, fut imprimée à Paris pour la premiere fois en 1770; l'Editeur eut de bonnes raiſons ſans-doute pour ne pas l'y expoſer publiquement en vente; la Hollande où la preſſe & les Libraires jouïſſent d'une liberté preſque entière, lui parut un débouché aſſuré pour le débit d'un livre dont, par bien des raiſons, il lui importoit de ſe défaire entièrement: ſa négociation fut heureuſe, il en vendit tous les exemplaires à un Libraire

connu & établi à Amſterdam : celui-ci ne fut pas longtems à s'appercevoir qu'il s'étoit inutilement flatté d'un prompt débit ; les papiers publics annoncèrent cet ouvrage à pluſieurs repriſes, mais malgré leur cri général, le livre reſta enſéveli dans le magaſin pendant dix-huit mois : il y a apparence que le petit nombre d'exemplaires qui s'en vendirent pendant ce tems, n'avoit pas donné à cette Hiſtoire toute la conſidération qu'elle a eue depuis.

Ce qui naturellement devoit précipiter cette production Philoſophique dans un oubli éternel, la fit ſortir tout-à-coup de l'obſcurité à laquelle elle paroiſſoit condamnée, & au moment où le Libraire, qui s'en trouvoit embarraſſé, alloit en faire l'uſage qu'on fait ordinairement des Maculatures, le Public s'empreſſa d'en épuiſer l'Edition : le moyen le plus ſûr de faire courir avidement après un livre, c'eſt d'en prohiber la vente ; en effet le gouvernement de France n'eut pas plutôt flétri cette production, dont les principes l'allarmèrent, que ce livre fut recherché avec un empreſſement qu'on auroit peine à ſe repréſenter, ſi les contre-factions qui ſuivirent, n'atteſtoient encore aujourd'hui le ſuccès prodigieux qu'il a eu dans toute l'Europe. La vanité de l'Auteur, & la cupidité des Libraires, auroient dû être, ce ſemble, égale-

ment ſatisfaites, ſi l'un n'étoit auſſi inſatiable d'encens, que les autres le ſont de profit, c'eſt ſans-doute à cette double avidité, qu'on eſt redèvable de la dernière Edition qui vient de paroître à la Haye.

L'Editeur a fait dans cette occaſion tout ce qu'on pratique ordinairement pour ranimer le goût du public, & il paroit avoir réuſſi, quoique ce même public dût avoir appris à ſes dépens, que les Auteurs par des augmentations, des changements & des corrections, ne cherchent qu'à doubler leur profit, en rajeuniſſant leurs ouvrages, & en leur donnant une nouvelle vie; mais de tout tems le public a été incorrigible.

Le Septième volume de cette *Hiſtoire Philoſophique & Politique*, a été expoſé en vente quelques ſemaines avant la dernière Edition; c'eſt ſans-doute une condeſcendance de la part de l'Editeur en faveur de ceux qui avoient acheté quelqu'une des premières Editions, s'ils vouloient s'en contenter, malgré leur extrême défectuoſité; car *elles n'ont été viſiblement faites, que ſur un manuſcrit informe ou altéré* (1); il eſt également malheureux pour l'Auteur, & pour le public, qu'il ait fallu quatre ans entiers avant d'être en état de réclamer contre ce Larcin, & d'en réparer la perte.

(1) Avertiſſement Lignes 8 & 9.

Ce malheur néanmoins devient moins grand, puiſque l'auteur qui avoit été aſſez mal-aviſé pour ſe laiſſer voler ſon manuſcrit, encore défectueux, a été aſſez habile pour réparer cette perte, pour donner ſon ouvrage parfait, de façon que l'Editeur a pu le faire imprimer, *tel qu'il eſt ſorti de ſes mains* (2), c'eſt-à-dire, augmenté de plus d'un tiers, imprimé avec plus d'exactitude, enrichi enfin de figures emblématiques, & de cartes Géographiques à la tête de chaque volume.

L'Editeur de la Haye ſemble avoir pris toutes les précautions pour ſe mettre à l'abri du reproche qu'il fait lui-même à ſes Confrères, quoique l'Auteur garde l'incognito dans cette Edition comme dans les autres, ſon portrait gravé & vendu, quoique ſéparément, le met dans l'impoſſibilité de déſavouer ſon ouvrage, & ôte juſqu'au plus petit ſoupçon de fraude. Le public malgré cela n'eſt pas entièrement raſſuré à ce ſujet, & certains critiques prétendent, que Mr. l'*Abbé Raynal* n'eſt nullement l'Auteur de l'ouvrage duquel l'Editeur lui fait honneur; outre que ces critiques aſſurent, qu'il doit être le fruit du travail d'une ſociété de *Philoſophes Politiques*, ils ne penſent pas que Mr. *Raynal*, donnant cet ou-

---

(2) *ibid.* Lignes 10 & 11.

vrage comme de lui, eût empêché, que ſon portrait fût mis à la tête, & vendu conjointement avec ſon livre, s'il en étoit véritablement Auteur; il faudroit donc, ajoute-t-on, que Mr. l'Abbé eut voulu paſſer pour Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique, & qu'en même tems il eut voulu ſe réſerver le droit de la méconnoître pour ſon ouvrage, ce qui ſeroit une puérilité peu digne de la ſincérité & de la franchiſe Philoſophique; il eſt plus vraiſemblable, que le Libraire de la Haye, ſur l'opinion de quelques littérateurs, a de ſon chef & de ſa propre autorité, annoncé l'ouvrage comme ſorti de la plume élégante de l'Auteur de l'*Hiſtoire du Parlement d'Angleterre*, ce ſeroit, à la vérité, un attentat impardonnable à tous égards, ſi Mrs. les Libraires n'étoient en poſſeſſion d'en commettre dans ce genre de plus énormes encore, pour donner plus de vogue aux ouvrages anonimes dont ils ſe chargent.

Une preuve qui paroit déciſive par raport à la mauvaiſe foi des Editeurs, en général & en particulier, contre les Editeurs de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique, c'eſt que je viens de recevoir dans ce moment un avis imprimé dans lequel un nouvel Editeur ſe préſente ſur les rangs à *Copenhague*, dans lequel il fait une courte mais juſte critique de l'Edition in 8o. en 7 vol. chez *Goſſe*, Fils, à la Haye 1774, dans

lequel il annonce celle qu'il prépare avec des augmentations ſur-tout au Tom. 2. Livre V, au ſujet de la Compagnie royale aſiatique de *Dannemarc*, augmentations qui ne ſe trouvent pas ailleurs, & dans lequel enfin, il ſe flatte de faire ſon Edition d'après l'Edition originale ſans nul retranchement. Quel des deux Editeurs doit-on en croire dans un fait avancé ſi contradictoirement de part & d'autre? Un Lecteur judicieux ne les croira ni l'un ni l'autre, & conclurra avec raiſon, qu'ils ne ſont que deux *Charlatans* qui cherchent à s'achalander & à ſe détruire mutuellement.

Quel que ſoit l'auteur de cette Hiſtoire, elle n'en eſt pas moins une production trop volumineuſe pour le ſujet annoncé; & l'augmentation conſidérable faite dans la nouvelle Edition, ne la rend ni plus intéreſſante, ni plus précieuſe, puiſque dans le fonds cette augmentation n'ajoute rien de nouveau aux premières Editions; on doit donc regarder l'augmentation faite, comme un dévéloppement des principes de la Philoſophie & de la Politique, que cette Hiſtoire renferme: des gens de goût aſſurent, que ce dévéloppement étoit très-inutile: ils préfèrent même l'Edition d'Amſterdam de l'année 1770, quoique moins ornée que la nouvelle; il ne nous appartient pas de décider cette queſtion importante; mais après avoir lu attentivement l'une &

l'autre de ces Editions, j'ai cru avec quelques reſpectables amis, que *les Etabliſſements & le Commerce des Européens dans les deux Indes*, n'avoient pas été choiſis pour faire le véritable ſujet d'une Hiſtoire très-intereſſante d'ailleurs, ſi l'Hiſtorien s'étoit renfermé dans les bornes de la narration hiſtorique. Il n'eſt pas poſſible en effet, de ſe tromper ſur le véritable motif auquel cet ouvrage doit ſon origine: les traits de reſſemblance, avec tant d'autres productions de la Philoſophie moderne, ſont trop frappans, pour que cette mère féconde puiſſe le méconnoitre elle-même.

Des plumes plus énergiques & plus légères que la mienne, ont entrepris de découvrir tout le vénin caché ſous la rapide éloquence des nouveaux oracles du genre-humain, mais le mal a pris de ſi profondes racines, que les généreux efforts des deffenſeurs de la vérité n'ont pas opéré tout le bien qu'ils devoient s'en promettre: les Philoſophes modernes conſervent encore tout leur crédit parmi un certain monde trop corrompu pour déſavouer des principes qui favoriſent le libertinage de l'eſprit & du cœur.

Je ſens d'avance combien la tâche que je m'impoſe, eſt au deſſus de mes forces à certains égards; ſi je n'ai pu éviter le reproche de témérité dans l'Analiſe que j'entreprends, je ſuis aſſuré au moins, de m'être mis à l'a-

bri de celui d'infidélité dans les différents extraits que je fais de *l'Hiſtoire Philoſophique & Politique.* J'ai penſé, que le moyen le plus aiſé pour moi d'en réfuter l'auteur, étoit de l'oppoſer à lui-même dans les endroits où il a eu l'imprudence de ſe contredire: j'ai cru encore, que je pouvois, ſans m'engager à rien de trop, dégager ſes aſſertions des envéloppes transparentes qu'il paroit ne leur avoir donné de tems en tems, que pour leur applanir les obſtacles qu'elles pourroient rencontrer dans l'eſprit & dans le cœur de certains lecteurs: les nudités allarment encore la pudeur, quoiqu'il ne ſoit beſoin que d'une légère gaze pour la raſſurer; c'eſt uniquement en levant ce voile trop clair, que j'ai prétendu faire l'apologie de la Raiſon, du bon ordre, des Loix, & ſurtout de la Religion Chrêtienne, qui m'ont paru également outragés par l'*Hiſtorien Philoſophe.* Un cœur vrai, droit & vertueux, peut-il voir ſans émotion le Fanatisme mettre la torche ardente à la main de tous les peuples de l'Univers, pour l'embraſer ſous prétexte d'y rétablir une égalité parfaite entre tous les hommes ſans diſtinction? Peut-on voir de ſang froid ces prétendus *ſages du monde* affermir dans la main des ſujets le poignard meurtrier, & les encourager à l'enfoncer dans le ſein de tous les Souverains de la Terre, qui ne ſont aux yeux des nouveaux Philoſophes que des

Tyrans déteſtables, qu'on doit s'empreſſer de précipiter en bas du trône? Oui, Souverains de l'Univers, quels que vous puiſſiez être, juſtes, bons, pacifiques, n'importe, vous êtes proſcrits par la nouvelle Philoſophie; les cris de la liberté & de la Nature doivent réunir tous les hommes; vous devez leur rendre la *liberté*, ou périr ſous leurs coups; faites-leur juſtice, ſi vous ne voulez pas les forcer de ſe la faire eux-mêmes.

Si l'on jette un coup d'œil ſur cette Analiſe, on ſe convaincra aiſément, que je n'exagère rien, pas même les expreſſions. J'abhorre autant l'infamie du dangereux détracteur, que la baſſeſſe du vil adulateur.

LE Titre de l'*Hiſtoire Philoſophique & Politique* renferme une diviſion trop naturelle & trop exacte de tout l'Ouvrage, pour ne pas la ſuivre dans l'Analiſe que j'en fais: je conſidère donc dans ce livre trois parties, qui réunies enſemble, en font tout le ſujet; l'Auteur n'a pu ſe diſpenſer de les confondre dans le corps de l'Ouvrage; ſans cela il eût été ſans liaiſon comme ſans agrément: n'aïant pas les mêmes raiſons que lui, je les déſunirai un moment, pour les conſidérer chacune en particulier. La partie *Hiſtorique* & la par-

2 parties

1ere Partie hiſtoire

2ème Partie Philo.

tie *Politique* ne ſont pas l'objet principal de mon travail ; il me paroit d'ailleurs qu'elles n'offrent que quelques réflexions générales à faire, & quelques bévues à relever. Comme il eſt certain que la partie *Philoſophique* a occupé principalement l'Auteur, c'eſt auſſi celle dont je veux faire le ſujet principal de cette Analiſe. Je ne conſidère même les deux premières, dans l'intention de l'Auteur, que comme une liaiſon néceſſaire pour donner quelque conſiſtance à la dernière : on peut, ce me ſemble, les regarder comme un *Canevas*, ſur lequel l'Auteur, après avoir deſſiné d'une main hardie ſes idées ſur la Nature & ſur la Liberté de l'homme, ſur la Morale & ſur la Vertu, a rempli les contours du deſſein par des faits Hiſtoriques & Politiques, par rapport *aux établiſſements & au commerce des Européens dans les deux Indes*: ce rempliſſage lui a paru ſans-doute le plus propre à faire ſortir les couleurs qu'il a employées pour peindre la *bienfaiſante Philoſophie* qu'il préconiſe, & qui, ſelon ſes Sectateurs, mérite ſeule d'avoir des Temples dans l'Univers entier.

De la Partie Hiſtorique.

Je l'ai déjà dit, je n'ai qu'une obſervation générale à faire ſur cette partie.

Nous devrions, ce ſemble, être inſtruits à

fonds ſur tout ce qui concerne les différents peuples de l'Inde & du nouveau monde; mais par une fatalité déplorable, ce qui devroit répandre le plus grand jour ſur l'hiſtoire de ces païs éloignés, y répand au contraire les plus épaiſſes ténèbres: les Voyageurs & les Miſſionaires qui ont parcouru ces vaſtes régions, s'accordent ſi peu dans les obſervations qu'ils ont fait, qu'on a de la peine à croire, en liſant leurs rélations, que ce ſoit du même païs, & des mêmes peuples, qu'ils nous parlent. C'eſt cette multiplicité de rélations hiſtoriques, qui par leur frappante contradiction, met un obſtacle presqu'inſurmontable à la découverte de la vérité: perpétuellement en contradiction les uns & les autres, les voyageurs dans les deux Indes, ſemblent s'être entendus pour jetter dans les plus grandes incertitudes ceux qui n'ont pu ni voir, ni examiner par eux-mêmes. Un Hiſtorien qui veut eſſayer de débrouiller ce Cahos, ne doit marcher dans ce Labirinthe tortueux, que le flambeau de la ſaine critique à la main; il ne doit avancer qu'avec la plus grande circonſpection dans ce ſentier difficile, & il ne peut eſpérer d'arriver au ſanctuaire de la vérité, qu'après avoir franchi des précipices auſſi multipliés que dangereux: l'Auteur de l'*Hiſtoire Philoſophique & Politique* paroit avoir été plus hardi, que

bien d'autres qui l'avoient dévancé ; le ton affirmatif qu'il prend dans toute la ſuite de ſa narration, feroit penſer, qu'il a été plus heureux que tous ceux qui ont cherché à déterrer la vérité, enſévelie ſous un amas prodigieux de fables & de rêveries, fabriquées, ou tout au moins adoptées, ſans diſcernement, par des voyageurs infidèles ou peu inſtruits: rien ne l'arrête; il ne forme preſque aucun doute ſur les faits qu'il raconte; & preſque aucune de ſes nombreuſes diſcuſſions, ne porte ſur les faits hiſtoriques, de façon qu'on diroit, qu'il a tout vu, tout examiné par lui-même ; l'obſcurité des ſiècles les plus reculés, même de ceux qu'il lui plait de compter longtems avant l'époque ordinaire de la création du monde, cette obſcurité, disje, ne l'empêche pas d'y lire tous les évènements avec la même facilité que nous appercevons ceux qui ſe paſſent ſous nos yeux ; ce monde lui paroiſſant tropjeune, il le vieillit à ſon gré, & le ton d'autorité avec lequel il fait vivre le premier légiſlateur des Indiens, longtems avant *Adam*, feroit croire, qu'il eſt lui-même contemporain de *Brama*, qu'il eſt originaire des Indes, & qu'en nous donnant l'hiſtoire de cette partie de l'Aſie, il nous donne l'hiſtoire de ſa patrie; c'eſt plutôt en temoin oculaire qu'il narre, qu'en Hiſtorien ordinaire: mais comme il n'eſt pas poſſible de croire

que l'auteur ait été conſervé exprès ſur la terre pendant ſi longtems, pour être l'hiſtorien de l'Inde, & que d'ailleurs on ſait poſitivement qu'il n'y a même jamais voyagé, on doit naturellement être plus en garde contre ſa narration, que contre celle de tout autre qui auroit apporté plus de ſoin dans la diſcuſſion des faits, & moins d'affectation à les noyer dans un Océan de réflexions *Politiques & Philoſophiques.*

Outre cette première réflexion ſur la fidélité de l'hiſtorien, & ſur la vérité de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique, il s'en préſente une ſeconde non moins naturelle: l'auteur n'a pu compoſer la partie hiſtorique de ſon livre, que ſur les rélations, ou ſur d'autres matériaux du même genre; & comme ſes différentes pièces, par leur contradiction ſur les points les plus fondamentaux, & les plus généraux, ne méritent qu'une croyance circonſpecte, il paroit naturel, qu'on ne doit pas en accorder une plus entière à tout le corps de l'hiſtoire, évidemment compoſé de toutes ces pièces de rapport, ajuſtées ſans critique, & de tems en tems ſans proportion.

J'aurai ſoin dans l'Analyſe de la partie *Philoſophique*, de relever les bévues hiſtoriques dans lesquelles notre hiſtorien eſt tombé trop ſouvent, ſans-doute pour s'être plus attaché aux réflexions qu'au ſujet; j'aurois été forcé

d'extraire pluſieurs fois les mêmes lambaux de ſon livre, ſi j'avois relevé ici ſes fautes purement hiſtoriques, ce qui auroit rendu mon travail beaucoup plus long, & moins agréable au lecteur.

De la Partie Politique.

On remarque dans cette ſeconde partie beaucoup plus de ſoin & d'attention de la part de l'auteur: on peut même dire, qu'il eſt entré dans des détails étonnants: ſes calculs, ou pour mieux dire, la balance générale & particulière du commerce des nations Européennes dans les deux Indes, qu'il paroit avoir travaillée avec autant de ſoin que d'intelligence, prouve, que toutes les Compagnies des Indes lui ont ouvert leurs livres; il faut croire, qu'il lui a été permis de copier à ſon aiſe le réſultat des différentes opérations de ce commerce immenſe, & qu'enfin, après des recherches infinies, il a pu en liquider les profits pour chacune des Compagnies en particulier, juſqu'à la préciſion des livres, ſols & déniers. Plus ce travail paroit difficile, ou même impoſſible, plus auſſi la gloire qui revient à l'Auteur d'en avoir ſurmonté les difficultés, eſt flateuſe pour lui; car il ſeroit abſurde de penſer, que tous ſes calculs bien circonſtanciés, n'ont de réalité que dans

ſon imagination, & qu'ils n'ont été faits, que ſur des probabilités & des oui-dire. Un Philoſophe pourroit-il travailler ſur de probabilités? Ces Meſſieurs ne marchent qu'à la lueur du flambeau de l'évidence; & les oracles de la vérité ne donnent jamais des ſimples poſſibilités pour des faits conſtants. Quoiqu'il en ſoit, j'aime mieux en croire ſur ſa parole notre Politique calculateur, que d'entreprendre une vérification impoſſible. Tout le monde ne peut pas ſe promettre d'arracher le ſecret aux différentes nations Européennes qui commercent dans l'Inde; peut-être même ſont-elles obligées de le garder pour plus d'une raiſon. Seroit-il aiſé par exemple, à un ſimple particulier, de ſavoir au juſte, quel eſt l'état actuel de la Compagnie d'Angleterre? il paroit, que ſi elle le ſait elle-même, tout l'engage de n'en faire part à perſonne. Seroit-il plus facile de gagner la confiance des Hollandois à ce ſujet? Un étranger curieux obtiendroit-il la permiſſion de vérifier les livres des deux Compagnies établies dans cette heureuſe République? il faudroit bien mal connoître la Nation, pour s'attendre à une pareille condeſcendance: quelque floriſſant que ſoit le commerce des Compagnies Hollandoiſes, elles n'en feront jamais parade aux yeux de l'Europe; le Hollandois a toujours joui ſans

oſtentation; c'eſt même ſur ce principe de modération & de décence, que paroit porter tout le Syſtème Politique de la République; on pourroit conjecturer qu'il doit être la baſe ſolide de ſa gloire comme la ſeule cauſe de ſa ſtabilité.

La Compagnie Françoiſe par ſa chute, a laiſſé voir à découvert toute la ſuite de ſes opérations; il a été aiſé de remonter à la cauſe de ſa ruine; les Politiques lui ont fait le procès, ils lui ont indiqué après ſa perte, la route qu'elle auroit dû tenir pour ne pas échouer, mais tout ce qu'on a dit à ce ſujet, étoit auſſi inutile, que facile à dévélopper; les fautes énormes qui ont accéléré ſa perte, indiquent d'elles-mêmes ce que cette Compagnie auroit dû faire pour les éviter, elles ſont même de nature à ne pouvoir être réparées que très-difficilement.

Je dois faire une ſeconde réflexion ſur les fautes Politiques, que l'Auteur reproche aux différentes Nations Européennes qui commercent dans l'Inde.

Il paroit d'abord, que notre hiſtorien politique ſe plait à les multiplier, & j'aurai ſoin de faire obſerver dans les différents extraits de ſon ouvrage, que ce qu'il appelle *faute politique*, ne l'eſt certainement pas: en ſecond lieu, il ne paroit pas diſtinguer avec aſſez de ſoin les fautes des différentes compagnies commer-

merçantes, de celles de leurs différents Agents: ces dernières ſont certainement les plus nombreuſes; un plan de politique dont il faut néceſſairement confier l'exécution dans des païs très-éloignés à des ſubalternes, presque toujours intéreſſés à ne le ſuivre qu'en partie, ne produit jamais tous les heureux effets qu'on s'en promet; n'eſt-il donc pas injuſte d'en rejetter la faute ſur celui qui l'a conçu? l'infidèle adminiſtrateur n'eſt-il pas le ſeul à blamer? Rarement les intérêts d'un Agent ſont d'accord avec ceux de ſon Commettant; plus rarement encore les gouverneurs dans les différents établiſſements des deux Indes ſuivent à la lettre les ordres qu'ils reçoivent de leurs Souverains: la conduite des premiers ne pouvant être éclairée de près, ils établiſſent leur agrandiſſement & leur fortune particulière, ſur des ordres imaginaires, & ils le peuvent d'autant plus aiſément, qu'ils ſont comme aſſurés de l'impunité, quand bien même ils ſeroient découverts. Que d'exemples ne pourrois-je pas raporter? Combien n'a-t-on pas rapellé de gouverneurs, ou d'intendans pour leur faire rendre compte de leur adminiſtration? & combien auſſi, qui auroient mérité d'être punis de leur infidélité, ont été renvoyés abſous? Mr. *Dupleix* a été abſous en France, & Mr. de Laly y a perdu la tête ſur l'échaſaud, ſans qu'on puiſſe dire encore, ſi la ſentence qui in-

nocente le premier, & celle qui condamne le ſecond, ſont parties l'une & l'autre d'un tribunal prévenu contre l'officier général, ou corrompu en faveur du Vice-Roi. Les richeſſes immenſes que les premiers agents des établiſſements dans les deux Indes peuvent accumuler, les mettent à même de détourner tous les orages qui pourroient gronder ſur leur tête; ils peuvent aiſément ſuivre leurs idées particulières dans l'adminiſtration qui leur a été confiée, en laiſſant à l'écart le plan qu'on leur a préſcrit, lorſqu'il n'eſt pas d'accord avec leur avantage perſonnel; je dis plus; & j'avance ſans craindre de me tromper, que les biens conſidérables accumulés par les gouverneurs des Colonies, les mettent en état de forcer leurs ſouverains, d'adopter en partie leurs ſyſtêmes particuliers d'adminiſtration, au préjudice même des différentes compagnies de commerce: eſt-il donc ſi difficile de gagner les trois ou quatre premières perſonnes qui tiennent le tymon des affaires dans chaque Etat particulier de l'Europe? On réſiſte rarement à l'apas ſéduiſant d'un intérêt réel & préſent: les chefs étant ſéduits, ne comprend-on pas, que tous les intéreſſés qui leur ont donné leur confiance, ſont obligés d'aprouver tout ce qu'on leur propoſe, & de ſe contenter des répartitions qu'on leur fait? Il eſt impoſſible de s'appercevoir qu'on eſt trompé,

plusieurs années ne suffisent pas pour liquider des comptes qui ont tant de branches & tant de raports différents; les balances qu'on peut faire chaque année, ne sont que provisoires, & je doute que la balance générale & définitive soit possible.

Que de peines n'a pas dû se donner l'auteur de l'Histoire Politique & Philosophique, pour débrouiller ce cahos? Quelle sagacité ne devons-nous pas lui supposer, pour avoir pu mettre de l'ordre, de la netteté, & de la précision dans les différents comptes que les divers Etats de l'Europe ont dû lui fournir? Je dois, en troisième lieu, faire remarquer ici, l'affectation indécente de l'auteur à rejetter sur la Religion Chrêtienne presque toutes les fautes de politique, commises par les différents Etats Européens dans le commerce de l'Inde: les Espagnols & les Portugais surtout lui paroissent avoir plus péché par cet endroit, que tous les autres: mais ces fautes fussent-elles aussi réelles qu'elles sont douteuses, faudroit-il pour cela en rejetter la cause sur la Religion? Faut-il la vilipender & la représenter comme un monstre né pour détruire la société, anéantir la Nature, & affoiblir la raison, parce que quelques ministres, indignes de précher l'Evangile, ont souvent agi par d'autres motifs que ceux qu'un zèle apostolique auroit dû leur inspirer? Quoi, parce que

des chrêtiens intéreſſés & avides de l'or, auront abuſé du pouvoir qui leur a été confié, & que ſous prétexte de religion, ils auront commis des excès & des cruautés, que la religion même dèsavoue, faut-il pour cela préſenter la Loi Evangélique comme dictée par le fanatisme? Faut-il la traiter de loi ſanguinaire? Faut-il èn un mot l'annoncer, comme une loi barbare, qui tend à capter la raiſon, & à enchainer la liberté? La Philoſophie moderne aprend-elle donc à raiſonner ſi mal? ou n'a-t-on jamais bien raiſonné, avant que ſes principes ayent appris à former le jugement? Encore un coup, on ne nie pas, que les Miſſionaires, d'accord peut-être, & en partie, avec les gouverneurs envoyés aux Indes, n'ayent abuſé de leur pouvoir, & de leur miniſtère; on ne peut pas malheureuſement ſe diſſimuler leurs malverſations & leurs crimes, que le prétexte des converſions métamorphoſoit à leurs yeux en devoir, peut-être même en vertu; toutes les perſonnes de bon-ſens ſe réuniſſent pour condamner ces infames prévaricateurs, un cœur véritablement chrêtien ſe feroit un honneur de leur jetter la première pierre, mais il n'y a qu'un Philoſophe moderne, qui proſcrive la Religion chrêtienne, & qui s'attache à lui porter les coups les plus rudes comme les plus inutiles.

J'aurai occaſion de le démontrer dans les

citations qui ſuivront, & dans lesquelles on verra plus d'une fois, que notre hiſtorien paroit pleinement convaincu, que la Religion a ruiné la plûpart des établiſſements dans les deux Indes, & qu'elle empêche encore aujourd'hui, que ceux qui y ſubſiſtent, ne ſoient plus floriſſants.

Mais accordons pour un inſtant à notre Politique, que ſon ſyſtême eſt à tous égards au-deſſus de celui qu'on a ſuivi juſqu'à préſent en Europe; convenons que l'éxécution de ſon plan donneroit un profit réel & des avantages conſidérables aux Etats commerçans dans l'Inde; en un mot, adoptons ſes idées pour les ſubſtituer à celles de tant de perſonnes auſſi éclairées, qu'intéreſſées à la proſpérité du commerce de l'Inde: ſeroit-il facile de ſubſtituer ce nouveau ſyſtême à l'ancien? ne ſeroit-il pas même impoſſible? Deux raiſons paroiſſent en démontrer l'impoſſibilité: la première eſt fondée ſur les principes même de l'Auteur; ſelon lui la Religion Chrêtienne eſt un obſtacle réel à l'utilité & à l'avantage du commerce de l'Inde, il faut donc commencer par l'y détruire, & la détruire enſuite chez les Nations de l'Europe qui font ce commerce; cet anéantiſſement eſt-il poſſible? Non certainement. Ce n'eſt pas ſeulement, parce que l'auteur de cette Religion divine lui a aſſuré une durée auſſi longue, que celle

des ſiècles qui doivent s'écouler, juſqu'à la deſtruction de toutes choſes, mais parce que, humainement parlant, les révolutions qu'il faudroit préparer pour cette deſtruction imaginaire, ne pourroient avoir une heureuſe iſſue; ne pouvant pas naturellement compter ſur une perſuaſion & une conviction générales dans tous les hommes qu'il faudroit déſabuſer à cet égard, que de ſang inutile ne ſeroit pas obligé de répandre le monſtre qui entreprendroit par la force une reforme ſi peu poſſible? Mais n'approfondiſſons pas une preuve de cette nature contre un adverſaire qui a autant d'horreur que nous, du tableau enſanglanté qu'il faudroit lui repréſenter; rendons juſtice à la Philoſophie moderne; elle déclame avec autant de force que de raiſons, ſur les cruautés que le fanatiſme de religion a exercées dans les derniers ſiècles; on déſireroit ſeulement, qu'elle fût auſſi équitable par raport aux premiers ſiècles de l'Egliſe, & qu'elle ne fît pas l'Apologie indécente des Païens, perſécuteurs implacables des premiers chrêtiens. La ſeconde preuve n'eſt ni moins claire, ni moins ſenſible: pour changer avec fruit le ſyſtême Politique des Nations Européennes qui ont des établiſſements dans les deux Indes, il faudroit qu'elles travailaſſent de concert à former un nouveau plan qui leur fut commun à toutes; & qu'enſuite

chacune dirigeât ſes opérations particulières, rélativement au plan général; il eſt au moins permis de douter, que cet accord merveilleux ſoit poſſible, dans l'ordre moral, entre des Nations rivales autant par intérêt que par inclination: mais cette diverſité d'intérêts, diſons mieux, cette rivalité & cette jalouſie, ne ſont-elles pas elles-mêmes l'ame de ce commerce immenſe? Et en ne conſidérant que l'utilité, & le profit qui en reviennent à ceux qui ne ſont pas intéreſſés directement dans ce commerce, ne vaut-il pas mieux laiſſer les choſes dans l'état où elles ſont? Si l'accord des différentes Compagnies pour l'adoption d'un nouveau plan, n'eſt qu'un projet chimérique, quelle eſt la Nation en particulier, qui put prudemment ſuivre les conſeils que l'Hiſtorien Politique prend la peine de lui donner? en effet pendant le tems qu'une Nation qui aura adopté le plan qu'on lui préſente, ſimplifiera les envois, cherchera à diminuer les frais qu'elle fait annuellement, pendant qu'elle ſe frayera de nouvelles routes, qu'elle formera de nouveaux entrepots, & qu'elle remettra le bon ordre dans les anciens, les retours diminueront ſenſiblement dans ces commencements de reforme, & les Nations rivales, ſuivant leur ancien train, étendront leur commerce de plus en plus; elles ſaiſiront les petites

branches qu'on leur aura néceſſairement abandonnées, & en fortifiant leur crédit, elles augmenteront leurs fonds : les objets de leurs échanges s'étant multipliés, leur correſpondance s'étant étendue, la Nation qui aura embraſſé la reforme, en perdant beaucoup de tems pour l'établir ſolidement, n'aura plus la même occaſion de faire circuler un capital aſſez conſidérable pour en retirer un profit égal à celui qu'elle faiſoit, avant d'avoir changé ſon ſyſtême Politique : il réſultera en un mot, que ce nouveau plan admirable dans la ſpéculation, ruinera la Compagnie dans la pratique, & qu'enfin il ne lui reſtera qu'un commerce foible & languiſſant.

Ce ſeroit ici le lieu d'examiner s'il eſt vrai, que les priviléges excluſifs ſont auſſi injuſtes de leur nature, qu'ils ſont deſtructifs du commerce: il ſe préſenteroit bien des réflexions à faire ſur une queſtion auſſi importante; je ne la traiterai cependant que très-ſuccintement, & je me contenterai de jetter quelques doutes ſur une opinion avancée avec la plus grande confiance, & répétée avec la plus grande affectation.

Un ſouverain, quel qu'il ſoit, a-t-il le droit d'établir, dans les Etats qu'il gouverne, des loix qu'il croit de bonne foi tendre au bien général de la ſociété? Un ſouverain peut-il, de ſa propre autorité, contraindre tous les in-

dividus qui vivent ſous ſon gouvernement, à concourir chacun de leur côté au bien public? Un ſouverain en un mot, peut-il encourager le zèle des Citoyens qui ſe dévouent au ſervice de la patrie par des entrepriſes auſſi grandes qu'utiles? Il me paroit que la juſtice, ou l'injuſtice des privilèges excluſifs, accordés aux différentes Compagnies de commerce, eſt fondée ſur la véritable réponſe à ces trois queſtions. L'Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique y répond négativement dans pluſieurs endroits de ſon livre; auſſi ſe récrie-t-il beaucoup contre l'injuſtice des privilèges excluſifs: mais pour pouvoir adopter ſa réponſe, il faut la déduire du même principe que lui, par conſéquent il faut établir avec lui, que la ſociété ne doit reconnoître ni ſouverain, ni gouvernement, & que l'homme étant libre de ſa nature, il ne doit être aſſujéti à aucune eſpèce de ſubordination; il faut en un mot avancer ce paradoxe auſſi ridicule que dangereux, *que toute domination eſt une véritable tyrannie.*

Ces mêmes privilèges détruiſent-ils le commerce au-lieu de le protéger & de le rendre utile? La réponſe affirmative de l'Auteur paroit fauſſe, par raport à la généralité: & les motifs ſur leſquels il la fonde, paroiſſent au moins équivoques & douteux. Il aſſure

premièrement, que ces privilèges ne peuvent être favorables à certains particuliers, qu'en excluant le plus grand nombre des Citoyens du commerce des Indes; ce n'eſt ici qu'un ſophiſme évident pour quiconque ſait, qu'aucun Citoyen n'eſt formellement exclu de prendre part à ce commerce, & qu'au contraire on a toujours fortement invité tous ceux que leurs facultés mettent à même d'y entrer; mais malheureuſement ce n'eſt que le très-petit nombre qui puiſſe ſe paſſer pendant un tems conſidérable, des fonds néceſſaires, pour pouvoir avoir une portion raiſonable dans ces entrepriſes immenſes: ces privilèges excluſifs énervent l'émulation, dit encore notre Auteur, & l'émulation eſt l'ame du commerce; fort bien; mais il eſt dommage qu'il manque de la juſteſſe dans ce raiſonnement; outre qu'il eſt certain, que rien n'eſt plus propre à piquer l'émulation, que les privilèges. En quoi l'émulation des Citoyens eſt-elle énervée, lorſqu'ils ſont vivement ſollicités d'entrer en part dans le commerce, & que ceux à qui leur fortune deffend d'y prendre part, peuvent néanmoins profiter des avantages généraux qui en réſultent en faveur de toute la nation? Ces privilèges privent la ſociété de quantité d'excellents négocians, à qui il ne faudroit que des occaſions, pour dévélopper de grands talens:

cette assertion n'est pas moins ridicule que les précédentes, puis qu'elle porte sur la même supposition qui est évidemment fausse; l'association à la Compagnie établie, étant permise sans restriction à tous les Citoyens assez riches pour y entrer, tout intéressé qui veut faire son occupation principale du commerce des Indes, peut, en dévéloppant des talens réels, mériter la confiance de ses associés, & se rendre aussi utile à ceux-ci qu'à l'Etat, en parvenant à l'administration des affaires de la compagnie.

L'objection de l'auteur auroit quelque solidité, si un seul négociant étoit assez riche pour entreprendre sans associés, un commerce de cette étendue, & pour rivaliser avec une compagnie, parce qu'alors toutes les peines qu'il se donneroit, tourneroient à son profit particulier; enfin on ajoute, que les privilèges exclusifs gênent la circulation des espèces, qui sortiroient avec abondance de certains coffres forts, où elles sont inutilement ensévelies, par la déffense d'ériger d'autres Compagnies de commerce, & la nécessité d'entrer dans celle qui étoit autorisée par l'Etat. Si l'on vouloit se former une idée juste du caractère de ces ames de boue qui accumulent dans un coffre l'or & l'argent, & qui ne seroient pas même satisfaites, lorsqu'elles en auroient tari la source dans l'univers

entier, on attribueroit à d'autres motifs qu'à celui des privilèges excluſifs, à l'opiniatreté invincible de certains Créſus, à conſerver leurs eſpèces, & l'on conclurroit avec plus de raiſon, que l'or & l'argent étant le Dieu de ces avares crapuleux, ils ne veulent pas ſe priver de l'inſipide avantage de rendre un culte idolatre & journalier à leurs tréſors : leur fut-il permis mille fois d'ériger des Compagnies de commerce, ils ne s'empreſſeroient pas pour cela davantage à groſſir le torrent de la circulation; un vaiſſeau qui partiroit pour les Indes ſous les auſpices d'une compagnie non privilégiée, n'arracheroit pas plus leur confiance, que les petites flottes qui partent ſous la protection du gouvernement; en un mot, les abimes de la Mer toujours ouverts à leur imagination, leur paroiſſent toujours prêts à engloutir leur fortune, ſoit que le commerce des Indes ſe faſſe de telle façon, ou de telle autre.

Mais tâchons de conjecturer ce qu'il arriveroit, ſi les compagnies de commerce perdoient leurs privilèges excluſifs dans un Etat de l'Europe; tâchons de déviner quelle ſeroit la poſition de cet Etat, ſi ce prétendu obſtacle étant levé, la manie d'ériger des compagnies particulières pour le commerce de l'Inde, venoit à y dominer, ſans que le gouvernement eût rien à preſcrire aux interéſſés. Mais ap-

prenons-le de l'auteur lui-même, avant de hasarder nos conjectures.

„ Le ſuccès de ſon voyage (de *Corneille Houtman*) excita une nouvelle émulation; il „ ſe forma de nouvelles ſociétés dans la plûpart des villes maritimes & commerçantes „ des Provinces-Unies. Bientôt ces aſſociations trop multipliées ſe nuiſirent les unes „ aux autres par le prix exceſſif, où la fureur „ d'achetter dans l'Inde, & par l'aviliſſement, „ où la néceſſité de vendre en Europe, les fit „ tomber. Elles étoient toutes ſur le point de „ périr par leur propre concurrence ..... dans „ cette conjoncture le gouvernement, quelquefois plus éclairé que des particuliers, vint „ à leur ſecours (*a*).

Des entrepriſes de cette nature demandent des fonds conſidérables, pour fournir aux avances auſſi indiſpenſables qu'exorbitantes, qu'exige l'équipement des navires deſtinés à aller chercher les richeſſes de l'Aſie pour les porter en Europe; plus ces entrepriſes ſeroient nombreuſes, & plus auſſi il faudroit commencer par épuiſer l'Etat d'eſpèces circulantes, pour achetter de l'étranger ce qui manqueroit à la nation, ſoit pour la conſtruction des vaiſſeaux, ſoit pour leurs agrès, ſoit pour leur cargaiſon, ſoit enfin pour leur apro-

(*a*) Hiſt. Phil. & Pol. Tom. 1er. p. 202 & 203.

viſionnement : car quelle eſt la nation de l'Europe qui peut ſe paſſer de ſes voiſins, je ne dis pas pour équiper une petite flotte, mais même pour mettre en Mer un ſeul petit navire ? Eh ! ne ſait-on pas, que chaque nation n'a en particulier, que la plus petite partie de ſes beſoins à ce ſujet ! ce premier inconvénient eſt d'autant plus conſidérable, que le tems néceſſaire pour le retour des navires en Europe, eſt plus long ; il eſt même trop ſenſible pour le méconnoître, puiſque l'Etat manquant d'une quantité ſuffiſante d'eſpèces, le commerce intérieur doit languir, ou même être abſolument ſuſpendu, pendant la durée d'un voyage, dont le ſuccès eſt toujours incertain. Eh ! qui ne voit que l'interruption de ce commerce uſuel & journalier, doit entrainer la ruine de la plus grande partie des citoyens ; car il eſt évident, que le nombre des *commerçans en détail* (qu'on me paſſe cette expreſſion triviale) eſt dans la même proportion qu'*un* eſt à *mille*, par rapport au nombre de ceux qui pourroient entreprendre un commerce ſolide dans l'Inde.

Mais perdons de vue pour un moment l'intérêt réel de l'Etat, & n'enviſageons que celui de ſes différentes Compagnies que nous ſuppoſons établies ſans privilèges : il paroit inconteſtable, que toutes ces compagnies doivent ſe nuire mutuellement.

1°. Avant le départ de leurs flotilles, par la néceſſité indiſpenſable dans laquelle elles ſeront, d'acheter à un très-haut prix, toutes les choſes néceſſaires à leur équipement, il eſt de règle, que plus il y a de concurrans dans un achat, plus auſſi le vendeur ſe prévaut de leur rivalité.

2°. Elles ſe nuiront encore davantage après l'arrivée de leurs navires à leur deſtination: les Nations avec lesquelles elles ſeront obligées de traiter de leur échange, n'ignorant pas l'intérêt de ces différentes Compagnies à le conclure au plûtôt, ne manqueront pas de donner un prix très-bas aux objets qu'on leur offrira, & d'en donner un très-haut à ceux qu'elles préſenteront en retour; dans ce cas, quel des deux traitans fera la loi à l'autre? Sera-ce celui qui ne peut ſouffrir ſans un dommage réel un retardement, qui enfin occaſionneroit ſa perte? Ou ſera-ce celui, qui avec un peu de patience, eſt aſſuré de faire un échange avantageux, en forçant l'autre, par ſa fermeté, à ſe livrer à ſa diſcrétion? la préſomption paroit en faveur du dernier.

3°. Ces compagnies ne ſeront pas plus heureuſes au retour de leurs vaiſſaux, la vente de leurs cargaiſons ne pouvant pas être avantageuſe: puiſqu'il eſt évident, que les compagnies particulières ſe trouveront vis-à-vis des Européens dans la même ſituation qu'elles ſe ſont

trouvées vis-à-vis des peuples de l'Inde : la même rivalité, & la même néceſſité dans la vente, rendront leur poſition très-critique, & leur perte comme aſſurée ; ſi une compagnie particulière & privilégiée, dont les fonds ſont immenſes, doit craindre très-ſouvent ces inconvéniens, quel ſujet de crainte pour des compagnies particulières! qui par leur propre conſtitution ne peuvent choiſir ni le temps des achats, ni le temps des ventes ; de cette impoſſibilité doivent naître naturellement, le dégoût, le découragement, & l'obligation d'abandonner graduellement des entrepriſes, qui, après avoir mis l'Etat à la gêne, en arrêtant la circulation des eſpèces, auront ruiné pour toujours quantité de bons négocians, qui ſe ſeroient ſoutenus, ou en prenant part au commerce bien fait d'une compagnie privilégiée & protégée par l'Etat, ou en continuant un commerce dans l'intérieur de l'Europe auquel ils devoient déjà leur fortune.

Un homme ſenſé ne peut pas raiſonablement ſuppoſer, que depuis les premiers établiſſements dans l'Inde juſqu'à ce jour, tant de perſonnes intéreſſées à les améliorer, ayent méconnu leur avantage réel ; peut-on croire, que depuis le fameux Portugais *Gama*, fondateur des premiers établiſſements en Aſie, il n'ait pas paru un ſeul homme dans le grand nombre de ceux qui ont ſuivi la route que ce fa-

fameux navigateur ſe fraya le premier, capable de penſer, de voir, de combiner & d'arranger un plan avantageux au commerce de l'Inde? L'Angleterre & la Hollande n'auront pas produit un ſeul bon politique à cet égard? Je me garderai bien de parler ici des autres nations Européennes, trop viles & trop mépriſables aux yeux de l'Hiſtorien politique, pour être miſes en parallèle avec les deux autres qui n'ont pas perdu encore toute ſon eſtime. Je crois néanmoins, qu'il eſt plus raiſonable de penſer, qu'il y a eu effectivement de grands hommes qui ſe ſont fait une étude particulière du bien de ce commerce, qu'ils ont cherché à le rendre plus avantageux, en en ſimplifiant les opérations, & qu'ils ont voulu réellement en écarter les grands obſtacles qui ne paroiſſent ſurmontables, qu'à ceux qui travaillent dans leur cabinet d'après leurs ſeules idées: oui ſans-doute, ce n'eſt ni les plans, ni les hommes capables de les réfléchir qui ont manqué, c'eſt la ſeule impoſſibilité de les adopter au ſyſtème général qui les a fait rejetter, par des hommes auſſi capables d'en goûter les proportions, que d'en appercevoir la malheureuſe inutilité: mais il n'arrive que trop ſouvent, que ces grands réformateurs, ces génies ſpéculatifs & profonds, n'ont trouvé que des chiméres, après des lectures & des compilations auſſi laborieuſes qu'inutiles,

après des réflexions profondes, & des méditations accablantes, après enfin un travail long & opiniatre. Il eſt malheureux ſans-doute, de s'enſévelir dans un cabinet, pour n'enfanter que des *êtres de raiſon*; mais il eſt bien plus déplorable, de porter l'opiniatreté juſqu'à ſoutenir contre tout le monde, qu'on a ſervi la ſociété, lorſqu'on ne lui a préſenté que des abſurdités, ou des impoſſibilités morales; quel titre pour bien mériter des hommes!

De la Partie Philoſophique.

On a convenu juſqu'à préſent, qu'un hiſtorien ne doit jamais prendre un ton dogmatique, & qu'il doit être extrêmement réſervé dans ſes réflexions; cette règle n'étoit pas faite ſans-doute pour l'Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique, & il lui a été permis de s'en écarter, puiſqu'il avoit plus en vue d'inſtruire l'homme de ce qu'il doit à la ſociété, & de ce que la ſociété lui doit, que de repréſenter dans un ſeul tableau tous les faits intéreſſans de l'hiſtoire des Indiens, combinée avec celle des Européens, depuis que par le commerce, l'hiſtoire de l'Aſie, de l'Amérique & celle de l'Europe, ont des raports eſſentiels entre elles. Il ſe juſtifieroit difficilement, ſi on lui reprochoit qu'il a plutôt cherché à éblouïr les eſprits, qu'à les inſtruire, & qu'en s'écar-

tant mal-à-propos de la noble ſimplicité de l'Hiſtoire par un ſtile trop recherché, il en a rabaiſſé la Majeſté : en effet on ne peut pas s'empêcher de s'appercevoir, que la partie hiſtorique n'eſt qu'un beau cadre dans lequel il a habilement enchaſſé les maximes de la Philoſophie moderne ; chaque artiſte a ſa façon particulière de mettre en œuvre ſes matériaux ; ce n'eſt même qu'en inventant de nouvelles proportions, & en trouvant de nouveaux raports, qu'il peut aſpirer à la gloire, autant qu'à la fortune. Les Apôtres de la Philoſophie, qui ont précédé notre Ecrivain, ſembloient avoir épuiſé tous les différens arrangemens, & les différentes ſymétries du ſyſtême de l'irréligion : les uns à l'exemple de *Bayle*, l'ont préſenté aux hommes, en faiſant élever des brouillards autour de la vérité, en conduiſant le lecteur docile à l'incrédulité, n'oſant pas paroître formellement *impies*, ils ſe ſont contentés de faire des proſelites à *l'impiété* ; d'autres, dépoſant le maſque de l'hipocriſie, ont préché l'erreur avec autant de clarté, que d'impudence ; celui-ci écrivant ſur la *Nature* qu'il ne définit ni ne connoit, l'a altérée, & corrompue au point de la rendre méconnoiſſable ; l'autre méditant ſur la *liberté*, en a tellement exagéré les droits, qu'il n'a fait que des libertins, en préconiſant le libertinage ; un autre cherchant à connoître l'homme,

a cru n'appercevoir dans cette créature qu'une machine purement matérielle, qui doit ſe décompoſer par le dérangement du reſſort principal, pour rentrer enfin dans le néant, duquel le ſimple haſard l'avoit fait ſortir; un autre enfin, cherchant à décompoſer l'homme, ſa foible raiſon ne pouvant lui rendre compte de l'union miſtérieuſe de l'ame & du corps, a mieux aimé avancer des paradoxes, que de captiver ſon entendement ſous le joug de la foi. En un mot, nous avons tant d'ecrits ſur la *Nature*, ſur la *Liberté*, ſur *l'Ame*, ſur *l'Homme*, & ſur tant d'autres ſujets philoſophiques qui ne diffèrent que par le titre, mais qui tous ſe réuniſſent au centre commun, que l'auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique a cru devoir prendre un nouveau détour, & choiſir un titre plus neuf pour piquer la curioſité, & exciter de nouveau le goût du Public. Ne parviendra-t-on donc jamais à émouſſer tout-à-fait ce goût, en ne lui préſentant perpétuellement que le même mets? Mets qui doit perdre ſa ſaveur & ſon attrait, par les différens déguiſemens auxquels on l'aſſujétit.

La partie Philoſophique de l'ouvrage que j'analiſe, contient-elle

1°. Des blasphèmes formels contre la Religion chrêtienne?

2°. L'Auteur y préconiſe-t-il le vice, & y déprime-t-il la vertu?

3°. Les hommes y ſont-ils puiſſamment encouragés, & excités à s'élever contre tous les Souverains ſans diſtinction?

4°. Tout homme peut-il ſans crime, & par conſéquent ſans remords, enfoncer le poignard dans le ſein de ſon Souverain? Le doit-il même?

5°. Le fanatisme de la liberté n'y encourage-t-il pas tous les hommes à ſecouer le joug des loix: & à ſe ſoustraire à toute eſpèce de gouvernement?

6°. Enfin les principes qui y ſont dévéloppés, ne conduiſent-ils pas au désordre, ou plutôt à l'embraſement général de la ſociété?

Je réponds affirmativement à ces ſix queſtions; je ſoutiens même, que ces étonnantes aſſertions ſont non-ſeulement en termes formels, ou équivalents, dans le livre de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique, mais même, que tout le livre n'a été compoſé que pour expliquer & dévélopper ces maximes déteſtables. Avant de m'accuſer de calomnie, qu'on me liſe, ou plutôt, qu'on liſe l'auteur lui-même dans les fidèles extraits que j'ai faits de ſon ouvrage. Cette façon de le réfuter, eſt, je crois, la moins équivoque, comme elle doit être la plus ſure.

Extraits du Tome 1er.

„ C'eſt un malheur de connoître des Loix,

„ des Gouvernements & une Religion exclu-
„ ſive" pag. 8.

Un texte ſi clair n'a nullement beſoin de gloſe: mais voyons quel eſt le malheur qui en réſulte; apprenons-le de la bouche du Philoſophe même: „ lorſque les Grecs connu-
„ rent les arts & le commerce, ils ſortoient
„ pour ainſi dire des mains de la Nature, ils
„ avoient toute l'énergie néceſſaire pour cul-
„ tiver les dons qu'ils en recevoient; au-lieu
„ que les nations de l'Europe avoient le mal-
„ heur de connoitre des loix, des gouverne-
„ ments, une Religion excluſive & impérieu-
„ ſe. Dans la Grèce (1) il trouva des hom-
„ mes; en Europe il trouva des Eſclaves,
„ p. 7. & 8.

---

(1) Un Philoſophe moderne plus conſéquent, ſans être plus chrêtien que l'auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique, ne fait pas un tableau ſi avantageux des Grecs, ſortant des mains de la Nature.
„ On dit, que c'eſt ſous ce prétexte, qu'on étouf-
„ foit à Rome (les *Hermaphrodites*) ſelon un ancien
„ Edit de *Romulus*, qui ordonoit la mort des Mon-
„ ſtres: on ajoute, que cette loi ainſi que toutes les
„ loix Italiques, étoit originaire de la Grèce, où
„ l'on maſſacroit non-ſeulement les *Androgynes*, mais
„ auſſi les enfans nés contrefaits, par une égale in-
„ juſtice à l'égard des uns & des autres..... ces pra-

Tous les peuples ont eu ſans-doute leur ſiècle de barbarie comme nous ; les différentes hordes de Tartares, d'Iroquois &c. que les nations Européennes n'ont pu aſſervir, ne ſont certainement pas Eſclaves comme les Européens; ils ne connoiſſent *ni loix, ni gouvernement, ni Religion excluſive & impérieuſe*; néanmoins leurs talens ſont encore bien peu de choſe, & leurs connoiſſances très-bornées: mais c'eſt ſans-doute parce que les arts n'y ont pas encore pénétré, quoique depuis près de trois ſiècles, la quatrième partie du monde ſoit en rélation de commerce avec l'Europe, qui à cet égard, pourroit lui avoir été fort utile. Si cependant „ les arts pénètrent un „ jour chez les Tartares & les Iroquois, ils y „ feront des progrès infiniment plus rapides „ qu'ils ne peuvent en faire dans la Ruſſie & „ dans la Pologne". p. 8.

Pourquoi ne pas dire dans toute l'Europe ſans reſtriction? Le Philoſophe raiſonneroit plus conſéquenment à ſes principes, & l'aſſertion n'auroit pas été pour cela plus ridicule

---

„ tiques de la vieille Nature auront été transplantées „ & conſervées dans les premières ſociétés avec „ les autres erreurs politiques". *Recherches Philoſophiques ſur les Américains* par Mr. de P***. Tom. 2. pag. 92.

qu'elle l'eſt. L'auteur que nous venons de citer dans la note, ne favoriſe certainement pas la prédiction en faveur des Iroquois. Ce naturaliſte très-éclairé, mais trop prévenu & trop dogmatique, paroit vouloir démontrer, que tous les Américains ſans diſtinction, ſont incapables d'acquérir aucune eſpèce de connoiſſance utile à la ſociété; *la foibleſſe de leur organiſation, ſuite néceſſaire du vice du climat*, dans lequel ces peuples innombrables reſpirent, s'y oppoſera toujours, *juſqu'à ce que la Nature ait repris dans le nouveau continent ſa première vigueur, ſuppoſé qu'elle n'y ſoit pas encore dans ſon enfance. Recherches Philoſ. ſur les Américains Tom.* 2. en pluſieurs endroits, mais particulièrement p. 162 & ſuivantes juſqu'à la p. 208.

L'Auteur qui a adopté dans preſque tout le reſte de ſon ouvrage le ſentiment du Philoſophe que je cite contre lui, ne peut ſe refuſer à la force de l'autorité que je lui oppoſe, encore moins ſe récuſera-t-il à la ſienne, lorſque bientôt je l'oppoſerai à lui-même.

„ L'Eſpèce humaine dégradée par les Ro-
„ mains —— *Conſtantin* mit tout dans un
„ plus grand déſordre par deux Loix abſurdes;
„ l'une, par laquelle il déclaroit *libres* tous
„ les Eſclaves qui ſe feroient chrêtiens: cette
„ loi fut dictée par l'imprudence & le fana-
„ tisme". p. 9.

Un Philoſophe politique qui auroit voulu

éviter lui-même le reproche de fanatisme, ſe ſeroit attaché à prouver l'abſurdité & l'impiété de *Conſtantin*, en rendant la liberté aux eſclaves qui ſe faiſoient chrêtiens: mais cela n'auroit pas ſuffi encore ; il eût fallu démontrer de plus, que ce qui étoit abſurde & fanatique par rapport au premier Empereur chrêtien, ſeroit juſtice, équité, prudence, & religion même, par rapport à tous les Souverains d'aujourd'hui; il eût fallu prouver, que l'intérêt perſonnel autant que celui de l'Empire, devoit être plus cher à *Conſtantin*, qu'il ne doit l'être aux Souverains de nos jours; enfin il falloit faire voir, que *Conſtantin*, pour conſerver ſon autorité, & la transmettre toute entière à ſes ſucceſſeurs, ne devoit, ni ne pouvoit rendre la liberté à certains eſclaves, & que les Souverains de nos jours doivent non-ſeulement ſe dépouiller de leur autorité, mais même, qu'ils ne peuvent la retenir ſans ſe rendre coupables d'injuſtice. Les droits de la Nature n'étoient-ils donc pas les mêmes du tems de *Conſtantin*, qu'ils ſont aujourd'hui? L'homme de ſon tems étoit-il né pour l'eſclavage? N'a-t-il reçu le précieux don de la liberté, que dans des tems poſtérieurs à la naiſſance du Chriſtianisme? En un mot la Nature peut-elle ſe contredire au point, d'autoriſer l'eſclavage ſous le règne d'un Souverain, & de la condamner ſous le règne de tous les

autres? Non certainement: il n'y a que celui qui l'interprête mal, qui puiſſe ſe contredire. La réflexion auroit été plus ſenſée, ſi l'auteur avoit dit, que *Conſtantin* avoit fait quelque choſe en faveur de l'humanité, mais qu'il n'avoit pas fait aſſez, pouvant faire beaucoup davantage.

Le reproche qu'il fait à *Montesquieu*, n'eſt ni mieux fondé, ni plus conſéquent. Ce n'eſt certainement pas aux deux loix de *Conſtantin* en faveur du Chriſtianiſme, qu'on doit attribuer la décadence de l'Empire; les grands Empires d'Orient, qui s'étoient formés ſucceſſivement avant l'Empire Romain, étoient tombés tous, les uns après les autres, ſans qu'on puiſſe en attribuer la cauſe à l'établiſſement du Chriſtianiſme, ni à l'abolition imprudente de l'eſclavage.

„ Les peuples de l'Europe rejettés par l'es-
„ clavage & la conſternation dans cet état
„ d'inertie & de ſtupidité qui a dû être long-
„ tems le premier état de l'homme, &c." P. 11.

L'*inertie* & la *ſtupidité* ont dû caractériſer l'homme pendant long-tems, c'eſt-à-dire, dans ſon premier état, partout ailleurs néanmoins, que dans la Grece; car l'auteur aſſure, comme nous l'avons déjà vu, que dans cette portion de la terre, privilégiée ſans-doute, l'homme *ſortant des mains de la Nature avoit toute l'énergie néceſſaire pour cultiver les dons qu'il en recevoit.* P. 8.

Je me ſuis engagé à démontrer, que l'Auteur ſe contrediſoit lui-même; on doit voir, que je commence à remplir mes engagemens; en ſuppoſant toutes fois, que l'*inertie* & *la ſtupidité* ſoient oppoſées à l'*énergie néceſſaire* pour cultiver les dons qu'on reçoit de la nature. Si les deux différentes aſſertions de l'auteur ne ſont pas un paradoxe, il faut changer les définitions, & il faut, que les Philoſophes ayent la bonté de nous en donner de nouvelles.

„ Le préſident de *Montesquieu* fait honneur „ à la Religion Chrêtienne (de l'abolition de „ l'eſclavage,) nous oſerons n'être pas de ſon „ avis ". P. 21.

Il eſt donc faux, que *Conſtantin* fit une loi abſurde & imprudente, en donnant la liberté aux eſclaves qui ſe feroient chrêtiens; il eſt donc faux que cette loi ébranla l'Etat; il eſt donc faux, que cette loi ôta aux grands propriétaires les bras qui faiſoient valoir leurs domaines; mais ſi ces faits ſont fauſſement attribués à *Conſtantin*, pourquoi l'auteur lui-même les raporte-t-il? P. 9. pourquoi en fait-il un crime à cet Empereur? mais outre cette contradiction évidente, la critique de l'auteur eſt encore ici en défaut, comme dans bien d'autres endroits.

Eſt-il vraiſemblable, que les Papes n'ayent autoriſé cette loi de *Conſtantin*, que par un pur *effet de condeſcendance pour deux Monarques*,

comme l'auteur le dit formellement? P. 21. nous oſerons à notre tour, n'être pas de l'avis de l'auteur: ce ſeroit bien peu connoitre tout à la fois l'intérêt des Pontifes Romains, & leur zèle pour la gloire du Chriſtianiſme en général; ou pour parler plus correctement, ce ſeroit ſe faire une idée bien fauſſe de leur ambition, que de n'attribuer qu'à une ſimple condeſcendance de leur part, ce qu'ils ont dû ſolliciter vivement. Il eſt naturel de chercher à étendre ſa domination, de ſaiſir toutes les occaſions de l'augmenter, & de s'en procurer tous les avantages; on ne peut guères, je penſe, reprocher aux Evêques de Rome, de s'être endormis ſur leurs intérêts, & de les avoir négligés, lorſqu'ils les ont connus, ou qu'ils ont cru les connoître. Si la loi de *Conſtantin*, ſuivie par ſes ſucceſſeurs, & enſuite adoptée dans tous les Etats de la Chrêtienté, avec plus ou moins d'étendue, plus ou moins tard; ſi cette loi, dis-je, n'a pas fait des proſélites à la Religion Chrêtienne, par des motifs qu'on devoit ſuppoſer dans tous ceux qui l'embraſſoient, il n'en eſt pas moins vrai, qu'en Angleterre, en France & ailleurs, elle a véritablement briſé les fers de la ſervitude, puiſqu'avant l'établiſſement du Chriſtianiſme, ou après, il eſt également de l'*intérêt des Rois, que les Eſclaves deviennent leurs ſujets*, pendant qu'ils ne ſont, à proprement parler, que des

vaſſaux de la couronne, lorſqu'ils ſont dans la ſervitude.

L'exemple de l'Allemagne très-Catholique, de la Pologne & de la Bohème, ne prouve rien contre *Montesquieu*, puisqu'il eſt évident, que la ſervitude dans ces Etats, n'eſt ni ſi odieuſe, ni ſi complette, que celle qu'on ſuppoſe avec raiſon avoir été abolie par la loi du chriſtianiſme ; ainſi ſi la Religion Chrêtienne n'a pas l'avantage d'avoir briſé entièrement les fers des Allemans, des Polonois, & des Bohémiens, elle a du moins allégé le joug de la ſervitude; & ſi dans tous les autres Etats de l'Europe, elle a ſervi de moyen à tous les hommes pour récouvrer leur liberté, pourquoi ne doit-on pas lui faire honneur d'avoir aboli l'eſclavage?

„ L'abus exceſſif de l'autorité avoit donné „ aux Anglois une extrême défiance de leurs „ Souverains; & ces ſentimens transmis de „ race en race, ont ſervi depuis à leur faire „ établir le bon gouvernement ſous lequel „ ils ont le bonheur de vivre ". P. 26.

L'auteur paroit avoir oublié, qu'il a dit, P. 8. *c'eſt un malheur de connoître des loix, des gouvernements, &c.* ou du moins, s'il s'en eſt reſſouvenu, il falloit avertir qu'il reconnoiſſoit, que cette propoſition étoit trop générale, & qu'il falloit faire une exception en faveur de l'Angleterre. Sans diſcuter ſi c'eſt

un ſi grand bonheur que de vivre ſous le gouvernement Anglois, ou même ſi les révolutions étonnantes qui ont préludé à ſon établiſſement, peuvent être juſtifiées, ou ſi elles ne doivent pas faire rougir l'humanité ; du moins il conſte que l'auteur ſuit quelquefois le doux penchant du préjugé, & que ſans s'embarraſſer de ſe contredire, il loue hautement dans un endroit, ce qu'il a le plus blamé dans l'autre. Les Anglois doivent d'autant plus lui tenir compte de cet éloge pompeux, qu'un Philoſophe eſt moins porté à en faire, & ſurtout aux dépens de ſa propre gloire.

„ Les peuples alloient d'hopitaux en hopi-
„ taux : ces établiſſemens ſuperſtitieux main-
„ tenoient la pareſſe & la barbarie ". p. 27.

Croiroit-on entendre l'ami de l'humanité, l'apôtre de la Nature? Les hopitaux ſont donc des *établiſſements ſuperſtitieux!* le pauvre, l'eſtropié, & l'infirme, doivent être abandonnés à leur malheureux ſort! les ſecours & les reſſources qu'on leur avoit ménagés contre le déſeſpoir, ſont les fruits d'une ſuperſtition aveugle, qui n'a voulu *protéger que la pareſſe*, & *perpétuer la barbarie!* Peut-on reconnoitre à ces traits la bienfaiſance de la Philoſophie? Il faut eſpérer que non ; oui ces établiſſements utiles, & appellés *ſuperſtitieux* par notre Politique, ſubſiſteront malgré ſa Philoſophie barbare, cruelle, & déraiſonable.

puis qu'elle entreprend de détruire & d'avilir les aziles précieux que la charité chrêtienne crut devoir établir en faveur de l'humanité.

„ Les Janiſſaires étoient la première Milice
„ du Monde; ces compagnons d'un Despote
„ qu'ils font reſpecter & trembler, qu'ils cou-
„ ronnent & qu'ils étranglent, avoient de
„ grands hommes à leur tête; ils renverſèrent
„ l'Empire des Grecs infatués de Théologie,
„ & hébétés par la ſuperſtition". p. 28.

On n'auroit jamais ſoupçonné, qu'il a été un tems où les Janiſſaires étoient la *première Milice du Monde*: & s'ils ont jamais mérité cet éloge, il faut avouer, que ce corps redoutable, plus par ſa lâcheté & ſa poltronerie, que par ſa bravoure, il faut avouer, dis-je, que ce corps a bien dégénéré, & que les grands hommes ſont devenus bien rares dans l'Empire Ottoman. Les Janiſſaires & leurs chefs n'auroient-ils pas mérité les éloges que notre Politique leur donne, par la ſeule raiſon, qu'*ils faiſoient reſpecter & trembler, qu'ils couronnoient* & qu'ils *étrangloient leur Deſpote & leur Compagnon*? On pourroit le conclure avec quelque vraiſemblance, puisque d'un coté aucun hiſtorien n'a jamais avancé, que les Janiſſaires étoient la *première Milice du Monde*, & que de l'autre, l'amour exceſſif de la liberté, fait avancer à l'auteur, les paradoxes

les plus extraordinaires. Ecoutons-le lui-même dans un endroit où il s'explique assez clairement à ce sujet.

„ Si la possession paisible de son héritage „ peut dédommager l'homme de sa liberté, les „ Allemans étoient heureux sous leur gouver- „ nement féodal". p. 27.

Les Allemans n'ont pas donc de tout tems ressenti toute la pésanteur du joug de l'esclavage? Ils ont joui paisiblement de leur héritage; & ils ont éprouvé une espèce de bonheur sous leur *Gouvernement féodal*: cet aveu forcé ne s'accorde guères avec le système de l'auteur; mais il n'est pas surprenant, qu'on ne puisse toujours suivre un plan défectueux de sa nature; il ne manquoit vraisemblablement aux Allemans pour être véritablement heureux, que la liberté des janissaires; & pour être les premiers hommes du monde, il ne leur manquoit que le pouvoir de *faire trembler* & même *d'étrangler* impunément le Souverain. Que l'auteur nous dise donc pour qui l'on doit réserver le titre d'assassin; & quel titre mériteroit un peuple qui jouïssant paisiblement de son héritage, se souilleroit néanmoins du sang de son Souverain. Le bonheur véritable de l'homme en société, consiste à jouïr paisiblement de son héritage, s'il lui est permis de soupirer après la liberté, c'est uniquement pour pouvoir se procurer ce grand précieux avantage,

&

& tout homme qui uſeroit de ſa liberté pour s'en procurer qui ne fuſſent pas rélatifs à celui-là, en abuſeroit infailliblement.

„ Il étoit tems que la Philoſophie & les let-„ tres arrivaſſent au ſecours de la morale & „ de la raiſon. p. 31.

On ne peut pas diſconvenir, que les lettres en général ne ſoient venues à propos au ſecours de la morale & de la raiſon : mais ſeroit-il permis de demander quelle eſt la Philoſophie à laquelle la morale & la raiſon ſont ſi fort redevables? La Philoſophie ſans-doute éclaire l'homme, & en l'éclairant, elle doit le rendre meilleur; mais ce n'eſt certainement pas la Philoſophie de notre auteur, qui eſt propre à épurer les mœurs & à ſervir de guide à la raiſon : quoique cette Philoſophie ne ſoit venue que tard, elle n'eſt venue que trop tôt pour le malheur de l'humanité : l'homme qui n'a rien à craindre après cette vie non plus qu'à eſpérer, peut & doit vivre ſans remords; le matérialiſte peut donc oſer tout, & ſacrifier tout à ſes paſſions; rien de ſacré pour lui, dès que ſon intérêt perſonnel ſe trouvera croiſé par l'intérêt de ſon ſemblable : le matérialisme étant un des dogmes de la nouvelle Philoſophie, la raiſon & la morale ont-elles bien gagné l'une & l'autre à l'Epoque de ſon arrivée? L'homme qui n'a rien à redouter après la mort, & qui eſt aſſuré de ſe réunir à ſon

créateur, ſans que rien puiſſe ni retarder, ni empêcher ſon bonheur, a à peu-près les mêmes avantages que le matérialiſte; ſon horreur pour le vice ne doit pas être plus grande, ni ſon amour pour la vertu plus vif & plus animé: le Déiſte en contradiction avec ſon créateur & avec lui-même, n'en eſt pas moins un monſtre qui dévore ſes frères, toutes les fois que ſon intérêt particulier lui ſuggère les forfaits; le Déisme en un mot, ſecond dogme de la philoſophie moderne, eſt peut-être plus contraire à la raiſon, ſans être plus favorable aux mœurs; & ſi l'on trouve plus de matérialiſtes que de Déiſtes dans le grand nombre de nos Philoſophes, n'en ſoyons pas ſurpris; les premiers ſont plus conſéquents, ſans être plus raiſonables, que les derniers: où il n'y a pas de châtiment, il ne peut y avoir de récompenſe; point de crainte, point d'eſpoir: celui qui ne reconnoit point de vice, ne doit pas reconnoître de vertu, & ſi le créateur de l'univers ne peut pas punir le premier, il ne peut pas non plus récompenſer l'autre. On a diſputé longtems pour ſavoir, s'il pouvoit exiſter des Athées de bonne foi; il doit y en avoir plus d'un, s'il eſt poſſible de ſe perſuader de la vérité des principes de la nouvelle Philoſophie.

„ Peut-être même eſt-ce dans l'Inde, où les „ deux Empires du bien & du mal ſemblent

„ n'être ſéparés que par un rempart de mon-
„ tagnes, qu'eſt né le Dogme des deux prin-
„ cipes du Manichéisme: car la douleur & le
„ plaiſir ſont la ſource de tous les cultes,
„ comme l'origine de toutes les idées.....
„ &c.... p. 41.

Cette idée auſſi neuve que ſingulière, n'eſt venue ſans doute à l'auteur, qu'en travaillant à la dernière Edition de ſon ouvrage: auſſi ne la trouve-t-on pas dans aucune des autres; on peut même croire, que c'eſt par cette fiction heureuſe, qu'il a voulu commencer l'augmentation de ſon livre; en effet elle eſt détaillée avec cette force, & cette élégance, qui annoncent un homme qui voudroit faire paſſer pour un fait conſtant, une choſe que néanmoins il a la modeſtie de ne donner que pour une ſimple poſſibilité. Le Phénomène unique que l'habitant de la pointe méridionale de l'Ile de *Ceylan* admire tous les ans, eſt raconté avec la même juſteſſe dans l'Edition d'Amſterdam 1773. p. 28.

On y trouve même quelques détails hiſtoriques de plus à cette occaſion, qu'on n'auroit pas dû ſupprimer dans l'Edition de la Haye 1774; ils étoient aſſez curieux & aſſez intéreſſans pour mériter la préférence ſur une longue réflexion auſſi déplacée qu'inutile: l'homme avoit-il donc beſoin de voir la Mer courroucée & en fureur ſur la côte de *Malabar*, pendant

qu'elle eſt paiſible & tranquille ſur celle de *Coromandel*, pour en conclure mal-à-propos l'exiſtence de deux principes qui ſe diſputant l'Empire de la nature, s'efforçoient à l'envi, l'un de l'affliger, & l'autre de la conſoler? Ce trait n'ajoute certainement rien à l'érudition de l'auteur: l'homme, dans quelque coin de la terre qu'il ſoit placé, éprouve tour à tour le ſentiment de la douleur & celui de la joie: partout il peut être ſenſible à ſon malheur, comme à ſon bonheur; ſur tous les points du globe le phiſique & le moral, ſe montrent tantôt ſous l'aſpect le plus flatteur, tantôt ſous le plus affreux & le plus ménaçant: l'homme ſans avoir la côte de *Malabar* à droite, & celle de *Coromandel* à gauche, a donc pu attribuer à un mauvais Génie les maux qui l'accabloient, & faire honneur à un bon Génie des avantages dont il jouïſſoit: il étoit trop aiſé de fixer le principe ſur lequel eſt appuïé le faux ſyſtême des Manichéens, pour eſſayer de remonter à ſon origine: ſi l'auteur n'avoit eu en vue que de faire une ſimple addition, pour rendre cette Edition plus volumineuſe, nous penſons qu'il n'eût pas choiſi ce trait par préférence: ſa conjecture a ſans-doute un autre fondement, & avec un peu d'attention on ne peut ſe déguiſer l'uſage que le Philoſophe veut en faire: voulant prouver que l'Indoſtan eſt la partie de la terre

la première habitée, & que l'origine de cette antique population ſe perd dans l'obſcurité des tems les plus reculés, de même que la naiſſance des arts & l'induſtrie des Indous, il étoit conſéquent de leur faire également honneur des bonnes & des mauvaiſes découvertes: il n'eſt pas difficile de déviner pourquoi les Philoſophes ſont ſi fort partiſans de cette prodigieuſe antiquité, que les uns donnent aux *Chinois*, les autres aux *Egyptiens*, & les autres aux *Indiens*, c'eſt qu'elle répond pour eux à une infinité d'argumens qui renverſent leur ſyſtême.

L'auteur dans les premières Editions de ſon ouvrage s'étoit contenté de s'expliquer aſſez ſuccintement ſur la Religion, la morale & les loix des Indiens qui habitent entre l'Indus & le Gange: dans la dernière Edition il a fait un commentaire de plus de quatre pages ſur ce premier texte; & l'on peut dire que s'il ſe contredioit dans les premières Editions; dans la nouvelle, il ne ſe contente pas de ſe contredire, dans la Gloſe, mais il contre-dit encore l'ancien texte. On doit en être moins ſurpris, lorſque l'on ſait qu'il traite de la Religion. C'eſt un ſujet qu'on arrange toujours à ſa fantaiſie.

„ *Brama* qui ſelon quelques Indiens, étoit „ un Etre fort élevé au-deſſus de la Nature de „ l'homme, & qui ſelon l'opinion la plus vrai-

„ ſemblable, n'eſt qu'un Etre ſimbolique qui
„ ſignifie la ſageſſe de Dieu, fut le grand lé-
„ giſlateur de l'Inde; c'eſt à lui qu'on attribue
„ les livres ſacrés dont l'original s'eſt perdu,
„ mais dont il reſte un commentaire dans une
„ langue ſeulement entendue des Bramines.
„ Edit. d'Amſterd. p. 30.

„ Au travers de ſuperſtitions abſurdes, de
„ pratiques puériles & extravagantes, d'uſa-
„ ges & de préjugés bizares, on apperçoit
„ les traces d'une Morale ſublime, d'une Phi-
„ loſophie profonde, d'une police très-rafi-
„ née —— mais le ſyſtème de ſa légiſlation
„ n'a jamais été connu: il paroit que les an-
„ ciens eux-mêmes, n'en ont vu que les rui-
„ nes. Edition de la Haye p. 45.

„ Les Indiens ont perdu eux-mêmes la tra-
„ ce de leur Religion & de leur police ——
„ une Religion allégorique & morale a dégé-
„ néré en un amas de ſuperſtitions extrava-
„ gantes & obſcènes. ibid. p. 46.

„ Peut-être parviendroit-on à diſſiper quel-
„ ques-uns des nuages qui voilent tant de my-
„ ſtères, s'il étoit poſſible d'obtenir la com-
„ munication des livres ſacrés, le ſeul monu-
„ ment qui reſte de l'antiquité Indienne; mais
„ qui peut eſpérer cette marque de confian-
„ ce? ibid. p. 46.

„ Depuis l'Indus juſqu'au Gange, tous les
„ peuples reconnoiſſent le *Védam* pour leur

„ livre qui contient les principes de leur Re-
„ ligion, mais la plupart d'entre eux diffèrent
„ ſur pluſieurs points de dogme & de prati-
„ que: l'eſprit de diſpute & d'abſtraction, qui
„ gâta pendant tant de ſiècles la Philoſophie
„ de nos écoles, a bien fait plus de progrès
„ dans celles des Bramines, & mis beaucoup
„ plus d'abſurdités dans les dogmes .... ibid.
„ p. 48. & 49.

Pour juger ſainement des mœurs, de la Religion, du gouvernement, & en un mot des loix & des coutumes d'un peuple, il faut certainement pouvoir combiner au moins avec quelque préciſion, ſes livres moreaux & religieux, ou tout au moins encore, il faut pouvoir conſulter des monumens, qui au défaut de livres écrits, ſervent à ce peuple pour le conduire tant dans le moral que dans le civil.

Si donc, de l'aveu de l'auteur même aux endroits cités, l'*original des livres ſacrés eſt perdu*, s'il ne reſte que des *Commentaires*, dont les ſeuls *Bramines connoiſſent la langue*; commentaires qu'ils expliquent toujours à leur *fantaiſie* & rélativement à *leurs intérêts*; s'il eſt impoſſible d'avoir, ni même de pouvoir eſpérer d'obtenir communication du *Védam* dont l'original *eſt perdu*, ſi le *ſyſtème de la légiſlation n'a jamais été connu*, ſi les *Indiens eux-mêmes ont perdu la trace de leur légiſlation, ſi leur Religion a dégénéré en un amas de ſuperſtitions extravagantes & obſcé-*

nes; ſi tous *les peuples qui habitent entre l'Indus & le Gange, n'ont qu'une même Religion fondée ſur le même livre*, (*le Védam*) quoiqu'ils diffèrent tous, tant dans le *dogme* que dans la *pratique*; ſi, en un mot, *les Bramines ont mis beaucoup plus d'abſurdités dans les dogmes* — &c. il eſt moralement impoſſible d'avoir rien de poſitif & de ſatisfaiſant ſur la Religion, les mœurs, & les loix de tous les peuples qui habitent entre l'Indus & le Gange. Tout ce qu'on avance à ce ſujet ne peut être fondé que ſur des conjectures très-haſardées: comment donc l'auteur a-t-il pu appercevoir les traces d'une *morale ſublime*, d'une *Philoſophie profonde* & d'une *police très-rafinée?*

Il va lui-même nous expliquer cette Enigme: „ *c'eſt en marchant ſur des monceaux de ruines*; c'eſt en voyant les débris épars d'un „ édifice immenſe dont l'enſemble eſt détruit. „ Edit. de la Haye p. 45. C'eſt en un mot au „ travers de ſuperſtitions abſurdes, de pratiques puériles & extravagantes, d'uſages & „ de préjugés bizares. *ibid.*

Il faut avoir des talens bien ſupérieurs, pour ne pas ſe tromper dans le cas où s'eſt trouvé l'auteur; tout autre que lui, auroit avoué, que l'opiniâtreté des *Bramines* à ne pas communiquer les livres religieux, pas même aux Empereurs (1), ſeroit toujours un obſtacle in-

(1) L'auteur raconte à ce ſujet un fait un peu ro-

ſurmontable à tous ceux qui voudroient étudier avec fruit les loix civiles & religieuſes des Indiens, puiſque le commantaire du *Védam* contient les unes & les autres, dans *une langue entendue des ſeuls Bramines.* Mais tout le monde n'a pas reçu le don ſur-naturel de débrouiller les cahos, & de percer les ténèbres les plus épaiſſes; le Philoſophe a découvert la vérité, où tant d'autres avant lui n'avoient apperçu que des incertitudes, ou pour mieux dire, des problèmes dont la ſolution paroiſſoit impoſſible, où *les anciens n'avoient apperçu que des ruines*, p. 45. Le Philoſophe moderne y découvre l'édifice le plus régulier & le plus digne d'admiration, quoique *l'enſemble en ſoit détruit*, & qu'il n'en reſte que *des débris épars.* „ On lui attribue, (à *Brama*) la „ diviſion du peuple en tribus, ou *Caſtes* „ ſéparées les unes des autres par des prin„ cipes de Politique & de Religion. Cette „ inſtitution eſt antérieure à toutes les tradi„ tions & à tous les monumens connus, & „ peut être regardée comme la preuve la plus „ frappante de la prodigieuſe antiquité des „ Indiens.

Il faut avouer, que *cette preuve frappante de*

---

manesque, à la vérité, mais qui prouve bien ſa thèſe. p. 46. 47. & 48. On ne le trouve pas dans les autres Editions.

l'antiquité prodigieuſe des Indiens, n'eſt que négative: d'ailleurs il eſt faux, que les Indiens n'ayent pas de tradition antérieure à la diviſion faite par *Brama* en tribus ou en Caſtes; & c'eſt de cette tradition, que l'auteur auroit pu conclure poſitivement la *prodigieuſe antiquité* de ce peuple. Voici la Chronologie des *Bramines* à ce ſujet. Il y a, diſent-ils, 3892894 *ans que Brama naquit d'une fleur nommée Tamara; après ſa naiſſance, Dieu lui permit de créer le monde* &c.....

Donc *Brama*, ſelon la tradition des Indiens, „ ne trouva pas les Indes preſque auſſi civili- „ ſées qu'elles le ſont aujourd'hui, lorſqu'il „ y donna des loix; p. 61". puiſque *Brama* en créant le monde dût créer les Indes. D'ailleurs, ſi *Brama n'eſt ſelon l'opinion la plus vraiſemblable qu'un Etre ſimbolique, qui ſignifie la ſageſſe de Dieu*, p. 30. Edit. d'Amſterd. comment a-t-il *pu trouver* les *Indes auſſi civiliſées, lorſqu'il y donna des loix*? puiſque *Brama*, ſelon l'auteur même, n'a probablement jamais exiſté. ———

„ Quoique les Livres ſacrés des Indiens „ n'offrent rien de ce merveilleux qui éblouït „ quelquefois dans la Théologie grecque: „ p. 57.

Depuis quand a-t-on vaincu l'opiniatreté des *Bramines*? Depuis quand a-t-on pu les engager à communiquer leurs Livres ſacrés? Depuis

quand enfin, a-t-il été permis de comparer leur Théologie avec la Théologie grecque? Sans-doute que l'auteur a eu connoiſſance de ces livres depuis peu de tems, puiſque nous avons déjà vu, „ qu'*il n'eſt pas poſſible d'obtenir* „ *la communication des livres ſacrés.* p. 46". Il n'eſt pas poſſible non plus, d'eſpérer cette *marque de confiance de la part des Bramines.* ibid.

„ Le *Shaſter*, que quelques-uns regardent „ comme un commentaire du *Védam*, d'autres „ comme un livre original, & dont on a pu- „ blié récemment un extrait en Angleterre, „ a jetté un peu de jour ſur cette matière. „ p. 58.

L'Empereur *Mahmoud-Akebar*, ſouverain & despote de toutes les vaſtes provinces de l'Inde, n'aïant pu ni par force, ni par fineſſe, ſe procurer les livres ſacrés pour s'inſtruire des principes de toutes les Religions des peuples de l'Inde, p. 46. on ne pouvoit guères raiſonablement ſuppoſer, qu'on put parvenir à *publier un extrait du Shaſter* en Angleterre; & encore moins, que *Baldeus* ait pu ſe procurer le *Védam* en entier, pour en donner une traduction, à laquelle il a travaillé pendant trente ans dans l'Ile de *Ceylan*. *Défenſe des Recher. Philoſ. ſur les Améric. par Mr. P***. p.* 41. Le Livre du *Védam* eſt perdu, & *Baldeus* l'a traduit; ſans-doute qu'il a eu le bonheur de le retrouver: le *Shaſter*, comentaire du *Védam*,

eſt dans une langue que les ſeuls *Bramines entendent*, & on en a publié un extrait en Angleterre; ſans-doute que quelque *Bramine* aura eu la complaiſance, de l'expliquer à un Anglois, & de lui donner la clef de cette langue que nul autre qu'un *Bramine* ne ſauroit entendre. Mais enfin, ſuppoſons qu'on ne nous en impoſe pas, ni ſur l'autenticité de l'extrait du *Shaſter*, donné à Londres, ni ſur celle du *Védam*, traduit par *Baldeus*; ſuppoſons encore, que les traducteurs & les compilateurs ayent eu la ſcience, le diſcernement & ſurtout la bonne foi, néceſſaires pour rendre leur travail utile à la ſociété; eſt-il vrai, que les livres ſacrés des Indiens n'offrent rien de ce merveilleux qui éblouït dans la Théologie grecque? On n'a qu'à lire l'Analiſe que l'auteur lui-même fait de l'extrait du *Shaſter*, donné en Angleterre, & on verra entre autres merveilles, que „ chaque Ange ſubit d'abord „ ſur la terre quatre-vingt-ſept transmigra- „ tions, avant que d'animer le corps de la „ vache qui tient le premier rang parmi les „ animaux. p. 58.

Si ce n'eſt pas une merveille, il n'y en a certainement aucune dans la Théologie grecque.

Un peuple „ qui n'ajoute rien à ſes connoiſ- „ ſances depuis une époque qui paroit la plus „ ancienne du monde; p. 62." doit être un

peuple ſéparé du reſte du genre-humain par des barrières auſſi anciennes que l'exiſtence de ce peuple; ou bien il doit être ſtupide au delà de tout ce qu'on peut imaginer; cependant dans les principes de l'auteur lui-même, on ne peut pas dire que les Indiens ſoient dans l'un ou l'autre de ces deux cas; donc il paroit bien difficile de pouvoir ſe perſuader, que les Indiens dont l'antiquité remonte à une époque, qui *paroit la plus ancienne du monde*, n'ayent rien ajouté à *leurs connoiſſances*; tous les peuples ont perfectionné leurs arts, leurs ſciences, & même leurs mœurs par le commerce, & la fréquentation, tant de leurs voiſins, que des peuples les plus éloignés; les ſeuls Indiens ſont exception à la règle générale: des aſſertions de cette nature exigent des preuves; quand on contredit l'expérience, il ne faut jamais s'attendre à en être cru ſur ſa parole. „ heureux encore les peuples dont la Religion „ offre au moins des menſonges agréables". p. 60. Plus heureux encore les peuples qui ſont en garde contre les menſonges agréables de la Philoſophie! L'Auteur donne une idée peu avantageuſe de la métaphyſique des *Bramines* ſéparés du monde; „ Ce ſont des imbéciles „ & des enthouſiaſtes, livrés à l'oiſiveté & à „ la ſuperſtition &c. & tout l'avantage qu'ils „ ont ſur *Pierre Lombard*, *Saint Thomas*, *Leibnitz*, & *Malebanche*, c'eſt que leurs belles

„ découvertes ſont très-anciennes dans l'Inde,
„ & qu'il n'y a que fort peu de tems, que
„ les autres étonnoient l'Europe, en renché-
„ riſſant ſur les Philoſopes Grecs qui eux-
„ mêmes devoient ces connoiſſances ridicules
„ aux Indiens". p. 51.

Sur ce portrait des *Bramines* de nos jours peint par l'Auteur, on auroit peut-être de la peine à reconnoître les diſciples de l'homme le plus ſage, le plus éclairé, en un mot le plus véritablement Philoſophe de toute l'antiquité: auſſi allons-nous voir que ce ne ſont que „ les deſcendans des anciens *Brachmanes*,
„ dont l'antiquité ne parle qu'avec admira-
„ tion: — c'eſt à eux que les Grecs attri-
„ buent le dogme de l'immortalité de l'ame,
„ les idées ſur la nature du grand Etre, ſur
„ les peines & les récompenſes futu-
„ res". p. 52.

On auroit dû s'attendre, que l'Auteur auroit cité quelques-uns de ces auteurs *Grecs* qui font honneur aux premiers *Brachmanes*, de la découverte importante des dogmes, dont il paroit qu'on n'a pas beſoin d'emprunter l'idée d'une nation à l'autre; ſi tous les Auteurs *Grecs* ſans exception ont été dans ce ſentiment, les citations ſont ſans-doute inutiles, comme elles deviennent impoſſibles, s'il eſt vrai, que les Grecs n'ayent pas eu une ſi bonne opinion des anciens *Brachmanes*, &

qu'ils n'ayent peut-être pas entendu parler de leur fondateur.

„ *Pythagore* adopta dans ſon école une in-
„ finité de pratiques religieuſes des *Brachma-*
„ *nes* — le jeûne, la prière, le ſilence, la
„ contemplation ; vertus de l'imagination,
„ qui frappent plus la multitude que les vertus
„ utiles & bienfaiſantes". p. 52.

On a de la peine à trouver dans quel endroit de ſes ouvrages, *Pythagore* déclare avoir adopté les pratiques religieuſes des *Brachmanes*: pour convaincre le lecteur ſur un fait de cette conſéquence, il falloit lui faciliter le moyen d'en trouver la preuve dans *Pythagore* lui-même. On comprend aiſément, que ce n'eſt qu'une addition à la nouvelle Edition: ce trait d'érudition manque aux autres.

„ La troiſième claſſe eſt celle de tous les
„ hommes qui cultivent la terre. p. 53.

La troiſième caſte (dit l'auteur de l'Hiſtoire des différents peuples du monde (*a*) eſt celle des *veinsjas*: ce ſont les marchands du païs, & entre les mains desquels eſt tout le commerce.

Le commerce & l'agriculture ne pouvant pas être identifiés chez aucun peuple du monde, un des deux Hiſtoriens a été mal informé, ou l'un des deux a voulu tromper: ſi

(1) Mr. Contant d'Orville, t. 2. p. 8.

l'on conſulte les rélations qu'on a de ce païs éloigné de nous, la vérité paroit être du coté de Mr. Contant d'Orville: il eſt vrai que cet Hiſtorien n'entre dans aucun détail de l'agriculture des Indiens: mais il eſt vrai auſſi, que s'il n'indique pas dans quelle claſſe on doit ranger les hommes qui cultivent la terre dans l'Inde, notre Auteur n'aſſigne pas non plus dans quelle claſſe on doit y ranger les commerçants.

„ Jamais on ne mettoit le feu au bled; ja-
„ mais on n'abattoit les arbres; & la Religion
„ toute puiſſante pour le bien comme pour le
„ mal, venoit auſſi au ſecours de la raiſon,
„ qui enſeigne à la vérité, qu'il faut protéger
„ les travaux utiles, mais qui toute ſeule n'a
„ pas aſſez de force pour faire exécuter tout
„ ce qu'elle enſeigne". p. 54.

J'ai examiné attentivement s'il n'y auroit pas ici une faute d'impreſſion, qui fit dire à l'Auteur ce qui paroit contre les principes généraux de la Philoſophie moderne: avancer effectivement, que *la raiſon n'a pas aſſez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enſeigne*; & ajouter que c'eſt *à la Religion* à inſpirer cette force, eſt une erreur Philoſophique qui mérite les plus grands anathèmes: cette vérité importante néanmoins, ſera ſans-doute échapée à l'auteur par mégarde: il eſt d'autant plus di-

digne d'indulgence, que de pareilles fautes ne lui arrivent pas ſouvent.

„ Leur tempérance (des Indiens) & la cha-
„ leur exceſſive du climat, répriment en eux la
„ fougue des ſens pour les plaiſirs de l'a-
„ mour". p. 65.

En liſant ce paſſage, on ſeroit tenté de croire, que les Indiens ſont auſſi tempérants que chaſtes, que les plaiſirs de l'amour ne font ſur leur ame qu'une légère ſenſation; & qu'en un mot l'exceſſive chaleur du climat les rend comme inſenſibles: mais outre que ce ſeroit ſe perſuader une fauſſeté, l'auteur lui-même a ſoin de ſe réfuter de la façon la plus claire.

„ La chaleur du midi, l'abondance des
„ fruits, la facilité de vivre ſans agir, *une plus*
„ *grande prodigalité des germes de la population*,
„ plus de plaiſirs, &c. de la molleſſe, &c.
„ tout cela fait qu'on vit & meurt plutôt".
„ p. 67.

Si *la grande prodigalité des germes de la population*, n'annonce pas, ou ne ſuppoſe pas *la fougue des ſens pour les plaiſirs de l'amour*, du moins n'eſt-elle pas la ſuite d'une *tempérance* qui mérite des éloges. Des hommes qui vivent & meurent plutôt que par tout ailleurs, parce qu'ils ſe livrent plus à *la molleſſe*, & qu'enfin *ils prodiguent plus les germes de la population*, ne ſont aſſurément pas des modèles de tempérance & de chaſteté.

Comment comprendre enfin, que des hommes *insensibles aux plaisirs de l'amour par la chaleur excessive de leur climat*, puissent *par la chaleur du Midi*, & *par une plus grande prodigalité des germes de la population, vivre & mourir plutôt* ? Il me paroit qu'il y a dans ces deux textes, une contradiction assez frappante ; on seroit tenté de croire, que l'Auteur, contre sa coutume, a rapporté le sentiment particulier de quelque voyageur à la p. 65., & qu'il la réfute à la p. 67. Mais la contradiction devient plus sensible & moins équivoque, lors qu'il assure, „ Tandis que les peuples du Sep-
„ tentrion usent si modérément de ce déli-
„ cieux présent (le plaisir de l'amour) ceux
„ du Midi s'y livrent avec une fureur qui
„ brise tous les ressorts..... l'amour n'est
„ pour eux qu'une débauche honteuse.... &c.
„ Tom. 2. p. 352.

Ce passage est d'accord avec celui de la p. 67, mais il en prouve mieux la contradiction avec celui de la p. 65.

„ Des préjugés absurdes ont dénaturé par-
„ tout la raison humaine, & étouffé jusqu'à
„ cet instinct qui revolte tous les animaux
„ contre l'oppression & la tyrannie. Des peu-
„ ples immenses le regardent de bonne foi
„ comme appartenants en propriété à un pe-
„ tit nombre d'hommes qui les oppriment.....
„ Puissent les vraies lumières faire rentrer

„ dans leurs droits des Etres qui n'ont beſoin
„ que de les ſentir pour les reprendre! Sages
„ de la terre, Philoſophes de toutes les na-
„ tions, c'eſt à vous ſeuls à faire des loix, en
„ les indiquant à vos Concitoyens. Ayez le
„ courage d'éclairer vos frères;....., faites
„ rougir ces milliers d'eſclaves ſoudoyés, qui
„ ſont prêts à exterminer leurs Concitoyens,
„ aux ordres de leurs maîtres..... Apprenez-
„ leur, que la liberté vient de Dieu, l'auto-
„ rité des hommes; révélez tous les myſtères
„ qui tiennent l'univers à la chaîne.... & que
„ s'appercevant combien on ſe jouë de leur
„ crédulité, les peuples éclairés tous à la fois
„ vengent enfin la gloire de l'eſpèce humai-
„ ne". p. 69. & 70.

Si j'ai avancé dès le commencement, que l'Hiſtorien Politique & Philoſophe encourageoit les hommes à la revolte contre tous les Souverains ſans diſtinction; ſi je l'ai accuſé de vouloir embraſer la ſociété, ſous prétexte d'y rétablir une égalité parfaite entre tous les hommes; ſi je lui impute d'encourager les ſoldats armés pour la défenſe de la patrie, à tourner les armes contre les Souverains qui les leur ont miſes en main (non pour *exterminer leurs Concitoyens* ou *leurs épouſes*,) mais pour leur propre défenſe contre des ennemis injuſtes, jaloux, & inquiets; ſi en un mot je me ſuis engagé à démontrer que l'Auteur, ſous prétexte

de venger les droits de la liberté de l'homme, ne cherche dans ſon Hiſtoire, qu'à rendre l'homme cruel, barbare, ſéditieux, & injuſte, je crois avoir rempli mes engagemens par le ſeul paſſage que je viens d'extraire; je croirois faire tort à la plûpart de mes lecteurs, en pouſſant plus loin les affreuſes conſéquences qui ſuivent de ce fanatisme philoſophique. C'eſt pour la première fois peut-être, que ce monſtre oſe élever ſa tête altière avec autant d'audace; ſon front ménaçant ne s'étoit peut-être plus montré ſi à découvert.

Heureuſe la ſociété! ſi, juſtement alarmée des ravages que le fanatisme de la liberté médite, elle s'arme puiſſamment pour le détruire, ou pour rendre ſes efforts inutiles.

Dans l'édition d'Amſterdam, le vengeur de la liberté s'explique avec encore plus d'énergie; „ *il ne faudroit qu'un mot peut-être*, pour don„ ner un autre objet à *leur valeur*". (Il eſt queſtion de la valeur des milliers d'eſclaves ſoudoyés par le Souverain) p. 42.

On comprend aiſément, quel eſt le mot puiſſant qu'il faudroit aux militaires pour *donner un autre objet à leur valeur*; *ſoyez libres*, faudroit-il leur dire, & ces armes qu'un Souverain à miſes dans vos mains, tournez-les contre lui-même; c'eſt lui qui doit être l'objet de *votre valeur*; c'eſt en le précipitant en bas

du trône, que vous devez montrer un véritable héroïsme; c'eſt en un mot, en le noyant dans ſon ſang, que vous devez faire paroître ce courage intrepide, qui doit caractériſer l'homme; courage héroïque qui ne fut jamais le partage de l'eſclave!

Mais en ſuppoſant que *le petit nombre d'hommes qui oppriment des peuples immenſes*, ſoient réellement des oppreſſeurs injuſtes, des tyrans abominables, des monſtres en un mot, dont il importe de purger la terre, pour le bien de la ſociété, ſeroit-il bien aiſé de détruire ces monſtres? Seroit-il facile de ſe mettre au niveau *de quelques Républiques de ſauvages*? En un mot n'en couteroit-il la vie qu'aux ſeuls Souverains de la terre, pour que tous les peuples puſſent reprendre leur liberté? Que d'exemples de cruauté, de barbarie & d'injuſtice, l'Hiſtoire de certaines nations ne fournit-elle pas! Peut-on ſans frémir, rapeller le ſouvenir de ces conjurations tumultueuſes dans leſquelles le Citoyen armé contre le Citoyen, n'a pu précipiter en bas du trône ſon Souverain, qu'en portant le deuil & la déſolation juſques même dans ſa propre famille? Les partiſans farouches de la liberté de Rome, ſous prétexte de la conſerver à leur patrie, aſſaſſinèrent *Céſar* qui paroiſſoit vouloir l'aſſervir: que produiſit ce monſtrueux parricide? La liberté de Rome? Non aſſurément: en plongeant le fer

dans le ſein de ce grand homme, Rome ſe défit d'un maître, pour s'en donner trois ou quatre qui finirent enfin par porter le coup mortel à la liberté: *Auguſte* ſurvit à *Caſſius* & *Antoine*, ſes aſſociés & ſes co-Tyrans; il uſurpa le pouvoir le plus abſolu qui fut jamais; il en jouït paiſiblement pendant pluſieurs années, & en mourant, il le transporte ſans contradiction à celui qu'il lui plait de déſigner pour ſon ſucceſſeur: que produiſit donc *l'aſſaſſinat* de *Céſar*? Le contraire de ce qu'on s'étoit propoſé: en effet la mort de *Céſar*, bien-loin de briſer les fers qu'il ſembloit avoir préparés pour les Romains, ne ſervit qu'à les renforcer, & à leur donner une durée auſſi longue, que celle de l'Empire même.

L'Angleterre, cette nation qui s'eſt permis tant de forfaits, ſous prétexte de rompre ſes fers, a-t-elle recouvert ſa liberté, après avoir abreuvé ſon iſle du ſang de ſes Souverains, & de celui de ſes Concitoyens, qu'elle a cru devoir immoler à ſa vengeance? Le peuple abuſé, qui à force de verſer inhumainement du ſang, a acheté le droit d'inſulter impunément à ſes Souverains; le peuple, dis-je, croit être réellement libre, parce qu'il a le droit de commettre des excès qui tendent au renverſement de l'ordre, & au trouble de la ſociété: c'eſt en cela ſeulement, qu'il eſt libre; mais l'Anglois qui ſait apprécier les choſes, fait

auſſi, que pour n'avoir plus qu'un Roi ſans autorité, ſa condition n'eſt pas meilleure que lorsque l'autorité & la Couronne étoient réunies ſur la même tête.

La Hollande, cette nation, qui ſans ſe ſouiller du ſang de ſes Souverains, n'a pu cependant conduire ſa révolution juſqu'au bout, ſans avoir vu, & même fait couler le ſang de ſes Concitoyens; la Hollande eſt-elle libre? Le peuple n'y reconnoit-il pas de maître, qui ſans le conſulter, le taxe & le gouverne? La République elle-même ne ſemble-t-elle pas courir au devant du joug qu'elle ſecoua jadis avec tant de peine? Le véritable Souverain n'a peut-être changé que de nom: — & pour que l'Auteur ne puiſſe pas m'accuſer d'exagération, voyons avec quelle force, & avec quelle énergie il s'explique lui-même, en parlant de la Hollande.

„ Mais combien ces mœurs ſont déjà dé-
„ chuës & dégénérées de la pureté de gou-
„ vernement Républicain! Les intérêts perſon-
„ nels qui s'épurent par leur réunion, ſe ſont
„ iſolés entièrement; & la corruption eſt de-
„ venue générale. Il n'y a plus de patrie
„ dans le païs de l'Univers qui devroit inſpi-
„ rer le plus d'attachement à ſes habi-
„ tans". p. 343.

„ Cependant il n'y a plus de patriotisme, il
„ n'y a plus d'eſprit public en Hollande. C'eſt

„ un tout dont les parties n'ont d'autre rapport
„ entr'elles, que la place qu'elles occupent.
„ La baſſeſſe, l'aviliſſement & la mauvaiſe foi
„ ſont aujourd'hui le partage des vainqueurs
„ de *Philippe*. „ Ils trafiquent de leur ſer-
„ ment comme d'une denrée; & ils vont de-
„ venir le rebut de l'Univers, qu'ils avoient
„ étonné par leurs travaux & leurs vertus.—
„ *Avec l'ame des eſclaves, on n'eſt pas loin de la*
„ *ſervitude*". p. 344. & 345.

„ Que peuvent oppoſer des Républicains
„ à cette ſupériorité redoutable ? (celle des
„ Monarchies) des vertus; & vous n'en avez
„ plus"! p. 345.

„ Induſtrieux Hollandois, craignez de re-
„ tomber ſous le joug du pouvoir arbitraire,
„ que vous avez ſécoué, & qui vous menace
„ encore"! p. 346.

Ainſi d'après ces exemples d'un zèle pour la liberté, auſſi outré qu'inutilement heureux, que pourrions-nous augurer d'un ſoulèvement général de toutes les nations ? De voir renouveller ſans doute, ſur toute la terre, les ſcènes ſanglantes que nos ancêtres n'ont pu voir ſans horreur dans certaines parties du monde. *Sages de la terre, Philoſophes de toutes les nations!* apprenez aux Souverains, qu'ils ne peuvent, ſans ſe rendre coupables du crime le plus atroce, abuſer de leur pouvoir, pour opprimer leurs ſujets: apprenez-leur,

qu'ils ne doivent jamais oublier, que par ſerment, ils ſe ſont ſolemnellement engagés à être les pères des peuples & non leurs Tyrans: mais apprenez auſſi à toutes les nations, qu'incapables de ſe conduire *ſans loix*, *ſans Religion*, & *ſans gouvernement*, leur intérêt demande qu'elles reſpectent les *loix*, la *Religion* & *le gouvernement*; apprenez-leur, que l'obéiſſance & la docilité ne ſont pas toujours un eſclavage infamant; apprenez-leur enfin qu'au-lieu de trouver la *liberté*, le *bonheur* & *la gloire* dans la revolte, elles n'y trouveroient que le crime, la cruauté, la mort, & peut-être même une deſtruction totale. Ces maximes valent bien la maxime ſanguinaire de l'Auteur, puisque les avantages chimériques qui réſulteroient de la ſienne pour la ſociété, ne ſauroient contre-balancer les maux réels qui les procureroient.

„ L'Egipte que nous regardons comme la „ mère de toutes les antiquités Hiſtori„ ques." &c. p. 80, 81, & 82.

L'Edition d'Amſterdam eſt beaucoup ſupérieure dans cet endroit; on y trouve les raiſons Politiques qui engagèrent les Egiptiens à négliger pendant longtems la navigation, & celles qui les déterminèrent enfin à s'y adonner. p. 49, 50, & 51. Le changement que l'Auteur a fait ici, n'eſt pas heureux.

„ Dans presque toute l'Europe, une Reli-

„ gion étrangère à ſon gouvernement, & qui „ s'eſt introduite à ſon inſçu; une morale ré- „ pandue ſans ordre, ſans préciſion dans des „ livres obſcurs & ſuſceptibles d'une infinité „ d'interprétations différentes; une autorité „ en proie aux Prêtres & aux Souverains, qui „ ſe diſputent tour-à-tour le droit de comman- „ der aux hommes; des loix Politiques & ci- „ viles, ſans ceſſe en contradiction avec la „ Religion dominante qui condamne l'inéga- „ lité & l'ambition; une domination inquiette „ & entreprenante, qui, pour dominer avec „ plus d'empire, oppoſe continuellement une „ partie de l'Etat à l'autre partie; tous ces „ germes de trouble doivent entretenir dans „ les eſprits une fermentation violente. Eſt-il „ ſurprenant, qu'au milieu de ces mouve- „ mens, la nature s'éveille & crie au fonds „ des cœurs: *l'homme eſt né libre*"! p. 97. & 98.

Cette épiſode n'a pas le mérite de celles qui, quoique déplacées & étrangères au ſujet, ſe font lire avec plaiſir, ſoit qu'elles amuſent ou qu'elles inſtruiſent: celle-ci, au contraire, ne contient qu'un enchainement d'imputations auſſi odieuſes que fauſſes, outre la Religion chrêtienne que l'auteur y a en vue.

Il eſt faux que la Religion chrêtienne ſe ſoit introduite à *l'inſçu du gouvernement dans preſque toute l'Europe*; le ſang des premiers chrêtiens répandu avec autant de profuſion que

d'inhumanité, atteſte que cette Religion a triomphé des plus horribles perſécutions : qui ne ſait que les Empereurs païens n'ont pu parvenir à l'éteindre & à l'anéantir dans ſa naiſſance ? Qui ne ſait enfin que leur vigilance auſſi exacte que barbare, n'a pu empêcher les progrès étonnans de l'Evangile ? Si cette Religion s'étoit introduite *à l'inſçu du gouvernement*, ſes défenſeurs & ſes proſélytes auroient été moins perſécutés, parce qu'ils auroient pris des meſures pour n'être pas découverts par le gouvernement ; mais a-t-on jamais reproché aux chrêtiens d'avoir diſſimulé leur foi ?

Il eſt faux que la morale de Jeſus-Chriſt ſoit *ſans ordre* & *ſans préciſion* : les droits de Dieu ſur l'homme, & les devoirs de l'homme envers Dieu, ne peuvent être plus clairement établis, ni mieux détaillés ; ce que l'homme doit à la ſociété en général, & en particulier à ſon ſemblable, ne peut être plus précis ; & le Code des chrêtiens entre à cet égard dans des détails qui atteſtent la ſupériorité du Légiſlateur ſur tous les autres.

Il eſt faux que les livres des chrétiens ſoient des *livres obſcurs* : depuis les Apôtres juſqu'à nous, ils ont été entre les mains de tout le monde ; les révolutions, les incendies, & les perſécutions n'ont pu porter la moindre atteinte à leur intégrité ; les exemplaires s'en ſont multipliés au delà de tout ce

qu'on peut imaginer : la qualification de *livres obſcurs* ne leur convient donc pas.

Quant aux différentes interprétations, dont ils ſont ſusceptibles, l'imputation eſt encore fauſſe par rapport à ſa généralité ; tous les interprêtes s'accordent & doivent s'accorder ſur les points de morale : s'ils varient ſur quelques articles, ce n'eſt certainement pas ſur ceux qui doivent ſervir de règle pour diriger & perfectionner les mœurs.

Il eſt encore faux, que cette Religion *dominante en Europe* condamne *l'inégalité* : ſi elle condamne l'ambition, c'eſt celle qui rend l'homme injuſte, cruel & barbare ; mais elle ordonne formellement de rendre à *Céſar*, *ce qui appartient à Céſar*. Peut-on plus clairement établir le droit des Souverains ?

Si ces prétendus germes de trouble, que la Religion chrêtienne entretient dans les eſprits, avoient fermenté violemment depuis 1774 ans, la révolution générale auroit dû s'opérer ; il eſt bien ſurprenant, que la *nature* ait tant tardé *à s'éveiller* ; ou plutôt, il n'eſt pas poſſible de comprendre qu'elle puiſſe encore dormir ſi profondément dans le cœur de la plus grande partie des chrêtiens, lorsqu'elle ſe fait ſi puiſſamment entendre dans celui des Philoſophes modernes. L'Homme eſt né libre ! ſans-doute il eſt né libre ; mais le créateur lui auroit fait le don le plus funeſte, ſi en lui donnant

la liberté, il ne lui avoit défendu d'en abuſer.

Oui, diſons-le; ce parallèle odieux de la Religion de Jéſus-Chriſt, avec celle de Mahomet, n'eſt qu'un jeu d'une imagination égarée: que l'homme eſt à plaindre! lorsque, pour s'élever au-deſſus de lui-même, il donne l'eſſort à ſon eſprit; alors infailliblement il s'égare, & les conjectures auxquelles il ſe livre, achèvent de le perdre. Peut-on douter de cette vérité, lorsqu'on voit notre Philoſophe aſſurer poſitivement, que *les farouches vainqueurs de l'Egypte* ſe feroient rendus maitres de toute l'Europe, *ſans la découverte de Vaſco de Gama.* „ C'en étoit fait, dit l'Auteur, de la li-
„ berté du monde entier; elle étoit perdue,
„ ſi le peuple de la chrêtienté le plus ſuper-
„ ſtitieux, & peut-être le plus eſclave, n'eut
„ arrêté les progrès du fanatisme des Muſul-
„ mans, & briſé le cours impétueux de leurs
„ conquêtes, en leur coupant le nerf des
„ richeſſes". p. 96, 97, 98, & 99.

Il eſt dommage, que le tableau de l'Europe ſi hardiment peint par l'auteur, aux pages que je viens de citer; il eſt domage, dis-je, que ce tableau ne ſoit pas d'après nature; l'expreſſion & le coloris en ſont admirables; quel dommage, encore un coup, qu'on ſe ſoit donné tant de peine, pour déguiſer, ou plûtôt pour défigurer la vérité!

„ Ils ont deux langues, (les chingulais) cel-
„ le du peuple & celle des ſavans; par-tout
„ où cet uſage eſt établi, il a donné aux prê-
„ tres & au Gouvernement, un moyen de
„ plus pour tromper les hommes. p. 105.

On peut aiſément ſe perſuader que les prêtres, en abuſant de leur miniſtère, peuvent tromper les hommes en interprêtant à leur fantaiſie, les livres de la Religion, qui ſont ordinairement écrits dans la langue *des ſavans*; mais ſi le gouvernement veut ſe faire entendre, il faut que les loix & les édits qui en émanent, ſoient écrits dans la langue *du peuple*; ſans cette précaution le peuple ne ſauroit s'y conformer: comment donc l'uſage de deux langues dans un Etat, peut-il ſervir de nouveau moyen au gouvernement pour tromper le peuple?

„ Les tempêtes, les ſables, les forêts, les
„ montagnes & les cavernes ſont l'aſyle & le
„ rempart de tous les Etres indépendans. p. 112.

On conçoit très-bien, que les *forêts*, les *montagnes* & les *cavernes* peuvent ſervir d'*aſyle* & *de rempart*; on conçoit difficilement, que les *ſables* puiſſent avoir le même avantage; mais ce qui eſt inconcevable, c'eſt qu'on puiſſe ſe réfugier dans *les tempêtes*; & que des êtres indépendans puiſſent y fixer leur demeure, puiſque les tempêtes ne ſont pas fixes elles-mêmes, & que très-ſouvent le moment qui les voit naitre, les voit diſſiper. Des *aſyles* & des

remparts doivent avoir plus de ſtabilité; & un être indépendant n'eſt guère bien retranché ſous un rempart qu'un coup de vent emporte facilement.

„ Malheur aux nations policées qui voudront s'élever contre les forces & les droits „ des peuples inſulaires & ſauvages! Elles de- „ viendront cruelles & barbares ſans fruit". p. 112.

On diroit que le Général Portugais fit d'inutiles tentatives ſur *Malaca*, & que les Malais dont il eſt ici queſtion, conſervèrent leur liberté & leur ville, malgré la barbarie & la cruauté *d'Albuquerque* ; cependant l'Auteur, à la page qui ſuit, aſſure;

„ Qu'après la priſe de *Malaca*, les Rois de „ *Siam* & de *Pégu*, & pluſieurs autres, conſter- „ nés d'une victoire ſi fatale à leur indépen- „ dance, envoyèrent des Ambaſſadeurs à *Albu-* „ *querque*, pour le féliciter, lui offrir leur „ commerce, & lui demander l'alliance du „ Portugal". p. 113.

Cet exemple & celui de *l'Amérique* ſubjuguée, dévaſtée, & ſoumiſe actuellement à quatre ou cinq nations Européennes & policées, prouvent *que ce n'eſt pas toujours ſans fruit qu'on s'élève contre les forces & les droits des peuples inſulaires & ſauvages.*

„ En coupant la pointe des bourgeons (du „ cocotier,), on en fait diſtiller une liqueur

„ blanche qui eſt reçue dans un vaſe attaché „ à leur extrêmité; ceux qui la recueillent „ avant le lever du ſoleil, & qui la boivent „ dans ſa nouveauté, lui trouvent le goût d'un „ vin doux. C'eſt la manne du déſert. Qui „ ſait même ſi l'idée de celle-ci n'a pas été „ priſe dans des livres plus orientaux, que „ ceux de l'Arabie ou de l'Egypte? &c. &c". p. 115. Cette conjecture eſt ſans-doute pour faire *pendant* avec celle de l'origine du Manichéïsme. p. 41.

Si la douceur d'une liqueur, ou de tout autre aliment comeſtible, ſuffit pour établir un rapport parfait d'égalité avec *la manne du déſert*, la liqueur qui diſtille des bourgeons du cocotier, n'eſt pas la ſeule certainement, qui ait cet avantage; ainſi, pour que la comparaiſon que l'Auteur en fait avec la *manne du déſert*, fut exacte, & que la conjecture qu'il en tire, fut heureuſe, ou même probable, il auroit fallu, ce ſemble, énoncer d'autres rapports plus immédiats & moins généraux: pour tourner en ridicule des faits tels que celui de la manne dans le déſert, ou même pour en affoiblir la croyance, il ne ſuffit pas de dire, que *les faits comme les plantes, s'altèrent en s'éloignant de leur origine* &c. p. 115.

Il faut à un Critique plus de raiſon, de bon-ſens, & de jugement, que de Réthorique: en un mot, pour détruire des faits qui réu-

réuniſſent tous les cactères d'autenticité qu'un homme raiſonnable peut exiger, il faut autre choſe que des conjectures haſardées par un homme dont on a raiſon de ſuſpecter la bonne-foi & la ſincérité.

„ L'Hiſtoire d'une nation ſi bien policée „ (la Chine) eſt proprement l'hiſtoire des „ hommes: tout le reſte de la terre eſt une „ image du cahos où étoit la matière avant la „ formation du monde". p. 125.

Cet éloge magnifique eſt une addition faite dans la nouvelle Edition; ſi l'*Hiſtoire de la Chine eſt proprement l'Hiſtoire des hommes, ſi tout le reſte de la terre n'eſt qu'une image du cahos* &c., l'auteur a eu tort de donner, à peu de choſe près, les mêmes éloges à l'Indoſtan, & lorſqu'il nous a dit, que l'origine des Indiens ſe perdoit dans l'antiquité la plus reculée, lorſqu'il nous a aſſuré, que ce peuple étoit déjà civiliſé, lorsque *Brama* lui donna les loix les plus ſages, (1) ſans-doute qu'il n'avoit pas encore préparé ſon article ſur *la Chine*; on doit préſumer auſſi, que lorsqu'il a travaillé celui-ci, il a perdu de vue celui de l'Indoſtan; on ne peut pas ſuppoſer raiſonablement qu'il ait voulu ſe contredire, & puisqu'il l'a

(1) On peut conſulter ce que l'auteur dit à l'occaſion de la Religion des Indiens. p. 45.

fait, il faut croire, qu'il n'y a pas penſé, & que c'eſt une mépriſe de ſa part.

„ On lui donne une durée ſuivie de plus „ de 4000 ans (la Chine) & cette antiquité „ n'a rien de ſurprenant". p. 125.

Les Chinois eux-mêmes varient beaucoup ſur la fondation de leur monarchie; les uns reconnoiſſent *Fo-Hi* pour leur premier Empereur, les autres, en prenant ſon règne & celui de ſes ſix ſucceſſeurs pour une fable, ne comptent pour leur premier Souverain, qu'*Tan*, qui a dû vivre 802 ans plus tard que *Fo-Hi*. Ainſi puisque les Chinois eux-mêmes ne ſont pas d'accord ſur leur ancienneté, quoiqu'ils s'accordent tous à fixer l'époque de leur origine plus de 2000 ans avant l'Ere chrêtienne, on peut aſſurer, que quelques argumens qu'on employe en faveur de la chronologie chinoiſe, la vérité des dates & des évènements, ſera toujours très-difficile à conſtater : le Critique Européen, quel qu'il ſoit, aura toujours beaucoup de peine à débrouiller ce cahos; ſi *l'antiquité des Chinois n'a rien de ſurprenant*, du moins ſera-t-il toujours impoſſible de la démontrer.

„ Le caractère de la nation la plus labo- „ rieuſe que l'on connoiſſe, (les Chinois) & „ l'une de celles dont la conſtitution phyſique „ exige le moins de repos". p. 131.

Une nation extraordinairement *laborieuſe*, &

dont la conſtitution *phyſique exige le moins de repos*, ne devroit pas être une nation molle & efféminée ; cependant, toutes les rélations s'accordent à nous dépeindre les Chinois comme mols & efféminés: effectivement, de l'aveu même de l'auteur, l'éducation qu'on y donne à la jeuneſſe, ne doit pas concourir à la formation d'un tempérament robuſte & vigoureux, leur inaptitude & leur répugnance pour les travaux militaires ſemblent démontrer la foibleſſe de leur *conſtitution phyſique*.

Si la deſcription de l'empire de la Chine eſt exacte, ſi le tableau des mœurs, des loix & de la Religion des Chinois eſt fidèle, la nation Chinoiſe a des obligations bien réelles à ſon Hiſtoriographe Européen: les détails dans leſquels il eſt entré à l'égard de tout ce qui peut faire connoître ce peuple, ſont un titre aſſuré à ſa reconnoiſſance, puisque juſqu'à lui, on n'a pas connu les Chinois. „ Tel eſt „ l'empire de la Chine dont on parle tant ſans le „ connoître". p. 153. Dans les Editions qui ont précédé celle de la Haye, l'Auteur n'avoit conſacré à l'éloge des Chinois, que dix-neuf pages; dans la dernière il a fait des augmentations & des changements conſidérables, ce qui lui a pris trente pages d'impreſſion (depuis la p. 123, juſqu'à la p. 153.).

On ne peut disconvenir, que le tableau hi-

ſtorique de la Chine, ne ſoit peint par un grand maître, & ſi l'anthouſiasme n'a pas emporté le peintre loin de ſon ſujet, tous ceux qui l'ont dévancé n'avoient qu'une connoiſſance bien imparfaite de cette reſpectable nation; auſſi prévient-il le reproche qu'il paroit craindre, puisqu'il ſe juſtifie d'avance en diſant, qu'il ne faut pas juger du caractère des Chinois, par celui des hommes de cette nation *qui commercent dans les ports de Mer ou dans les grandes villes; la lâcheté, la mauvaiſe foi de ceux-ci revolte, mais dans le reſte de l'empire, & ſur-tout dans les campagnes — on trouveroit difficilement un peuple plus vertueux, plus humain & plus éclairé.* p 550. & 151.

Malgré les documens autentiques qu'a pu lui fournir *un Philoſophe ſenſible, que l'eſprit d'obſervation a conduit dans cet Empire.* p. 130., il eſt aiſé de s'appercevoir, que l'auteur s'eſt livré un peu trop à ſon imagination : ſa prévention pour ce peuple lui aura dérobé quelques contradictions dans lesquelles il eſt tombé à ſon ſujet ; l'Europe mal cultivée, mal gouvernée, en un mot vile & mépriſable à ſes yeux, eſt encore miſe en parallèle avec l'Empire de la Chine; elle y paroit avec encore plus de déſavantage qu'à coté de l'Indoſtan, où il ne l'a pas fait figurer avec honneur; ſans-doute qu'il lui reſerve la même confuſion, lorsque le tour des ſauvages de l'Amérique viendra.

En attendant relevons quelques-unes de ſes erreurs & de ſes contradictions.

„ Mais les Chinois enfermés & garantis de „ tous cotés par les eaux & les déſerts, ont „ pu, comme l'ancienne Egypte, former un „ Etat durable". p. 126.

Cette aſſertion ſuppoſe évidemment, qu'il n'a jamais été poſſible de pénétrer à la Chine pour la conquérir & pour l'aſſervir: mais outre que l'on ſait poſitivement, que les Tartares y ont fait au moins deux incurſions, & que dans la dernière le ſuccès a été ſi complet, qu'ils s'y ſont placés ſur le trône, & qu'ils y règnent encore aujourd'hui en deſpotes; l'auteur lui-même avoue, que les Chinois *enfermés & garantis de tous cotés* ont été ſubjugués.

„ Plus heureuſe d'avoir policé ſes vain- „ queurs, que ſi elle eût détruit ſes enne- „ mis". p. 126.

„ Souvent même les canaux & les rivières „ qui baignent le pied d'une coline, en arro- „ ſent la cime & la pente par un effet de „ cette induſtrie qui ſimpliſiant & multipliant „ les machines, a diminué le travail des bras „ fait avec deux hommes, ce que mille ne „ ſavent point faire ailleurs". p. 127.

„ Cependant il faut avouer, que la plupart „ des connoiſſances fondées ſur des *théories un* „ *peu compliquées*, n'y ont pas fait les progrès

„ qu'on devoit naturellement attendre d'une „ nation ancienne, active, appliquée, qui de- „ puis très-longtems en tenoit le fil". p. 151.

Ces deux extraits ſont du même livre, & le même auteur aſſure,

1o. Qu'à la Chine, en ſimplifiant & en multipliant les machines, on y fait avec deux hommes ce qu'on ne peut faire ailleurs avec mille.

2°. Que les connoiſſances fondées ſur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait des progrès &c. Sans-doute que la Mécanique ne doit pas être miſe dans la claſſe des connoiſſances fondées ſur des *théories un peu compliquées*; ſi cela eſt, l'auteur ne ſe contredit pas, & j'ai tort de le lui reprocher.

„ La Mer qui fait un pas en dix ſiècles, „ mais dont chaque pas fait cent révolutions „ ſur ce globe, couvroit autrefois les ſables „ qui forment aujourd'hui le *Nankin* & le „ *Tchekiang*.

En calculant combien le *Nankin* & le *Tchekiang* ont de pas d'étendue, il eſt facile de remonter à l'époque préciſe de la création du monde: elle remontera à la vérité un peu haut, puiſqu'il faut mille ans à la Mer pour faire un pas, ſa marche périodique étant conſtante & uniforme, *les ſables des deux plus belles provinces de l'Empire Chinois*, doivent néceſſairement atteſter la prodigieuſe antiquité de notre globe.

„ Chez ce peuple de ſages, tout ce qui lie
„ & civiliſe les hommes, eſt la Religion, & la
„ Religion elle-même n'eſt que la pratique
„ des vertus ſociales. C'eſt un peuple mûr
„ & raiſonable, qui n'a beſoin que du frein
„ des Loix Civiles pour être juſte". p. 131.

„ Auſſi les annales de l'Empire atteſtent-
„ elles, qu'il y a peu de mauvaiſes recoltes
„ qui n'occaſionnent des revoltes". p. 138.

Cependant, „ il n'eſt pas enclin aux ſédi-
„ tions ——— on ne voit à la Chine aucun
„ corps qui puiſſe former ou conduire des fac-
„ tions". p. 144.

Ce *peuple de ſages* dont la *Religion n'eſt que la pratique des vertus ſociales, ce peuple mûr & raiſonable* ſe permet pourtant *des revoltes:* il eſt doux, tranquile & patient dans l'abondance, mais dans la diſette, il devient féroce juſqu'à ſe détruire lui-même. La ſageſſe des Chinois ne tient pas contre l'adverſité; une telle ſageſſe ne mérite guères des éloges; & il eſt peu d'hommes qui comme les Chinois, ne puiſſent y prétendre: la vertu qui ſuccombe aux épreuves, mérite-t-elle le nom de vertu? Doit-on admirer les *vertus ſociales* d'un peuple, qui s'égorge, lorsque la terre ne lui fournit pas avec la même abondance la nourriture qu'il a droit d'en attendre? On croiroit peut-être que les Chinois ſe portent rarement à ces excès; écoutons encore ſur ce ſujet l'Auteur.

„ Ces *révolutions fréquentes* ſuppoſent un „ peuple aſſez éclairé, pour ſentir que le „ reſpect qu'il porte au droit de la propriété, „ que la ſoumiſſion qu'il accorde aux loix, ne „ ſont que des devoirs du ſecond ordre —— „ ainſi lorsque les choſes de première néces- „ ſité viennent à manquer, les Chinois ne „ reconnoiſſent plus une puiſſance qui ne les „ nourrit pas". p. 138. & 139.

Ainſi ce peuple de *ſages*, *ce peuple mur*, eſt ſi fol & ſi outré dans ſes revoltes, qu'il s'en prend à ſon Souverain lui-même, & qu'il ne reconnoit plus ſa puiſſance, lorsqu'il ne force pas la terre à être conſtamment fertile pour nourrir ſes ſujets; ainſi enfin, ce peuple élevé dans *l'amour des loix* p. 144. ne regarde le reſpect dû aux loix, que comme un *devoir du ſecond ordre*.

„ Le défaut de population dans quelques „ contrées écartées de la Chine, ſeroit inex- „ plicable, ſi l'on ne ſavoit que, dans ces „ *vaſtes Etats* un aſſez grand nombre d'en- „ fans --- &c. p. 137.

„ Mais ſi un *petit nombre* de *Cantons* épars & „ presque ignorés à la Chine même, ſont „ privés des bras qui devroient les défri- „ cher" p. 138.

Il eſt inconteſtable, que l'auteur a voulu, & a dû déſigner le même païs, qu'il appelle dans le premier endroit, *vaſtes Etats*, &

dans le ſecond, *un petit nombre de Cantons épars*: ſi cela n'étoit pas de même, ſa narration, ou plutôt ſa réflexion philoſophique ſur la dépopulation de cette contrée de la Chine, n'auroit aucun ſens & ne ſignifieroit rien.

„ Pour avoir part au gouvernement, il faut „ être de la ſecte des Lettrés, qui n'admet au- „ cune ſuperſtition. p. 145.

„ La ſuperſtition eſt ſans pouvoir à la Chine; „ les Loix l'y tolèrent ". p. 145.

Il eſt bien difficile de ſe perſuader, que les loix puiſſent tolérer la ſuperſtition, ſans que ceux qui ont la meilleure part au gouvernement, ſoient ſuperſtitieux: mais ce qui prouve évidemment, que les Lettrés à la Chine ſont ſuperſtitieux, c'eſt le conſentement unanime de tous les Hiſtoriens qui ont écrit à ce ſujet, & qui ſont plus à croire ſansdoute que le *Philoſophe obſervateur*, qui par modeſtie garde l'incognito. Les PP. *Duhalde* & *Couplet* aſſurent, que pluſieurs Lettrés donnent dans l'Athéïsme, que presque tous conſentent à des ſuperſtitions impies & extravagantes. *Duhalde* Tom. 3. p. 29. juſqu'à 64., *Couplet. Confucius.* P. LIV. LXII.

On peut voir par le petit nombre de citations que je viens de faire, combien la prévention philoſophique aveugle le Philoſophe. Une mauvaiſe cauſe eſt toujours mauvaiſe, & l'Avocat le plus éloquent & le plus ſubtil,

ne peut que voiler légèrement le côté qui décelle ſa foibleſſe. *Tous les Voyageurs atteſtent, que les Parſis des Indes vivent d'une manière irréprochable en comparaiſon des Chinois —— cette différence ne peut provenir que de ce que les principes de leur morale, ſont meilleurs que les principes de la morale Chinoiſe, qui a plus réglé les manières que les mœurs. Elle a conſumé ſa force dans les petites choſes, & n'en a plus eu pour les grandes. Quand on confond des vaines opinions, des cérémonies & des rits avec les devoirs les plus eſſentiels de l'homme, on affoiblit en lui les remords & la conſcience qui les donne.* Recher. Phil. ſur les Egyp. Tom. I. p. 169.

J'ai dit dès le commencement, que l'Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique avoit eu bien plus en vue de dévélopper ſes principes, que de compoſer une Hiſtoire; quiconque lira avec attention ſa longue deſcription de la Chine, ne peut s'empêcher de convenir, que ma conjecture eſt raiſonablement bien fondée: en effet ce ſeul morceau de ce grand ouvrage ſuffit pour démontrer l'intention de l'Hiſtorien Philoſophe.

„ Sous un ciel ſain & tempéré, où il naît
„ beaucoup d'enfans, où il en meurt fort peu;
„ ſur une terre —— &c. p. 137.

Il eſt vrai que les Chinois, ce *peuple de ſages*, ce peuple *mûr & raiſonable*, ce peuple en un mot, *dont l'hiſtoire eſt proprement l'hiſtoire*

des hommes, il eſt vrai, dis-je, que les Chinois ſavent rendre inutile la prodigieuſe fécondité de leurs femmes, & corriger la Nature, lorſque trop prodigue à leur égard, elle tarde trop auſſi à leur enlever, par une mort naturelle, le ſuperflu des enfans qu'elle leur donne; mais en même tems il eſt faux, qu'il meure peu d'enfans à la Chine.

„ Les Chinois ont été extrêmement éloi-
„ gnés, d'avoir trouvé les bornes du *Pouvoir*
„ *paternel*; je ne crois pas même, qu'ils les
„ aïent jamais cherchées; car outre le droit
„ de vendre, leurs Légiſlateurs ont donné au
„ père le droit de vie & de mort, pour au-
„ toriſer ſans-doute l'*Infanticide* qui ſe commet
„ dans ce païs-là de différentes manières. Ou
„ les accoucheuſes y étouffent les enfans dans
„ un baſſin d'eau chaude, & ſe font payer
„ pour cette exécution; ou on les jette dans
„ la rivière après leur avoir lié au dos une
„ courge vuide; de ſorte qu'ils flottent encore
„ longtems avant que d'expirer. Les cris
„ qu'ils pouſſent alors, feroient frémir partout
„ ailleurs la nature humaine; mais l'on eſt
„ accoutumé à les entendre, & on ne frémit
„ pas. La troiſième manière de les défaire,
„ eſt de les expoſer dans les rues, où il paſſe
„ tous les matins & ſur-tout à *Pékin*, des tom-
„ beraux ſur leſquels on charge les enfans
„ ainſi expoſés pendant la nuit; & on va les

„ jetter dans une foſſe où l'on ne les recouvre
„ point de terre, dans l'eſpérance que les
„ Mahométans en viendront tirer quelques-
„ uns. Mais avant que les tomberaux qui
„ doivent les tranſporter à la voirie, ſur-
„ viennent, il arrive que les chiens & ſur-
„ tout les cochons qui rempliſſent les rues dans
„ les villes de la Chine, mangent ces enfans
„ tout vivants : je n'ai pas trouvé d'exemples
„ d'une telle atrocité, même chez les *Anthro-*
„ *pophages* de l'*Amérique*. Les Jéſuites aſſurent
„ que dans un laps de trois ans, ils ont
„ compté neuf-mille-ſept-cents-deux enfans
„ ainſi deſtinés à la voirie, mais ils n'ont pas
„ compté ceux qui avoient été écraſés à *Pé-*
„ *kin* ſous les pieds des chevaux ou des mu-
„ lets, ni ceux qu'on avoit noyés dans les
„ canaux, ni ceux que les chiens avoient
„ dévorés, ni ceux qu'on avoit étouffés au
„ ſortir du ventre de la mère, ni ceux dont
„ les Mahométans s'étoient emparés, ni ceux
„ qu'on a défaits dans les endroits où il n'y
„ avoit pas des Jéſuites pour les compter.
*Recherches Philoſ. ſur les Egip. & les Chin. par Mr. de P***. tom.* 1. *p.* 56. *&* 57. *Edit. de* 1773. Si l'Auteur s'eſt écarté de ſon guide dans l'endroit où il aſſure qu'il *meurt peu d'Enfans à la Chine*, il revient ſur ſes pas bientôt après; une contradiction de moins avec lui-même, ne lui a pas paru une

raiſon ſuffiſante pour abandonner Mr. de P***.

„ Le défaut de population dans quelques „ contrées écartées de la Chine, ſeroit inex- „ plicable, ſi l'on ne ſavoit, que dans ces vaſ- „ tes Etats, un aſſez grand nombre d'enfans „ ſont étouffés immédiatement après leur naiſ- „ ſance; que pluſieurs de ceux qui ont écha- „ pé à cette cruauté, ſont condamnés à la „ plus honteuſe des mutilations; que parmi „ ceux à qui on ne fait pas l'outrage de les „ priver de leur ſexe, beaucoup ſont reduits „ à l'eſclavage, & privés des liens conſolans „ du mariage par des maîtres tyranniques: „ que la polygamie ſi oppoſée à l'eſprit ſocial „ & à la raiſon, eſt d'un uſage univerſelle- „ ment reçu; que la débauche que la Nature „ repouſſe avec le plus d'horreur, eſt très- „ répanduë; & que les couvens de *Bonzes* ne „ renferment guères moins d'un milion de cé- „ libataires". p. 138.

Ce tableau des mœurs des Chinois eſt très-vrai, & très-d'accord avec celui que Mr. de P*** en fait: mais eſt-il le même que celui que l'Auteur en a déjà fait? Des aſſaſſins barbares de leurs propres enfans, des poligames infames, & pour tout dire en un mot, des monſtres que la Nature désavouë à cauſe d'une *débauche qu'elle repouſſe avec le plus d'horreur*; de tels hommes, dis-je, méritent-ils le

nom de *ſages*, de *mûrs*, de *raiſonables*? &c, & peut-on dire ſans ſe moquer de la Nature elle-même, que l'hiſtoire d'un tel peuple eſt l'*hiſtoire des hommes*? quelle confiance mérite un Hiſtorien ſi peu judicieux? quelle impreſſion doit faire un Philoſophe ſi peu raiſonable? quelle conſidération en un mot, mérite un Politique qui a ſi peu de principes?

„ Ils trouvèrent un grand Empire (*les Portu-*
„ *gais*) peut-être le plus ancien du monde après
„ celui de la Chine. Ses annales ſont mêlées
„ de beaucoup de fables: mais il paroit dé-
„ montré, qu'en 660. *Sin-Mu* fonda la Mo-
„ narchie, qui s'eſt depuis perpétuée dans la
„ même famille. p. 156.

Si l'auteur n'avoit pas fait ici une correction, il eût ſauvé deux contradictions: l'une avec lui-même, & l'autre avec l'Hiſtoire générale & univerſelle. Nous avons vu à l'article de l'Indoſtan, que l'antiquité de ce peuple remonte à *l'époque qui paroit la plus ancienne du monde*, & que leur légiſlateur *Brama trouva ce peuple déjà civiliſé, lorſqu'il leur donna des loix*: l'auteur, après leur avoir aſſigné le premier rang dans l'antiquité, les reduit ici au moins, au troiſième, puiſque la Chine & le Japon doivent avoir ſelon lui, les deux premiers rangs; il faudroit contre-dire tous les Hiſtoriens ſans exception, ſi l'Empire du Japon n'aïant été évidemment *fondé qu'en* 660., on

pouvoit croire avec quelque fondement, qu'il eſt le plus *ancien du Monde après celui de la Chine.* L'Edition d'Amſterdam ſauve ces deux abſurdités, & l'auteur y eſt plus raiſonable & plus conſéquent.

„ Ils trouvèrent un grand Empire qui ne „ cède point à celui de la Chine par ſes ri- „ cheſſes, par la magnificence de ſes édifices, „ & par la fertilité de ſes terres. p. 116.

„ Il paroit démontré, qu'en 660. *Sin-Mu* „ fonda la Monarchie qui s'eſt depuis perpé- „ tuée dans la même famille. p. 156.

Cette démonſtration n'eſt pas bien rigoureuſe, & il faut néceſſairement, que la fondation de la Monarchie Japonoiſe remonte un peu plus haut, & qu'elle doive ſon origine à tout autre qu'à *Sin-Mu*; puiſqu'il paroit certain, que *Sin-Mu*, ou *Sin-Siam*, (1) Monarque héréditaire eccléſiaſtique, diviſa en ſept grandes contrées toutes les Iles qui compoſent l'Empire du Japon vers l'année 590. de l'Ere chrêtienne.

„ On ne voit pas, que la ſecte du *Sintos* ait „ eu la manie d'ériger en crimes des actions „ innocentes par elles-mêmes; manie ſi dan-

---

(1) Reſte à ſavoir, ſi *Sin-Mu* & *Sin-Siam* ſont deux Empereurs différents, ou ſi c'eſt le même Empereur ſous deux noms différents.

„ gereuſe pour les mœurs. p. 158. ——
„ conformément à cette opinion, les Japonois,
„ après avoir fait la prière dans des Temples
„ toujours ſitués au milieu d'agréables boca-
„ ges, alloient chez des courtiſanes qui ha-
„ bitoient dans ces lieux conſacrés à la dévo-
„ tion & à l'amour. Ces femmes étoient
„ des Religieuſes ſoumiſes à un ordre de Moi-
„ nes, qui retiroient une partie de l'argent
„ qu'elles avoient gagné par ce pieux aban-
„ don d'elles-mêmes, au vœu le plus ſacré
„ de la nature " p. 159.

Il eſt difficile de comprendre, que la proſtitution de ces prétendues Religieuſes, ſoit une *action innocente par elle-même*, on comprend plus difficilement encore, que les Moines auxquels elles étoient ſoumiſes, puiſſent être regardés comme honnêtes gens, en partageant avec elles l'argent *qu'elles avoient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes*. Un ordre Religieux de l'un & de l'autre ſexe, qui voudroit s'établir en Europe pour ſatisfaire *au vœu le plus ſacré de la nature*, auroit, je crois, de la peine à faire approuver le projet de ſon inſtitution: le ſouverain mépris qn'on a toujours eu, & qu'on a encore, malgré la corruption du ſiècle, pour des maiſons, qui ſans avoir d'inſtitut religieux, reſſemblent ſi fort aux monaſteres de la ſecte du *Sintos*, prouvent que l'honnêteté, la décence, la pureté des

mœurs,

mœurs, & la vertu elle-même, ne permettent pas d'appeller *des actions innocentes par elles-mêmes*, toutes celles qui tendent à une infame proſtitution.

Mais l'auteur, pour faire honneur à la ſecte du *Sintos*, d'avoir mieux connu les droits de la nature, que la plupart des autres *Religions, qui répandent un fanatisme ſombre, & la crainte des Dieux*, p. 158. altère un peu la vérité, pour autoriſer ſon ſyſtème particulier par un exemple: voici ce que c'eſt véritablement, que ces prétendues Religieuſes.

„ Entre cette vermine qui couvre les grands „ chemins du Japon, on doit diſtinguer une „ ſorte de ſociété des deux ſexes, qui tous ont „ la tête raſée. Les filles dépandent de cer- „ taines Religieuſes de *Meaco*, & de *Kama-* „ *kura*: leur chef-lieu eſt le Temple de *Khu-* „ *mano*, dans la province d'Iſie, où elles ſont „ obligées de ſe rendre toutes les années, „ pour payer une ſorte de tribut. Ces filles, „ dit-on, ſont les plus belles du japon, & „ cet ordre eſt l'aſile de toutes les beautés „ ſans fortune, qui libres dans cet état, ſous „ le voile de la dévotion, s'abandonnent aux „ excès les plus honteux. *Hiſtoire des différens „ peuples du monde par Mr. Contant d'Orville*". *Tome* I. *p.* 225. *&* 226.

L'Autorité de cet Hiſtorien doit au moins contre-balancer celle de notre auteur: cepen-

dant celui-ci fait avec autant de force, que d'éloquence, l'apologie de ces endroits de proſtitution. Après avoir employé une page toute entière pour prouver que la Religion n'a pas le droit de les proſcrire ; il finit en diſant: „ qu'il faut plaindre les ames froides, inſen-„ ſibles, malheureuſes & dures, à qui ces ſen-„ timens, ces vœux d'un cœur honnête, pa-„ roitroient un délire, ou même un atten-„ tat! p. 162". Que d'ames à plaindre dans le ſyſtême de l'auteur! n'eſt-il pas lui-même plus digne de compaſſion?

„ Beaucoup de bons eſprits étoient guéris „ des ſuperſtitions Romaines, ils étoient bleſ-„ ſés de l'abus que les Papes faiſoient de leur „ autorité —— & ſur-tout de ces ſubtiles „ abſurdités, dont ils avoient chargé *la Reli-„ gion ſimple de Jéſus-Chriſt*". p. 196.

Une Religion dont *la morale n'a pas de préciſion*, dont *les livres religieux ſont obſcurs*, p. 79. & 98., en un mot, une Religion *excluſive*, *impérieuſe*, qui avilit la Nature, & qui arrête les progrès de la raiſon, en la captivant, peut-elle être appellée une *Religion ſimple*, chargée mal-à-propos *de ſubtiles abſurdités*? Si l'auteur ne trouve pas de contradiction entre les qualifications odieuſes, dont il lui a plu d'honorer la Religion chrêtienne, & la qualification de *ſimple*, qu'il donne à la Religion de Jéſus-Chriſt, ſon diſcernement doit

être bien peu de choſe, & ſa Philoſophie bien miſérable.

„ Au défaut de Bourreaux, ils (*les Japonois*) „ ſe puniſſoient de leur eſclavage, ou ſe ven- „ geoient de la tyrannie, en ſe donnant la „ mort. Un nouveau courage, un nouveau „ motif de la braver, vint les aider à la ſouf- „ frir. Ce fut le Chriſtianisme que les Portu- „ gais leur avoient apporté". p. 214.

Le chriſtianisme apprend à ſouffrir la mort avec réſignation dans quelque circonſtance qu'elle menace l'homme; il apprend à la ſouffrir avec joye, quand il faut opter entre la mort & l'apoſtaſie; mais jamais le chriſtianisme n'a appris à braver la mort, encore moins enſeigne-t-il le Suïcide, & prêche-t-il le déſeſpoir. Une calomnie ſi atroce pouvoit-elle être imaginée par un homme qui ſe dit Philoſophe?

„ La Doctrine de *Confucius* cherchoit à „ s'inſinuer chez un peuple voiſin de la „ Chine. Elle étoit trop ſimple, trop rai- „ ſonable, cette doctrine, pour ces inſulai- „ res, dont l'imagination naturellement in- „ quiète, étoit encore exaltée par les cruautés „ du gouvernement. Quelques dogmes du „ chriſtianisme aſſez ſemblables à ceux des „ *Budſoïſtes*; le même eſprit de pénitence „ dans les deux croyances, donnèrent des „ proſélytes aux Miſſionaires Portugais. Mais „ indépendemment de cette conformité, on

„ ſe ſeroit fait chrêtien au Japon, ſeulement „ par haine du Prince". p. 215.

L'homme qui cherche à faire éclater ſa haine contre quelqu'un, ſe propoſe de nuire, ou du moins, d'humilier celui qui a enflammé ſa colère ; mais eſt-il dans l'ordre naturel, que *des milliers d'hommes* ſe dévouent à une mort auſſi ignominieuſe, auſſi cruelle, que certaine, uniquement pour exhaler toute leur haine, & aſſouvir leur vengeance, contre un Empereur barbare, qui ſemble mettre tout ſon plaiſir à verſer indignement le ſang de ſes ſujets ? Loin de le contrarier, ne ſecondent-ils pas ſes inclinations ſanguinaires ? Il faudroit bien peu connoitre l'homme, pour le croire ennemi de ſon propre être à ce point-là : s'il s'en trouvoit un ou deux, à qui la vengeance inſpireroit un courage auſſi féroce qu'inutile, peut-on ſuppoſer, qu'il ſe ſoit trouvé *des millions de* victimes, qui par ce ſeul motif, ſe *ſont précipitées* dans les buchers, ou ſont *montées ſur les échafauds, pendant quarante ans que la perſécution a duré au Japon* ? Mais en ſuppoſant que ce prodige de haine & de vengeance ſoit poſſible, peut-on dire avec vérité, que *les échafauds furent teints pendant quarante ans du ſang innocent des Martyrs* ? De tels monſtres peuvent-ils répandre *un ſang innocent* ? *Si „ les Empereurs du Japon enchérirent ſur „ ceux de Rome, dans l'art de perſécuter les*

„ *chrêtiens*", & ſi malgré cela ; la Religion chêtienne triompha au Japon, ſur celle *de Confucius, plus ſimple & plus raiſonable, qui depuis longtems cherchoit à s'y introduire*, diſons-le, c'eſt un miracle de la Toute-puiſſance d'un Dieu, & non l'effet & la ſuite d'une vengeance barbare & inutile. L'Auteur, malgré lui ſans-doute, a fait l'apologie la plus complète de la Religion chrêtienne, lorsqu'il a cru la rendre odieuſe & mépriſable aux p. 114, 115, 116. Les anciens ennemis du chriſtianisme avec moins de malignité, avoient plus d'adreſſe pour le décrier.

„ Par le commerce, on eſt moins citoyen peut-
„ être, mais on devient plus homme". p. 220.

En ſuppoſant que cette phraſe, qui n'eſt qu'un jeu de mots, ſignifie quelque choſe, il faut en conclure, qu'on peut être *homme*, dans le ſens le plus favorable à l'humanité, & n'avoir pas toutes les qualités qui font le bon citoyen; & ſi c'eſt le commerce, comme l'aſſure l'hiſtorien, qui perfectionne l'*homme*, en le rendant moins *citoyen*; le commerce fait plus de tort aux Etats, qu'il ne leur procure d'avantages.

„ On n'eut guères à lui reprocher d'injuſti-
„ ces, (*à la compagnie d'Hollande*) que celles
„ qui ſembloient néceſſaires à ſa puiſſance. Le
„ ſang des peuples de l'Orient, ne coula pas
„ comme au tems où l'envie de ſe diſtinguer

„ par des exploits guerriers — &c". p. 301.

„ La compagnie (*d'Hollande*) qui craignit „ les ſuites de ce mécontentement, fit la „ guerre au Roi de Ternate, pour le forcer „ à conſentir, qu'on extirpât le giroffle par- „ tout, excepté à Amboine. Les inſulaires „ de Banda furent tous exterminés, parce „ qu'ils refuſoient d'être eſclaves". p. 310.

L'Auteur ne dit pas, ſi ces inſulaires furent *égorgés*, ou s'ils furent *aſſommés*; quoiqu'il en ſoit, ils furent *exterminés* par la compagnie: que dans le maſſacre général de Banda, le ſang ait arroſé la terre, ou non, la compagnie ne s'y eſt pas moins rendue coupable du crime d'homicide, & l'auteur ne s'en eſt pas moins contredit lui-même dans les deux extraits qu'on vient de voir.

„ Dés que le gouvernement eut été rendu „ ſédentaire, les Agens moins ſurveillés ſe „ relâchèrent: ils ſe livrèrent à cette molleſſe „ dont on contracte ſi aiſément l'habitude „ dans les païs chauds". p. 313.

„ L'Auſtérité des principes Républicains „ dut céder à l'exemple des peuples Aſiati- „ ques. Le relâchement fut plus ſenſible dans „ le chef-lieu de la colonie, où les matières „ du luxe arrivant de toutes parts, le ton de „ magnificence, ſur lequel on crut devoir „ monter l'adminiſtration, donna du goût pour „ les choſes d'éclat. Ce goût corrompit les „ mœurs — &c. p. 315.

„ La Hollande ignore le luxe de fantaiſie. „ Un eſprit d'ordre, de frugalité, d'avarice „ même, règne dans toute la nation, & il a „ été entretenu avec ſoin par le gouverne- „ ment. Les colonies ſont régies par le mê- „ me eſprit". p. 342.

Dans les deux premiers extraits, l'auteur ſemble déplorer la moleſſe & le luxe des agens des colonies, il cenſure l'adminiſtration pour avoir donné *le gout pour les choſes d'éclat*, & pour avoir contribué par-là à la *corruption des mœurs*; dans le troiſième, il aſſure que les colonies ſont régies par un eſprit *d'ordre de frugalité, d'avarice même*; il fait plus, il indique la véritable cauſe du rétabliſſement des mœurs dans *ces hommes renvoyés de l'Europe, parce qu'ils* n'en avoient pas, & *qu'ils ſont presque les ſeuls, dont on peuple les colonies.* „ Des loix ſévères, „ une adminiſtration juſte, une ſubſiſtance fa- „ cile, un travail utile, donnent bientôt des „ mœurs à ces hommes". p. 342.

La contradiction ne ſauroit être plus complète, l'adminiſtration a contribué à la corruption des mœurs dans les colonies, & la même adminiſtration y donne bientôt des mœurs à des hommes qui n'en avoient pas, quand pour cette raiſon on les a renvoyés de l'Europe.

„ *Eliſabeth* qui ne ſavoit pas eſſuyer des „ contradictions, mais qui vouloit le bien &

„ qui le voyoit: Despote & populaire; éclai-
„ rée & obéie "— &c. p. 355.

On n'auroit pas dû s'attendre de trouver dans l'Hiſtoire Philoſophique & Politique, l'éloge d'un *Deſpote qui ne ſavoit pas eſſuyer des contradictions.* Eliſabeth mérite certainement des éloges ; ſon Règne auſſi glorieux pour elle qu'avantageux pour les Anglois, doit avoir une place diſtinguée parmi les grands Régnes; mais ſi notre auteur s'en fut tenu à ſes principes, ce n'étoit pas à lui, à aſſigner cette place: un despote, quel qu'il puiſſe être, eſt un monſtre.

„ Il y a une vérité qui ſe prouve par l'étu-
„ de de l'Hiſtoire, & par l'inſpection du globe
„ terreſtre. Les Religions ont toujours été
„ cruelles dans les païs arides, ſujets aux
„ inondations, aux volcans; elles ont toujours
„ été douces dans les païs que la Nature a
„ bien traités". p. 391.

J'admets ſans diſcuſſion, cette vérité qui peut-être n'eſt pas auſſi conſtante que l'auteur l'aſſure: mais j'en tire contre lui une conſéquence en faveur de la Religion chrêtienne. La Paleſtine n'eſt certainement pas un *païs aride*, ſujet *aux inondations*, *aux volcans*: donc la Religion chrêtienne doit porter *l'empreinte* de *douceur* de ce climat où elle eſt née; donc cette Religion n'eſt pas *ſanguinaire*, *cruelle impérieuſe*, &c. Donc ce n'eſt pas elle qui par

le ſeul motif d'une *vengeance inutile* & d'une *haine aveugle*, ajouta au *courage féroce des Japonois*, & leur fit *braver les tourmens & la mort.*

„ Peut-être cependant, qu'au milieu d'une „ poſition ſi périlleuſe, les Anglois auroient „ conſervé, du moins, quelque apparence de „ modération & de vertu, s'ils avoient été „ retenus par le frein des loix; mais il n'en „ exiſtoit aucune qui put les diriger ou les „ contraindre". p. 557.

L'Auteur rend ici l'hommage le plus complet aux loix; il reconnoit non-ſeulement la néceſſité des loix d'arrangement & d'ordre, mais encore la néceſſité des loix coactives: ce n'eſt donc pas *un malheur de connoitre des loix*. p. 8.

„ Ouï vous remplirez notre attente, légiſla- „ teurs auguſtes! Vous rendrez à l'humanité „ ſes droits; vous mettrez un frein à la cu- „ pidité; vous briſerez le joug de la tyran- „ nie —— &c". p. 558.

Peut-on reconnoitre plus formellement, la néceſſité d'un gouvernement, c'eſt à des *légiſlateurs auguſtes à rendre à l'humanité ſes droits, à mettre un frein à la cupidité* &c.

Ce n'eſt donc pas, encore un coup, un malheur que de *connoitre des gouvernemens*. p. 8.

Le premier Tome finit par l'éloge le plus pompeux & le plus magnifique du gouverne-

ment Anglois; je ſuis très-perſuadé, que cette reſpectable nation en eſt digne à bien des égards: mais je n'aurois jamais cru, qu'elle dut avoir un droit excluſif aux louanges; ce n'eſt cependant qu'en ſa faveur ſeulement, que l'Hiſtorien Philoſophe ſe contient dans les bornes du reſpect qu'on doit avoir pour toutes les puiſſances de la terre. Il quitte pour elle ſeule, cet air miſantrope, qui dévéloppe le mépris qu'il a pour tous les hommes qui ne ſont pas Philoſophes; ſa bile enflammée & épanchée contre toutes les autres nations Européennes, s'adoucit & ſe calme, en faveur de l'Angleterre; en un mot lorsqu'il prend le ton prophétique, il lit dans l'avenir les bénédictions les plus abondantes en faveur des Anglois; lorsqu'il n'y voit plus pour le reſte de l'Europe, que des malédictions & des calamités. Le ſeul moyen qui reſte aux Hollandois pour faire révoquer l'arrêt de leur proſcription, c'eſt de tourner les yeux vers l'Angleterre. „ Induſtrieux Hollandois! „ —— Contemplez de vos rivages cette ile „ & ce peuple, que la Nature vous offre pour „ modèle! Ayez toujours les yeux fixés ſur „ l'Angleterre. Si ſon alliance fut votre „ appui, ſa conduite va vous ſervir d'inſtruc- „ tion; ſon exemple de règle". p. 346.

Une prévention ſi outrée, ſe réfute d'elle-même. Les Anglois ne ſont pas arrivés en-

core à ce point de félicité, qui doit engager la Hollande à reformer ſon gouvernement, ſur celui de la Grande-Bretagne: l'une & l'autre de ces nations ont, comme toutes les autres, des fautes à corriger dans leur adminiſtration; mais je doute, que celle qui s'eſt acquis à juſte titre, le nom de *ſage*, de *juſte*, & de *prudente*, doive ſe modèler ſur celle que les factions, les ligues, & les partis ont toujours plus ou moins déchirée; & qui peut-être eſt à la veille de ſuccomber ſous les malheurs de ſes querelles domeſtiques.

EXTRAITS

Du Tome 2.

„ Bientôt il n'y eut plus d'induſtrie, de „ manufactures, que dans les cloîtres. Les „ Moines n'étoient pas alors des hommes cor- „ rompus par l'oiſiveté, par l'intrigue & la „ débauche. Des ſoins utiles rempliſſoient „ tous les inſtans d'une vie édifiante & re- „ tirée. Les plus humbles, les plus robus- „ tes — &c". p. 3.

L'Ennemi le plus déclaré & le plus dangereux de la vie monaſtique & du célibat, s'adoucit tout-à-coup, au point de devenir le Panégyriſte des premiers Moines. Auroit-on

dû s'attendre, que la force de la vérité eût arraché un aveu qui fait tant d'honneur à la Religion chrêtienne, lors même que celui qui le fait, paroit uniquement occupé du projet de la combattre? Demandons donc à notre Philoſophe, comment il eſt poſſible, qu'une Religion, dont la morale n'a ni *ordre* ni *préciſion* (p. 97. & 98.) tom. 1er puiſſe former des *hommes d'une vie édifiante & retirée*? Qu'il nous diſe encore: comment cette morale éparſe dans des *livres obſcurs & ſuſceptibles de mille différentes interprétations* (p. 97. & 98.) tom. 1er a pu être apperçue par un certain nombre d'hommes, qui en ſe retirant du monde, pour mieux en remplir les préceptes, ſe ſont rendus utiles à la ſociété? Qu'il explique en un mot, comment il eſt poſſible, que les préceptes de l'Evangile ſoient en contradiction avec eux-mêmes, avec la raiſon, la Nature & la liberté, lorſque les *ſimples conſeils Evangeliques*, mis en exécution, ont formé des hommes qui ſurent ſe préſerver de la *corruption*, de *l'oiſiveté & de la débauche*, des hommes *humbles*, des hommes en un mot, qui dans *le ſilence & la retraite*, *ſervoient leur patrie*. p. 4. Ce n'eſt donc pas la faute de la Religion chrêtienne, ſi les moines & les chrêtiens de nos jours, ne reſſemblent pas à leurs dévanciers, & ſi au-lieu d'être l'honneur de la Religion, ils n'en ſont la plupart que l'opprobre & la honte; les Religions de

Brama, de *Confucius*, du grand *Lama*, du *Sintos* &c. en ſont-elles moins des Religions *ſublimes*, des Religions *d'une morale excellente*, des Religions *raiſonables*, parce que le fanatisme, la débauche, & la ſuperſtition paroiſſent être le caractère de leurs différents ſectateurs, & ſurtout celui des *Bramines*, des *Lamas*, des *Bonzes*, des *Fakirs*, & en un mot, de tous les Prêtres & Religieux Indiens? C'eſt à l'auteur à répondre à *ce rétorque.*

„ Quelques prêtres des miſſions étrangères „ avoient préché l'Evangile à *Siam*; ils s'y „ étoient fait aimer par leur morale & leur „ conduite; ſimples, doux, humains, ſans „ intrigue, & ſans avarice, ils ne s'étoient „ rendus ſuſpects ni au gouvernement, ni au „ peuple". p. 43.

Il eſt déplorable ſans-doute, qu'on ne puiſſe pas enviſager tous les Apôtres de la Religion chrêtienne ſous un point de vue auſſi favorable, que celui ſous lequel l'auteur enviſage avec raiſon les premiers Miſſionaires de *Siam*: mais le droit qu'ils lui paroiſſent avoir à ſes éloges, auroit dû lui faire conclure en faveur de la morale de Jéſus-Chriſt; puisque étant préchée par des hommes vraiment dignes d'un tel miniſtère, elle captive la raiſon en la ſoumettant au joug de la foi; & qu'elle gagne le cœur de ſes proſélytes, tant pour elle, que pour ſes reſpectables Miniſtres. Néanmoins la

Religion de presque toute *l'Europe*, eſt une Religion *excluſive*, *impérieuſe* — &c. &c. &c. C'eſt cependant la même que celle qui fut préchée à *Siam* par les Prêtres des Miſſions étrangères.

„ Si quelque choſe pouvoit amener le chan-
„ gement, c'étoit la Religion chrêtienne que
„ les Prêtres des miſſions avoient *prêchée avec*
„ *ſuccès*". p. 49.

„ Cette fable avoit indiſpoſé les Siamois
„ contre la Religion d'un Dieu crucifié; & ils
„ ne pouvoient révérer Jéſus-Chriſt, parce
„ qu'il étoit mort du même genre de ſupli-
„ ce que le frère de *Sammonacodom*". p. 50.

Les Miſſionaires qui préchèrent avec *ſuccès* la Religion de Jéſus-Chriſt aux Siamois, auroient-ils d'abord caché à ce peuple la fin tragique de cet homme-Dieu? Outre que des hommes tels que l'auteur nous les a dépeints lui-même, ne ſont pas capables d'un telle ſupercherie, il eſt certain, que dans cette ſuppoſition, leurs nombreux proſélytes n'euſſent été que des chrêtiens bien imparfaits: le ſacrifice de la croix étant la conſommation de tous les travaux du Rédempteur, & la ſeule ſource des graces & des biens pour le fidèle chrêtien, un homme qui ignoreroit que ce ſacrifice eut jamais eu de réalité, ignoreroit conſéquemment le principe fondamental de la foi; dans cette ſuppoſition cet homme feroit-il

vraîment chrêtien? Il faut donc dire, pour mettre d'accord l'auteur avec lui-même dans les deux paſſages cités; & pour rendre juſtice aux prêtres miſſionnaires, que les Siamois aimoient, reſpectoient, & honoroient Jéſus-Chriſt, en ſe convertiſſant en foule à ſa Religion, quoiqu'on leur annoceât qu'il étoit mort ſur la croix, & qu'en même tems, ils étoient indiſpoſés contre la Religion d'un *Dieu crucifié, & qu'ils ne pouvoient révérer Jeſus-Chriſt* par rapport au genre de ſuplice dont il étoit mort.

Un Philoſophe, ce ſemble, ne devroit jamais altérer les traditions, pour les faire ſervir à ſes deſſeins : c'eſt mal ſervir la vérité, que de l'étayer par des fables infidèlement rendues.

Ce n'eſt pas par le ſuplice de la croix, que périt *Thévatat*, frère & rival de *Sommona-Kodon*; une Mer ſortie de ſes cheveux, preſſés par l'Ange Gardien de la terre, angloutit ce rebelle avec tous ſes complices. Telle eſt la tradition conſtante des *Siamois* ſur la fin malheureuſe du frère de leur Dieu. A la vérité il y a une légende Siamoiſe qui aſſure, que *Thévatat* eſt encore aux enfers, attaché à une croix avec de gros cloux qui lui percent les pieds & les mains, qu'il a une couronne d'épines ſur la tête, &c. Mais cette tradition, loin de s'oppoſer aux progrès de l'E-

vangile, devoit au-contraire les favoriſer, puiſque *Thévatat* a un grand nombre de partiſans parmi les *Siamois*, & que ſa ſecte eſt aſſez étendue. Quoiqu'il en ſoit, il ne reſte du parallèle de Jéſus-Chriſt avec *Thévatat*, qu'une contradiction évidente: elle eſt même inutile à l'auteur; pourquoi ne l'a-t-il pas évitée? J'en dévine la raiſon: l'occaſion étoit trop belle pour ajouter un ridicule de plus à la Religion chrêtienne, & il falloit la ſaiſir, pour faire un parallèle qui tournât à la honte de ſon inſtituteur. Heureuſement que ces traits ne percent que celui qui les lance. „ ô Dieu! „ tu vois les malheurs de mes-frères — &c. „ &c. p. 99. & 100." Cette belle prière que l'auteur met dans la bouche d'un *Banian* affligé des maux de ſa nation, n'eſt qu'une fiction inventée, pour étayer le nouveau ſyſtème de Philoſophie: elle ne mérite pas plus de croyance, que les harangues que les Poëtes mettent dans la bouche de leurs Héros; cependant une Hiſtoire Philoſophique & Politique ne devroit avoir aucun trait de reſſemblance avec la fable; & ſi un Hiſtorien doit avoir ſoin d'éviter les citations inutiles, il ne doit pas ſe permettre de retrancher celles qui ſont indiſpenſables; la nature parle trop éloquemment par la bouche de ce *Jérémie Indien*, pour que le texte, ou du moins l'autorité d'un auteur digne de foi, puiſſe être paſſée ſous ſilence.

„ Ce-

„ Cependant *Babar* en appéſantiſſant le des-
„ potiſme, avoit voulu l'enchainer lui-même,
„ & donner à ſes inſtitutions une telle force,
„ que ſes ſucceſſeurs, quoiqu'abſolus, fuſſent
„ obligés d'ètre juſtes. p. 100.

On ne comprend pas qu'un tyran, qui aime la juſtice, juſqu'à prendre les meſures les plus efficaces, pour que ſes ſucceſſeurs ne puiſſent pas s'en écarter, s'en écarte lui-même, & qu'il ſoit l'oppreſſeur de ſes ſujets, au moment où il travaille à rendre inutiles les efforts de la tyrannie: ainſi, puiſque ſelon l'auteur, „l'injuſtice & la tyrannie aiment à
„ ſe renfermer dans l'ombre, qu'elles ſe ca-
„ chent à ceux qu'elles oppriment, & que
„ *Oſabar* établit ſon tribunal & ſon conſeil dans
„ la place publique, qu'il ne vouloit agir que ſous
„ les yeux de ſes ſujets, que parce qu'il n'a-
„ voit que du bien à leur faire, p. 100." le *Banian* qui ſe plaignoit dans le temple de la tyrannie de *Babar*, n'étoit qu'un fanatique, qui déploroit le bonheur réel de ſa nation mal-à-propos dont l'auteur lui fait dire;
„ Ne prétendez pas à la gloire, ô *Ranguildas*;
„ ou ſi vous voulez de la reconnoiſſance, al-
„ lez la chercher dans le coeur de *Babar*.
„ p. 100."

Ranguildas qui avoit mis ſur le trône *Babar*, avoit un véritable droit à la reconnoiſſance du Monarque, & à celle du peuple; cepen-

dant l'auteur eſt aſſez conſéquent; ſelon lui un Monarque tel qu'il puiſſe être, eſt toujours un tyran digne de l'exécration publique; c'eſt cette idée qui lui a ſuggéré la lamentation du *Banian*, & ſon entretien avec *Ranguildas*.

„ La conſervation de la conquête exigeoit „ un gouvernement. Celui que *Babar* trouva „ établi dans l'Inde, étoit un deſpotiſme pu- „ rement civil, tempéré par les uſages, par „ les formes, par l'opinion ——— à cette „ Conſtitution paiſible *Babar* fit ſuccèder un „ deſpotiſme violent & militaire. p. 98."

La violence de ce deſpotiſme militaire conſiſtoit à rendre la juſtice au *milieu de la place publique*, & à n'agir que *ſous les yeux des peuples*, afin de ſe mettre dans l'impoſſibilité de leur faire du mal, ou ce qui eſt la même choſe, *parce qu'on n'a que du bien à leur faire.* L'auteur auroit dû nous dire le mot de ſon énigme: puiſqu'il n'a pas pu penſer que perſonne la dévinat.

„ Nous demanderons au nom de l'humani- „ té, quel étoit ſon crime (*de Laly*) dans „ l'ordre des Loix? p. 130."

Je vous réponds au nom de la Raiſon, que cette demande eſt très-inutile, puiſque vous ſtipulez vous-même la réponſe, & que vous l'établiſſez de la manière la moins équivoque.

Il a vexé; il a tourmenté des citoyens; il a fait dreſſer des gibets; il a employé d'autres moyens vio-

iens pour ſe procurer des reſſources pécuniaires.... & vous ne trouvez pas, que ce ſont des crimes qui méritent la mort? *non*, dites-vous, *il faut des crimes d'un autre genre pour la mériter ſur un échaffaud.* p. 131.

Dans quel Etat policé n'a-t-on envoyé au dernier ſupplice, que les voleurs qui ont été hors d'état de reſtituer les ſommes qu'ils avoient volées, ou de réparer les torts qu'ils avoient faits par leurs larcins? Si la loi ne prononçoit la peine de mort, que contre ceux qui ne peuvent rendre ce qu'ils ont volé, les exécutions deviendroient bien plus rares dans tous les Etats: mais auſſi, la loi ne pourvoiroit guères à la ſureté du citoyen. Quitte pour rendre ce que j'ai pris, diroient tous les fripons; & puis qu'il ne doit m'en couter que la perte de l'eſtime de la ſociété dans ce cas, prenons toujours; parce que, ſi je ne ſuis pas appréhendé, je ne riſque rien; & ſi je le ſuis, je ne riſque guères plus en rendant.

Il (Mr. de Laly) *a fait dreſſer des gibets, mais il n'y a fait attacher perſonne.* p. 131.

Un Voleur de grand chemin me met le piſtolet ſur la gorge pour avoir ma bourſe; je me trouve dans l'impoſſibilité de me défendre; je donne ma bourſe, & le voleur me fait grace de la vie: ſi je le dénonce, qu'il ſoit pris, que ſon crime ſoit prouvé, ne ſera-t-il pas condamné à mort, quoiqu'il ſoit forcé

de me rendre la bourſe qu'on a trouvée ſur lui, ſans qu'il eut diverti l'argent qui y étoit dedans? Dans ce cas, n'y aura-t-il que moi qui ait le droit de tuer cet homme? La juſtice n'aura-t-elle pas le droit d'autoriſer le bourreau à le tuer? C'eſt préciſément le contraire: échapé au danger imminent d'être aſſaſſiné par lui, j'ai perdu tellement mon droit de le tuer, que ſi je commets ce meurtre, & que je ſois découvert, la loi prononce la peine de mort contre moi; le bourreau ſeul eſt autoriſé par la loi à me venger, ou plutôt à mettre ce malfaiteur à mort, pour aſſurer la tranquillité publique. Ainſi la maxime d'un Philoſophe, „ dont les vertus font honneur „ à l'humanité," eſt fauſſe; „ *tout le monde avoit „ droit de tuer Laly, excepté le bourreau.* p. 131. Perſonne, dans un Etat où il y a des loix qui veillent à la ſureté de la vie & de la fortune des citoyens, n'a le droit de ſe faire juſtice lui-même, lorſque les loix ne la lui refuſent pas; ſi la maxime que nous avons citée, étoit bonne, que d'abus, que de meurtres dans la ſociété!

„ Qu'eſt-ce que trahir les intérêts?" p. 130. Vous le ſavez certainement, vous qui faites cette queſtion; mais dans ce moment, vous vous plaiſez ſans-doute à faire ſemblant de l'ignorer: quoiqu'il en ſoit de votre ſincérité, voici ma réponſe.

Trahir les intérêts du Roi, c'eſt abuſer de l'autorité qu'il confie, en *vexant les peuples*, en les *tourmentant mal-à-propos* en ſon nom, ou pour les exciter à la revolte, ou pour leur faire concevoir contre lui une haine qu'il ne mérite pas. *Trahir les intérêts du Roi*, c'eſt commetre en ſon nom toutes ſortes d'injuſtices, pour augmenter ſa fortune particulière par des exactions injuſtes, dont l'odieux retombe tout entier ſur le Monarque, qui paſſe pour un Tyran dans l'eſprit de ſes peuples, lorsqu'il ne mérite que leur amour: voilà à peu près ce que c'eſt que de *Trahir les intérêts du Roi.* Direz-vous encore, que ce n'eſt là *qu'un délit vague & indéfini*? p. 130. Tous les gens de bon-ſens vous répondront, que c'eſt un attentat, ou plutôt une ſuite des crimes qui méritent la mort ſur l'échaffaud; il n'y a que les Despotes d'Orient qui ſoient eux-mêmes les bourreaux de leurs ſujets; les Rois de France ne ſont pas les exécuteurs ordinaires de la juſtice dans leurs Etats; ainſi Louïs XV. ne pouvoit pas être compris dans *le droit* univerſel *que tout le monde avoit de tuer Laly.* „ Qu'eſt-ce que *Trahir les intérêts de la compa-* „ *gnie des Indes*"? p. 130.

C'eſt la voler, la piller, précipiter ſa ruine, la calomnier, lui faire perdre ſon crédit, en un mot, agir d'une manière toute oppoſée aux inſtructions & aux ordres qu'on a reçus.

Mais en voilà assez, je pense, pour réfuter au tribunal de la raison, un homme, qui d'ailleurs se réfute lui-même par ses propres allégations. Observons seulement, que notre Historien ne trouve que de la folie noire & dangereuse, que de l'incapacité à commander aux autres, où il n'est pas possible de s'empêcher de reconnoitre la trahison, la perfidie, la malice, & l'avidité la plus atroce.

„ Dans la vérité c'étoit un fou noir (*Mr. de* „ *Laly*) & dangereux, un homme odieux & „ mépriſable, un homme eſſentiellement in„ capable de commander aux autres". p. 131.

Le jugement que je viens de porter sur Mr. *de Laly*, n'est fondé que sur les raisons que l'auteur avance pour le justifier: car dans le fonds, je ne sais pas si cet officier général étoit coupable des crimes dont il est chargé par l'arrêt de mort prononcé contre lui; tout m'engage à le croire, mais de la croyance simple à la conviction, il y a aussi loin que de la probabilité à la certitude.

„ Lorsque l'Ile de France & Pondichéry „ seront arrivés ——— on pourra s'occu„ per sérieusement du commerce qui a cessé „ d'exister au moment où il est devenu libre „ ——— le petit nombre des armateurs in„ considérés, qui ont osé le tenter, ont péri „ misérablement". p. 177.

L'Auteur appercevoit la contradiction fra-

pante de ce texte, avec ſon ſyſtème & ſes autres aſſertions; il prévoit l'objection, & il tâche d'y répondre; mais ſa réponſe même renferme une nouvelle contradiction.

„ La politique, qui n'avoit eu aucune part „ à la révolution, n'avoit pas préparé d'a- „ vance l'action du commerce public, qui de- „ voit remplacer le privilège excluſif". p. 178.

„ Il fut (le gouvernement) par ſon aveu- „ glement, ou par ſa foibleſſe, complice en „ quelque ſorte de la ruine des affaires de la „ nation dans l'Inde. On pourroit même, ſans „ injuſtice, l'accuſer d'en avoir été *la cauſe* „ *principale* par les inſtruments foibles ou in- „ fidèles qu'il employa — &c. p. 134.

Si le gouvernement peut être accuſé ſans injuſtice d'avoir été *la cauſe principale de la ruine* de la compagnie; il eſt difficile de ſe perſuader, que la *politique n'avoit aucune part à la révolution* qui précipita la compagnie dans ſon malheur.

Mais on ſait, que la mauvaiſe politique, ou plutôt que l'infidélité & l'avidité d'un miniſtre que le Roi avoit nommé pour préſider à la compagnie des Indes, hatèrent ſa perte & ſa deſtruction, lorsque le Comiſſaire Préſident paroiſſoit s'occuper ſérieuſement de l'éloigner & de la retarder: certains négocians, par de vives ſollicitations, & plus encore par des préſens, avoient préparé de loin la

réſolution qui l'a jettée dans l'inaction; le privilège excluſif les offusquoit comme à l'auteur; ils crurent leur fortune faite, s'ils pouvoient en obtenir la révocation; mais l'évènement, en prouvant la néceſſité abſolue d'un privilège excluſif pour un commerce de cette étendue, prouva auſſi, qu'une grace achetée bien cher, peut tourner à la ruine totale de celui qui l'a obtenue.

„ Le chriſtianisme renverſa toutes les idées „ qui formoient la chaine d'un pareil ſyſtè„ me". (Ce ſyſtème étoit celui *d'Odin*, dont la Religion répandue dans tout le Nord, étoit la plus ſanguinaire & la plus monſtrueuſe.) „ La révolution fut ſi entière, que, depuis „ la converſion des Danois & des Norvégiens, „ on ne trouve pas dans l'Hiſtoire la moin„ dre trace de leurs expéditions, de leurs „ brigandages". p. 188.

Une Religion qui change tout à coup les mœurs atroces & ſanguinaires d'un peuple, une Religion qui fait ceſſer *les brigandages* chez un peuple dévaſtateur par inclination autant que par une eſpèce de néceſſité; une Religion enfin, qui police, qui civiliſe, qui humaniſe, qui rend ſociable & ſédentaire un peuple vagabond & féroce, mérite certainement des éloges; telle eſt, de l'aveu même de l'auteur, la Religion chrêtienne, dans le texte que je viens de rapporter; pourquoi donc ſe déclare-

t-il ſi vivement contre le chriſtianisme dans une infinité d'autres textes que j'ai déjà extraits de ſon livre? Pourquoi ſe contredire ſi ouvertement, quand on ſe donne pour un *ſage*, pour un *Philoſophe* en un mot?

„ Le ſecret dans la politique eſt comme le „ menſonge; il ſauve pour un moment les „ Etats, & les perd à la longue. L'un & „ l'autre n'eſt utile qu'aux méchans". p. 215.

En ſuppoſant que tous les Etats ſe juraſſent une intégrité à toute épreuve, & une fidélité inviolable, ſans-doute que *le ſecret dans la politique* devroit être aſſimilé *au menſonge*: mais comme l'hypotèſe d'une bonne foi généralle dans tous les cabinets politiques, eſt malheureuſement impoſſible, la maxime de l'auteur eſt évidemment fauſſe par rapport à ſa généralité; il eſt pour le moins autant d'Etats qui ſe ſont ſauvés d'une ruine totale à la faveur du *ſecret* de *leur politique*, qu'il en eſt à qui ce même *ſecret* a nui quelquefois. Il eſt donc faux, que *le ſecret dans la politique ne ſoit utile qu'aux méchans*, dans l'état actuel de la politique générale.

„ On vit regner jusques dans ſes poëſies „ (du Roi de Pruſſe) des idées profondes & „ propres à répandre la lumière". p. 229.

Les poëſies *du philoſophe de ſans-ſouci*, en ſont une preuve évidente; l'Epitre au *Général Keith* dévéloppe la profondeur & la ſublimité de ſes

idées. Les matinées royales enfin, confirment la pureté de ſa morale. Souvenons-nous cependant, que c'eſt un Philoſophe qui en loue un autre; l'éloge à la vérité n'eſt pas ſoutenu, & le panégyriſte de *Frédéric le Grand* perd bientôt de vue ſon Héros reſpectable, pour ne peindre dans le même monarque, qu'un Tyran odieux: les invectives les plus fortes & les plus indécentes, ſuccèdent aux louanges les plus exagérées; en un mot de la plus vile & de la plus baſſe adulation, l'auteur paſſe rapidement à l'injure la plus marquée & la moins excuſable. Ecoutons notre philoſophe lui-même.

„ Tu fus regardé comme le modèle des „ Rois guerriers.

„ Il eſt un titre plus glorieux; c'eſt celui „ de Roi citoyen. On ne l'accorde pas aux „ Princes qui, confondant les erreurs & les „ vérités, la juſtice & les préjugés, les ſources du bien & du mal, enviſagent les principes de la morale, comme des hypotèſes „ de métaphyſique, ne voyent dans la raiſon „ qu'un Orateur gagé par l'intérêt. O ſi l'amour de la gloire —— &c. p. 233.

Cette éloquente apoſtrophe eſt adreſſée à ce même Monarque, dont *les idées profondes* ſont *propres à répandre la lumière.* Le portrait du *Salomon du Nord* mérite d'être vu dans tout ſon enſemble; on le trouvera dans ſon entier

depuis la page 231. juſqu'à la page 234. incluſivement. Le peintre ne paroit pas l'avoir fait d'après Nature, au jugement d'un Ecrivain anonime. Il eſt à pluſieurs égards vivement cenſuré dans un Ecrit qui a pour titre : *Lettre d'un habitant de Berlin, à ſon ami à la Haye, imprimée à Berlin chez G. J. Decker, imprimeur du Roi.* 1773. Il n'entre dans mon plan que de faire remarquer les contradictions de l'auteur dont j'analiſe l'ouvrage ; je ne dois donc entrer dans aucune diſcuſſion ſur la juſteſſe de la défence du Roi de Pruſſe.

„ Ces peuples (*les Tartares*) adoptèrent, la „ plupart, de bonne-heure la doctrine du „ *Grand Lama* qui réſide à Putola, ville ſituée „ dans un païs qui appartient en partie à la „ Tartarie, en partie à l'inde". p. 253.

Putola, ou *Poutola*, n'eſt pas une ville, c'eſt un Mont au pied duquel eſt ſituée la ville de *Touker*, capitale du Royaume de *Laſſa*, ou *Barcutola* ; c'eſt dans la ville de *Touker*, que le *Grand Lama* fait ſa réſidence. Dans l'Edition d'Amſterdam, l'auteur aſſure, que le *Grand Lama* ſe tient à *Barcutola*. p. 200. S'il entend par *Barcutola* le royaume de ce nom, il a raiſon, & la correction, faite dans la nouvelle édition, eſt mal faite ; ſi au contraire il a entendu par *Barcutola* une ville de ce nom, il s'eſt évidemment trompé dans les deux éditions.

„ Des monumens au-deſſus de tout ſoup-
„ çon, font remonter cette Religion au-deſſus
„ de trois mille ans. Rien n'eſt plus respec-
„ table qu'un culte qui eut toujours pour baſe
„ l'exiſtence du premier Etre, & la morale la
„ plus pure. p. 253.

Je ne ferai plus de remarques ſur cette prodigieuſe antiquité des différentes religions des peuples de l'Aſie : mais je ne puis me diſpenſer de démontrer, que la Religion du *grand Lama* n'eſt rien moins que ce que notre Hiſtorien dit. Les plus doctes & les plus ſincères des *Lamas* aſſurent, que leurs livres ne parlent que de la transmigration des ames. La fameuſe Idole que les Chinois nomment *Fo*, & qui eſt le principal objet de leur idolatrie, eſt appellée *La*, par les Lamas du Tibet. Les Indiens croyent *La* frère du premier Roi de Tangut; il naquit mille vingt ſix ans avant Jéſus Chriſt. Il ſe fit paſſer pour un Dieu, qui s'etoit vévêtu d'un corps mortel; il annonça en mourant, qu'il reparoitroit bientôt.

Depuis ce tems, la tradition du Tibet confirme, que *La* de ſiècle en ſiècle ne ceſſe pas de vivre continuellement dans la perſonne du *Dalay-Lama*. Les *Lamas* prétendent, qu'il s'eſt incarné une infinité de fois, & pour cette raiſon, ils le font père de la doctrine de la transmigration des ames.

Ce n'eſt pas la ſeule idole de ces peuples; ils ont pour l'idole *Manipa* la vénération la plus grande : cette idole ſelon eux, eſt ſi ſanguinaire, qu'elle ne respire que le ſang. *Manipa* eſt repréſentée avec *neuf têtes*; c'eſt devant elle, que ſes adorateurs font leurs prières en criant, *ô Manipa mihum, ô Manipa*, ſauvez-nous! Un jeune homme nommé *Buth*, a, certains jours de l'année, la liberté d'aſſaſſiner ſans diſtinction toutes les perſonnes qu'il rencontre; les malheureuſes victimes qui ſuccombent ſous ſes coups, n'oſent ſe défendre; quand ce furieux croit avoir immolé aſſez d'hoſties à la divinité, on lève les cadavres, & on les porte aux pieds de ce Dieu cruel.

Tel eſt le culte reſpectable, telle eſt la *morale ſublime*, telle eſt enfin la croyance des Tartares du Tibet. L'auteur n'a pas jugé à propos de citer quelque garand de ſes aſſertions; je pourrois au moins contre-balancer ſon autorité, en n'en citant aucune de mon coté; cependant par ſurabondance de droit, je veux bien indiquer la ſource où j'ai pris mes connoiſſances ſur le culte, la morale & la croyances des Tartares.

Mr. *Contant d'Orville*, Hiſtoire des différens peuples du monde Tom. 2. Chap. XI. p. 441 & ſuivantes, m'a ſervi de guide: cet auteur qui a fait des recherches immenſes pour jetter

quelque jour ſur l'Hiſtoire des différens peuples du monde, auroit-il ignoré, qu'il exiſte des *monumens au-deſſus de tout ſoupçon*, (comme l'auteur l'affirme p. 253.) qui, s'ils exiſtoient réellement, détruiroient entiérement tout ce que Mr. *d'Orvile* raconte des mœurs & de la Religion des différens peuples du Tibet? Doit-on au-contraire ſuſpecter d'infidélité, ou de mauvaiſe foi, ce dernier hiſtorien? Celui qui cite ſes garands doit avoir tout l'avantage ſur celui qui ne paroit parler que d'après ſes propres ideés.

„ Les deux *Bucharies* & pluſieurs provinces „ de la Tartarie lui (à la Religion lamique) „ ſont entièrement ſoumiſes. p. 255.

Quoiqu'en diſe l'auteur, il eſt certain, que les Bukkariens ſont profeſſion de la Religion Muſulmane ſuivant le rit des Turcs, à quelque légère différence près.

„ A l'élévation de *Pierre* premier au trône, „ l'état militaire de la Ruſſie ſe réduiſoit à „ quarante mille *Strélits*, indiſciplinés & féroces, qui n'avoient du courage que contre les peuples qu'ils opprimoient, contre „ les Souverains qu'ils dépoſoient, ou qu'ils „ maſſacroient au gré de leur caprice. Ce „ grand prince caſſa cette milice ſéditieuſe, „ & parvint à former— &c. p. 273.

Ces quarante mille *Strélits*, qui compoſoient l'état militaire de la Ruſſie, reſſemblent ſi fort

aux *Janiſſaires* de la Porte, qu'il eſt très-ſurprenant, que l'auteur traite les premiers de *Milice Séditieuſe*, & les ſeconds de la *première Milice du monde, qui avoit des grands hommes à ſa tête.* p. 28. Tom. I. Il eſt aiſé de remarquer dans les *Strélits* & dans les *Janiſſaires*, la même *indiſcipline*, la même *férocité*, la même *lâcheté*, en un mot, la même *cruauté* envers leurs Souverains, puisque les uns & les autres les *dépoſoient*, & les *maſſacroient au gré de leur caprice* : ſi les uns méritent des éloges, pourquoi les autres ne méritent-ils que du mépris?

„ Pour donner à cette prospérité (de l'Em-
„ pire de Ruſſie) quelque conſiſtance, il
„ faut donner de la ſtabilité à l'ordre de la
„ ſucceſſion. La couronne de cet empire fut
„ longtems héréditaire; *Pierre I.* la rendit patri-
„ moniale: elle eſt devenue élective à la der-
„ nière révolution. Cependant toute nation
„ veut ſavoir à quel titre on lui commande, &
„ le titre qui la frappe le plus, eſt celui de la
„ naiſſance. Otez aux regards de la multitu-
„ de ce ſigne viſible, & vous remplirez les
„ Etats de revoltes & de diſſenſions. p. 278.

Sans approfondir les motifs qui ont pu engager l'auteur à aſſurer, qu'à la dernière révolution la couronne de Ruſſie eſt devenue *élective*, ſans chercher à découvrir la différence qu'il y a entre une couronne *héréditaire*,

& une couronne *patrimoniale*, je me contenterai de profiter des armes que l'auteur me fournit contre lui-même dans l'extrait ci-deſſus. J'ai fait remarquer, & même j'ai prouvé évidemment, que l'auteur ſe déclaroit ouvertement contre le gouvernement despotique & contre le gouvernement monarchique, qu'il ſoutient même en plus d'un endroit, que les Souverains ne ſont que des Uſurpateurs, des Oppreſſeurs, des Tyrans injuſtes, & qu'en un mot les droits de la liberté & de la nature ſont incompatibles avec les *loix* & les *gouvernemens*.

Cependant il veut que même dans un Etat deſpotique, tel que celui de la Ruſſie, la ſucceſſion des Deſpotes ſoit réglée par les *droits de la naiſſance*: il prétend même, que ſans cette précaution les Etats ne peuvent être remplis que de *révoltes & de diſſenſions*; nous applaudiſſons avec plaiſir à ſa façon de penſer ſur la ſucceſſion des Rois; nous adoptons ſa maxime; quel dommage qu'elle ſoit ſi peu d'accord avec ſon ſyſtème général ſur la ſociété! car enfin, ſi tous les peuples qui vivent ſous la domination des ſouverains, Deſpotes ou Monarques, doivent, pour la tranquilité & la bonne harmonie de leurs nations, rendre les couronnes héréditaires, ils doivent donc perpétuer leur eſclavage d'une génération à l'autre; non contents de lier & d'affermir le joug ſur leur tête, ils doivent

le

le rendre héréditaire à leur poſtérité; en un mot, ces peuples doivent non-ſeulement ſacrifier leur liberté, mais même celle de leurs enfans nés & à naître. C'eſt dans ce ſens, que doit s'expliquer la *ſucceſſion héréditaire* aux Empires, ſi l'auteur veut s'en tenir à ces principes.

„ *Le titre qui frappe le plus, eſt celui de la naiſ-*
„ *ſance. Otez aux regards de la multitude ce ſi-*
„ *gne viſible, & vous rempliſſez les Etats de ré-*
„ *voltes & de diſſenſions.*

Dans ces Etats donc, le cri de la Liberté, & celui de la Nature, deviendront impuiſſans? Ils ſeront même injuſtes, criminels & ſéditieux, s'ils oſent ſe faire entendre? Cependant ſi *la liberté vient de Dieu, & l'autorité des hommes*, p. 69. Tom. 1er quel droit ont les générations préſentes, de contracter avec un Souverain pour les générations à venir? Un père peut-il légitimement diſpoſer du bien le plus précieux de ſes arrières petits-fils; *la liberté?* Il le peut, & il le doit, ſelon l'auteur, dans le texte déjà cité, p. 278. Il ne le peut, & il ne le doit, ſelon l'auteur même, dans pluſieurs autres textes; nommément dans celui de la p. 69. Tom. 1er, ou pour mieux dire, dans tout ſon livre.

„ Le tableau qu'on s'eſt permis de tracer
„ de la Ruſſie, pourra paroitre un hors-d'œu-
„ vre; mais peut-être le moment étoit-il fa-

„ vorable pour apprécier une puiſſance qui, „ depuis quelques années, joue un rôle ſi fier „ & ſi éclatant". p. 286.

Ce *moment favorable* n'étoit pas ſans-doute arrivé, lors des premières Editions, dans leſquelles l'auteur a renfermé en trois ou quatre pages la ſubſtance de tout ce qu'il dit dans celle-ci en dix-huit. Si l'addition qu'il fait ici, doit être regardée comme un *hors-d'œuvre*, le hors-d'œuvre eſt un peu long. L'Impératrice de Ruſſie devroit peut-être la regarder ſous un autre point de vue; mais il n'y a guères apparence, qu'elle reforme ſon ſyſtème politique ſur celui que l'auteur lui offre. Quoique l'auteur lui faſſe l'honneur de la reconnoitre pour Philoſophe avec toute l'Europe, tout me porte à croire, qu'elle eſt d'une ſecte différente de celle de notre Politique ; ou du moins, qu'en fait de gouvernement, elle penſe bien différemment que lui.

„ La Chine eſt le païs de la terre où il y a „ le moins de gens oiſifs, le ſeul peut-être, „ où il n'y en ait point". p. 286.

„ Les couvens des Bonzes ne renferment „ guères moins d'un million de célibataires". Tom. 1er p. 138.

Nous pourrions peut-être croire, que ce million de Religieux s'occupent tous utilement pour eux & pour la ſociété, & que n'étant pas *oiſifs*, ils ne ſe rendent ni à charge, ni incom-

modes; l'auteur va nous détromper lui-même.

„ Ils y ſont à la vérité, (les prêtres à la „ Chine) infiniment trop multipliés, & y „ jouïſſent, quoique ſouvent *mendians*, de pos- „ ſeſſions trop vaſtes". Tom. 1er p. 134.

Quoique l'auteur ne diſe pas tout ſur la mendicité des Moines de la Chine, il en dit cependant aſſez, pour nous faire conclure, qu'à la Chine, comme ailleurs, il y a quelques gens *oiſifs*. Tout le monde ſait, que l'oiſiveté eſt particulièrement la mère de la *mendicité*, comme elle l'eſt encore de tous les vices. Je me permettrai néanmoins de prouver directement, que l'auteur affirme contre la vérité, qu'à la Chine il n'y a pas de gens *oiſifs*.

Les *Bonzes* ſont les Prêtres de la ſecte de *Fo*: ces Moines n'ont d'autre occupation que d'en impoſer aux gens crédules, & d'extorquer des aumones. On en voit qui trainent des chaines longues de trente pieds, & qui crient dans les rues, *c'eſt ainſi que nous expions vos péchés*; d'autres ſe tiennent ſur les bords des grands chemins, en ſe frappant la tête avec de gros cailloux juſqu'à ce qu'on leur ait donné l'aumone, On trouve plus de quatre-cens mille Bonzes dans la ſeule ville de *Péking*; ceux dont le ſon de voix eſt le plus lamentable, & qui ſavent le mieux contrefaire leur viſage, demandent l'aumone. Les couvens que les Bonzes ont dans les campa-

gnes, excèdent de beaucoup par leur nombre ceux qu'ils ont dans les villes. Les Bonzes ont des Hermites qui ne quittent jamais le ſommet des montagnes, les rochers & les cavernes où ils ont leurs hermitages; ils paſſent pour ſaints, & ne vivent que des aumones abondantes qu'ils recueillent. Les pélérinages qui ſe font à ces ſaints lieux, ſont nombreux & fréquents. Telle eſt en racourci l'idée que le *P. du Halde*, *l'Abbé Prevôt*, le *P. le Comte*, *Nieuhoft*, & tant d'autres Miſſionaires, ou voyageurs, nous donnent de la vie active & laborieuſe des Religieux Chinois. Quel vaſte champ pour la critique de notre Hiſtorien, s'il n'eut été intéreſſé par tant de raiſons, à garder le ſilence ſur les ſuperſtitions des Moines de la Chine! Les Moines de l'Europe ne lui ont pas paru toujours mériter les mêmes ménagemens: les premiers à la vérité, ſuivent en partie la *morale ſublime* de *Confucius*, & les derniers ſont attachés, ou devroient l'être, à la morale *ſans préciſion* de Jéſus-Chriſt.

„ Quoi qu'on y ait (à la Chine) le ſecours
„ de l'imprimerie, & tous les moyens géné-
„ raux d'éducation, on n'y voit cependant,
„ ni belle ſtatue, ni poëme, ni éloquence,
„ ni muſique, ni peinture, ni même aucune
„ des connoiſſances qu'un ſeul homme iſolé
„ méditatif, pourroit porter par ſes efforts à

„ un grand point de perfection. — L'intérêt „ doit être le mobile ſecret ou public de tou- „ tes les actions. Il eſt impoſſible, que les „ menſonges, les fraudes, les vols, ne ſe mul- „ tiplient : les ames y doivent être baſſes, „ l'eſprit y doit être petit, intéreſſé, retréci & „ mesquin ——— Par-tout où l'on eſt in- „ ſenſible à l'inſulte, par-tout où l'on rougit „ ſi peu de la friponnerie, l'Empire peut être „ très-bien gouverné; mais les mœurs parti- „ culières ſont très-vicieuſes. p. 286, 287, „ & 288.

Sans-doute que l'Hiſtorien s'eſt apperçu, qu'il manquoit quelque choſe au tableau qu'il a fait de l'Empire de la Chine, des loix, des mœurs, de la Religion, de l'induſtrie & de la diligence des Chinois. Tom. 1er p. 125. jusqu'à la p. 153. S'il a cru que les lambaux que je viens d'extraire du Tom. 2. devoient ſervir d'ombres pour mieux faire ſortir les vives couleurs quil a employées, il eſt malheureux qu'il ſe ſoit trompé; un lecteur judicieux qui voudra faire la comparaiſon de ces différens textes, ſe convaincra aiſément, que cette ſur-charge eſt une véritable tache qui dépare totalement le tableau. Qu'on jette un coup d'œil rapide ſur ces deux articles de la Chine aux endroits cités, & on appercevra ſans peine des contradictions palpables. L'auteur avoit dit Tom. 1er p. 150. & 151. „ Dans le reſte

„ de l'Empire, & ſour-tout dans les campa-
„ gnes —— on trouveroit difficilement un
„ peuple plus vertueux, plus humain, &
„ plus éclairé". Comment accorder la *vertu* avec des *mœurs très-vicieuſes*; & les *lumières de l'eſprit* avec une *ame baſſe*, un *eſprit petit, mesquin & retréci*, &c.

EXTRAITS

Du Tome 3.

„ Elle reconnoiſſoit (la nation Mexicaine)
„ comme tous les peuples policés un Etre
„ ſuprême, une vie à venir, avec ſes peines
„ & ſes récompenſes; mais ces dogmes utiles
„ étoient mêlés d'abſurdités qui les rendoient
„ incroyables". p. 48.

La croyance de l'exiſtence *d'un Etre ſuprême, d'une vie à venir avec ſes peines & ſes récompenſes*, n'eſt ſelon l'auteur, *qu'utile*, & ſes dogmes *utiles* ne ſont pas des vérités inconteſtables. Il étoit réſervé aux Philoſophes modernes de détromper le genre-humain ſur la croyance de ces dogmes qu'il a toujours cru non-ſeulement *utiles*, mais abſolument néceſſaires, & par conſéquent inconteſtables; c'eſt ainſi que la Philoſophie eſt venue *au ſecours de la morale & de la raiſon.*

„ On y fabrique (chez les Tlascalteques, „ peuple du Mexique) des draps assez fins; „ des toiles de coton qui ont de l'agrément „ ——— &c. p. 82.

La fabrique de *draps assez fins* suppose évidemment l'emploi des laines passablement fines, & tout au moins d'une qualité médiocre; l'auteur va nous dire lui-même quelles sont les laines que ce peuple met en œuvre, & quelle est leur qualité.

„ La laine des moutons y est sèche, grossière, „ & mauvaise, comme elle l'est par-tout en- „ tre les Tropiques. p. 83.

„ Comme personne ne vouloit se charger „ de ces orphelins (au Darien) on les massa- „ croit pour les empêcher de mourir de „ faim ——— c'est la plus grande atrocité, „ où la déplorable constitution de la vie sau- „ vage ait jamais pu pousser les hommes. p. 147.

Les Chinois, ce peuple *sage*, & *mûr*, ce peuple dont la morale est aussi *pure* que le gouvernement en est sage, ce peuple en un mot, l'objet de l'admiration & des complaisances de notre auteur, les Chinois, dis-je, sont encore bien sauvages, & leur constitution est bien déplorable, puisqu'ils commettent à l'égard de ceux de leurs enfans qu'ils craignent de ne pouvoir pas nourrir, des atrocités semblables à celles des peuples du Darien.

„ Il remplit en effet (le sauvage qui décou-

vrit les mines d'or & d'argent du pérou aux Eſpagnols) „ l'engagement qu'il venoit de „ prendre, & mena à travers une langue de „ terre de ſeize ou dix-ſept lieues, *Balboa* „ avec cent cinquante Eſpagnols ſur les côtes „ de la Mer du Sud. p. 148.

L'Auteur paroit avoir ignoré la véritable diſtance de l'endroit, d'où le ſauvage & les Eſpagnols, qui marchèrent à ſa ſuite, partirent, aux mines que le premier fit découvrir aux ſeconds. Toutes les rélations s'accordent à nous apprendre, que le fils de *Comagre* (c'eſt le nom du ſauvage qui ſervoit de guide) promit de mener dans ſix jours de marche les Eſpagnols au ſommet d'une montagne, d'où l'on découvroit la Mer du Sud; *Comagre* ne put tenir ſa parole, & il fallut employer vingt & cinq jours de marche, pour arriver au terme déſiré, encore ne fut-ce qu'après des peines & des fatigues qui plus d'une fois manquèrent à décourager les avides Eſpagnols, & mirent en danger le ſauvage d'être maſſacré; car les Eſpagnols craignant d'être les dupes de leur guide, furent ſur le point de l'immoler à leur vengeance. *La langue de terre* qu'il falut traverſer, avoit donc plus *de ſeize ou dix-ſept lieues.*

„ En réduiſant les choſes à la vérité, nous „ trouverons que les Péruviens étoient par„ venus à fondre l'or & l'argent; qu'ils poſſé-

„ doient même le ſecret perdu en Europe,
„ de donner au cuivre une trempe pareille à
„ celle que nous donnons à l'Acier". p. 175.

Avant de fondre l'or & l'argent, il faut néceſſairement avoir le ſecret d'en exploiter les mines, ſur-tout pour s'en procurer une ſi grande quantité que celle que les Eſpagnols trouvèrent miſe en œuvre au Pérou lors de leur invaſion. La ſcience d'exploiter les mines, ſuppoſe une conſtance, une habileté, un courage, & enfin des talens, des connoiſſances peu ordinaires; l'auteur lui-même en convient, lorſqu'il dit:

„ Mais à quelles conditions tirons-nous
„ cette richeſſe, ou ce poiſon, des abimes
„ où la Nature l'avoit renfermé? Il faut per-
„ cer des rochers à une profondeur immenſe;
„ creuſer des canaux ſouterains qui garan-
„ tiſſent des eaux qui affluent & qui mena-
„ cent de toutes parts; entrainer dans d'im-
„ menſes galeries des forêts coupées en étais;
„ ſoutenir ces galeries — creuſer des canaux
„ & des aqueducs; inventer ces machines
„ hydrauliques ſi étonnantes & ſi variées, &
„ toutes les formes diverſes des fournaux —
„ Si l'on obſerve combien ces travaux ſuppo-
„ ſent d'obſervations & d'eſſais, on reculera
„ l'origine du monde bien au-delà de ſon an-
„ tiquité connue". p. 99.

Les Péruviens donc, étoient venus à bout

par leurs connoiſſances & leur travail, de ſurmonter toutes les difficultés d'une exploitation auſſi difficile que dangereuſe, puisque leurs Temples étoient remplis d'idoles d'or & d'argent, de toute forme & de toute grandeur, puisque „ *Cuſco* qui ouvrit ſes portes à *Pizare*, „ lui offrit plus de tréſors qu'il n'y en avoit „ peut-être dans l'Europe entière". p. 158. Cependant ſelon notre auteur,

„ Il faut reléguer au rang des fables ces ré„ ſervoirs, *ces aqueducs* dignes, dit-on, des „ anciens Romains. Il n'y a jamais eu ni l'un „ ni l'autre dans le Pérou". p. 171.

„ Il faut reléguer au rang des fables ces „ ponts ſi vantés. Comment les Péruviens „ auroient-ils pu élever des ponts de pierre, „ eux qui ignoroient la conſtruction *des ceintres* „ & *des voutes*"? p. 172.

„ Il faut reléguer au rang des fables cette „ quantité de villes élevées avec tant de ſoin „ & de dépenſe. Pourquoi, s'il y avoit tant „ de cités ſuperbes dans le Pérou, n'exiſte-t-il „ plus, à la reſerve de *Cuſco* & de *Quito*, que „ celles que le conquérant y a conſtrui„ tes"? p. 170.

Mais s'il n'y avoit de villes au Pérou que *Cuſco* & *Quito*, lorsque les Eſpagnols l'envahirent, comment repréſentoit-on „ à *Cuſco* „ & dans *les autres villes du pérou*, des Tragé„ dies & des Comédies"? p. 162. Comment

„ les autres *villes* ou *bourgades* de l'Empire fu-
„ rent-elles parcourues avec le même eſprit
„ de ravage"? p. 209.

„ Les Eſpagnols ne méritent pas davantage
„ d'être crus, quand ils nous parlent de ces
„ bains dont les cuves & les tuyaux étoient
„ d'or ou d'argent —— &c". p. 173.

Mais en quoi conſiſtoient donc ces tréſors immenſes qu'ils trouvèrent à *Cuſco* & dans tout le reſte de l'Empire? Quelle étoit la nature de ces tréſors qu'ils s'approprièrent dans les maiſons de tous les particuliers, qu'ils pillèrent, après avoir pillé le Palais de l'Inca? „ Les
„ Temples & les maiſons des particuliers fu-
„ rent également dépouillés d'une extrêmité
„ du Royaume à l'autre. p. 158. Ce n'étoit certainement pas des eſpèces monnoyées, puiſque l'auteur aſſure lui-même, que les Péruviens n'en connoiſſoient pas l'uſage. Il faut donc néceſſairement, que les Péruviens employaſſent ces précieux métaux à des ornements, à des vaſes, & à des uſtenciles de commodité & d'un uſage ordinaire; il faut même, qu'ils connuſſent les meubles d'agrément, puiſque

„ Les terres conſacrées au ſoleil fourniſ-
„ ſoient à l'entretien des prêtres & à la con-
„ ſécration de ces magnifiques Temples lam-
„ briſés d'or, & couverts d'argent". p. 164.

On pourroit demander à l'auteur, comment

ces Temples pouvoient *être magnifiques*? *Comment ils pouvoient être lambriſés d'or, & couverts d'argent?* puisque les Péruviens n'avoient aucune connoiſſance *du deſſein*, ni de *l'architecture*; puiſqu'ils ne connoiſſoient pas l'uſage des *poulies* & *des léviers*; puis que toute leur ſcience dans la conſtruction des bâtimens, ſe réduiſoit à entaſſer quelques pierres d'une grandeur médiocre les unes ſur les autres, ſans chaux & ſans ciment, équaries avec une peine infinie par un frottement long & difficile, puiſqu'enfin, leurs bâtimens ne pouvoient pas s'élever bien haut par le manque de machines, & par leur ignorance à conſtruire des voutes. D'après ces aſſertions, que doit-on penſer de la *ſomptuoſité*, de la *magnificence des Temples du ſoleil*?

Ces Temples cependant, „ dont les murailles étoient incruſtées d'or & d'argent, „ ornées de diverſes figures, & chargées *des* „ *idoles de tous les peuples* que les Incas avoient „ éclairés & ſoumis," p. 207. ne renfermoient que les ſtatues des hommes vertueux dont on honoroit la mémoire.

„ Il eſt fort vraiſemblable, que ces ſtatues „ que les Eſpagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du ſoleil, & qu'ils „ prirent pour des idoles, étoient les ſtatues „ des hommes qui par la grandeur de leurs „ talens, ou par une vie remplie de belles

„ actions, avoient mérité l'hommage ou l'a-
„ mour de leurs concitoyens". p. 162.

On voit que dans le premier texte, l'auteur aſſure, qu'il y avoit des idoles dans le temple du ſoleil, & que dans le ſecond il aſſure, que les Eſpagnols eurent tort de prendre les ſtatues qu'ils y trouvèrent pour des idoles.

Je ne parlerai plus des contradictions étonnantes dans lesquelles l'Auteur eſt tombé en écrivant l'article du Pérou; un lecteur judicieux avec un peu d'attention, comprendra tout comme moi, que l'auteur, entrainé par ſon goût naturel pour les deſcriptions pompeuſes, les tableaux en grand, les images & les figures, ne s'eſt pas apperçu, que ſans ſe contre-dire, il ne pouvoit ſuivre fidèlement Mr. de P ***, ſon guide & ſon garand. L'Auteur *des Recherches ſur les Américains*, en contredisant, & même en cenſurant vivement tous les Hiſtoriens qui l'ont précédé, a ſçu éviter le reproche de ſe contre-dire lui-même; l'auteur *de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique* n'a pas été ſi heureux, parce qu'il n'a pas ſçu être ſi conſéquent.

„ Les Indiens prirent part à cette guerre,
„ comme aux précédentes, les uns ſous les
„ étendarts du Vice-Roi, les autres ſous ceux
„ de *Gonzale*" p. 186.

Outre qu'il n'eſt pas vraiſemblable, que les Indiens ſe mêlaſſent d'une guerre dont le ſuc-

cès quel qu'il fut, ne pouvoit tourner qu'à leur oppreſſion & à leur eſclavage; il eſt faux qu'ils priſſent aucune part au démêlé particulier du Vice-Roi & de *Gonzale*, encore moins en prirent-ils aux guerres précédentes. *Les Péruviens de même que les Mexicains, virent leurs tyrans ſe livrer de cruels combats, ſans y prendre aucune part.* Hiſtoire des différens peuples du monde. Tom. 5. p. 317.

Quelle apparence en effet, que ces peuples „ naturellement *doux*, euſſent appris de leurs „ vainqueurs à être ſanguinaires," p. 186. pour s'entre-gorger mutuellement, & pour ſervir uniquement la haine & les intérêts des tyrans qui ſe diſputoient la cruauté de les écraſer ou de les réduire en ſervitude, après leur avoir enlevé leurs biens, leurs Souverains, leur religion, leurs femmes, & en un mot, tout ce qui leur étoit le plus cher?

„ Le vice univerſel des gouvernemens, & „ ils le ſont preſque tous, eſt dans le code „ légiſlatif ſur la propriété. p. 204.

L'Auteur qui les cenſure vivement tous, les uns après les autres, n'auroit pas dû mettre une reſtriction en faveur de quelqu'un; s'ils le *ſont preſque tous*, ils ne le ſont pas tous. Selon lui-même, ils devroient l'être tous ſans exception: car quel eſt celui dans lequel la propriété eſt tellement bien diſtribuée „ qu'on „ y a conſervé le plus grand équilibre poſſible

„ dans cette balance ſociale ? " p. 204. Mais ce qui prouve que cette *balance* preſqu'impoſſible, n'eſt pas abſolument néceſſaire pour conſtituer eſſentiellement la bonté d'un gouvernement, c'eſt que ceux où elle n'eſt pas établie, n'ont pas encore éprouvé tous les malheurs & tous les déſordres que l'auteur annonce comme une ſuite néceſſaire de l'inégale répartition de la propriété.

„ Mais de toutes les légiſlations la plus mau-
„ vaiſe, la plus deſtructive, & la moins dura-
„ ble, eſt celle d'une nation compoſée de
„ grands propriétaires oiſifs, & d'eſclaves pau-
„ vres & ſurchargés : ce n'eſt bientôt que
„ fainéantiſe générale, cruautés, gibets, &
„ tortures d'une part ; haines, poiſons & ſou-
„ lèvemens de l'autre ; ruines & deſtructions
„ des deux côtés ; dépériſſement & diſſolu-
„ tion de la ſociété " p. 204. & 205.

Au jugement même de l'auteur, il eſt peu d'Etats dans les quatre parties du monde, qui n'euſſent dû être *diſſous*, il y a longtems, puiſque ſelon lui, tous les peuples de l'univers, à l'exception de celui d'Angleterre, gémiſſent dans le plus dur, comme dans le plus honteux eſclavage.

Mais ſeroit-il permis de demander à l'auteur, ſi en Angleterre il n'y a pas de *grands propriétaires oiſifs* ? & s'il n'y a pas d'*eſclaves pauvres & ſurchargés* ? ſi en un mot, *la balance ſociale y eſt dans le plus grand équilibre poſſible* ?

„ On a vu les ruines de cette fortereſſe: „ le merveilleux a diſparu: & il n'eſt reſté „ que l'étonnement que doivent cauſer des „ maſſes énormes, conduites d'aſſez loin ſans „ le ſecours de léviers & d'autres machi- „ nes connues des peuples éclairés. " p. 208.

Ces pierres équaries par un frottement long & difficile, poſées ſans ciment les unes ſur les autres, & d'une *médiocre grandeur*, ſont converties ici en des *maſſes énormes* qui doivent cauſer de l'étonnement.

„ Ils ont plus d'eſprit que de courage. Mé- „ contens du gouvernement, tous ces peuples „ lui ſont également ſoumis. L'homme par- „ tout oublie *ſon nombre & ſa force.*" p. 238.

Si l'homme n'oublioit pas par-tout *ſon nombre & ſa force*, ſans-doute que ſe réuniſſant, les peuples par-tout ſecouèrent le joug de la ſoumiſſion; ſans-doute que prenant les armes ils détronèrent leurs Souverains pour reprendre leur liberté; ſans-doute enfin, qu'ils donnèrent un *motif plus noble à leur valeur*; c'eſt inconteſtablement ce que l'auteur a voulu dire; s'il étoit autrement, que pourroit ſignifier cette phraſe, *l'homme par-tout oublie ſon nombre & ſa force.*

„ On laiſſe les grands pieds des Eſpagnoles „ pour admirer ceux d'une Péruvienne, qui „ joint à l'artifice de les cacher ordinairement „ l'heu-

„ l'heureuſe adreſſe de les montrer quelque-
„ fois. " p. 239.

L'artifice d'une Péruvienne à cacher ſes pieds ordinairement, & l'heureuſe adreſſe de les montrer quelquefois, renferment une contradiction évidente ; on va en juger par ce que dit l'auteur lui-même.

„ Mais ce qui ſéduit les yeux, & jette le
„ trouble dans l'ame, c'eſt un habillement
„ qui laiſſant à découvert le ſein & les épau-
„ les, ne deſcend qu'à mi-jambe. De-là
„ juſqu'à la cheville du pied, tombe une den-
„ telle au travers de laquelle on apperçoit
„ les bouts des jarretières d'or ou d'argent,
„ & garnies de perles. " p. 240.

Quel eſt *l'artifice* qui peut faire cacher ordinairement les pieds à une femme dont l'habit ne deſcend qu'à mi-jambe ? & quelle *adreſſe* heureuſe y a-t-il dans cette femme, à laiſſer voir quelquesfois des pieds qu'elle ne peut cacher, puisque de mi-jambe juſqu'à la cheville, elle n'eſt couverte que d'une dentelle au travers de laquelle on voit aiſément des objets bien plus petits, que ne ſont les pieds, quelque petits qu'on les ſuppoſe ?

La Réthorique brille bien plus dans l'auteur que la Philoſophie & le raiſonnement ; il a voulu rendre ſans-doute la penſée de *Virgile*, lors qu'il a dit d'une bergère ruſée ;

Confugit ad ſalices, & ſe cupit ante videri.

Mais *Virgile* ne s'eſt pas contredit, & en parlant de la belle *Galatée*, il n'a pas avancé de paradoxe.

En voici un autre à peu près dans le même genre.

„ Elles ſont ſi jalouſes (*les Péruviennes*) de „ leur conſerver leur propre beauté, (*de leurs „ cheveux*) qu'elles n'y mettent pas le moin„ dre ornement. p. 239.

„ Les fleurs donnent un nouvel attrait aux „ femmes.

„ Elles (*les Péruviennes*) en garniſſent leurs „ manches, & quelquefois leurs cheveux „ comme des bergères." p. 241.

C'eſt toujours la Réthorique en contradiction avec la Philoſophie. Le malheur eſt bien plus grand, quand la Philoſophie eſt en contradiction avec le bon-ſens, la vérité, les loix, & la Religion.

„ Le fruit d'un établiſſement ſi ſage " (*des hopitaux de campagne*) „ eſt perdu par l'a„ varice des adminiſtrateurs". p. 277.

Les hopitaux ne ſont plus des *Inſtitutions ſuperſtitieuſes*, propres à entretenir la *pareſſe & la barbarie*, comme l'auteur l'a aſſuré formellement Tom. 1. p. 27.

„ Ces barbares ne ſe voient battus que lors„ qu'ils ſont enveloppés: s'ils peuvent gagner „ un lieu d'un accès difficile, ils ſe croyent „ vainqueurs. La tête d'un Eſpagnol qu'ils por-

„ tent en triomphe, les console de la mort „ de cent Indiens. Un tel peuple vaincra. " „ p. 293.

Ces peuples du *Chili*, dont il est question, combattent depuis 1541, & il n'ont pas encore vaincu. Combien de siècles leur faut-il encore, pour que la prophétie de notre auteur s'accompliſſe.

„ Les Incas & les Jésuites ont fait égale- „ ment respecter la Religion par la pompe „ & l'apareil imposant du culte public. Rien „ de si magnifique, de si grand, que l'étoient „ les temples du soleil; & les Eglises du Pa- „ raguay sont comparables aux plus belles de „ l'Europe. Les Jésuites ont rendu le culte „ agréable sans en faire une comédie indé- „ cente. Une Musique qui plait au cœur, „ des cantiques touchans, des peintures qui „ parlent aux yeux, la majesté des cérémo- „ nies attirent les Indiens dans les Eglises, où „ le plaisir se confond pour eux avec la pié- „ té. C'est-là que la Religion est aimable, „ & c'est d'abord dans ses Ministres qu'elle s'y „ fait aimer. Rien n'égale la pureté des „ moeurs, le zèle doux & tendre, les soins „ paternels des Jésuites du Paraguay. Cha- „ que Pasteur est véritablement le père com- „ me le guide de ses paroissiens. On n'y „ sent point son autorité, parce qu'il n'or- „ donne, ne défend & ne punit que ce que

„ punit, défend & ordonne la Religion qu'ils „ adorent & chériſſent tous comme lui-mê- „ me." p. 331.

Cet éloge de la Religion & des Miſſionaires du Paraguay, eſt beau ſans-doute; ſeroit-il poſſible, que l'auteur eut oublié, que c'étoit l'éloge de la Religion Chrêtienne? ou voudroit-il nous faire croire, que les Jéſuites ont établi & préché au Paraguay une Religion de leur façon & analogue par ſon culte pompeux, & par la magnificence de ſes temples, au culte & aux temples du ſoleil? Enfin l'eſprit de ſingularité qui lui paroit ſi naturel, l'auroit-il porté à ſe déclarer le défenſeur & l'apologiſte des membres d'une ſociété fameuſe par ſes diſgraces, autant que par ſa chute? Quoiqu'il en ſoit, j'applaudis avec plaiſir à l'éloge qu'il fait de la Religion Chrêtienne; & je déſire autant qu'un autre, que les Miſſionaires du Paraguay méritent ceux qu'il donne à la pureté de leur zèle, & à la droiture de leur intention; mais on ne pouvoit pas s'attendre qu'un Philoſophe de la trempe de l'auteur, ſe dévouât à l'indignation publique en ſe déclarant ainſi le défenſeur des Jéſuites du Paraguay. Peu de perſonnes lui pardonneront auſſi facilement que moi, de s'être écarté des idées que l'on ſe fait communément de ces bons pères. Je dois pourtant avertir le lecteur, que la prévention de l'auteur, en fa-

veur des Jéſuites, n'eſt pas ſoutenue. Il reviendra bientôt ſur ſes pas.

„ La politique toujours inquiète parce „ qu'elle eſt ambitieuſe ——. La politique „ ſoupçonnoit avec plus de vraiſemblance, „ que les Républiques fondées par les Jéſuites, pourroient bien aſpirer un jour à une „ indépendance entière, & peut-être même, „ former le projet de renverſer l'Empire à „ l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces „ hommes ſi doux —— étoient en même tems „ les meilleurs ſoldats du nouveau monde. Ils „ étoient très-exercés. Ils obéiſſoient par „ principe de Religion. Ils combattoient avec „ le fanatiſme qui conduiſit les martyrs du „ Chriſtianiſme ſur l'échafaut. —— Ainſi la „ défiance qu'on avoit conçue, offroit plus „ que de vains ſoupçons & de fauſſes allarmes. " p. 344. & 345.

Si les Jéſuites n'élevoient les habitans du Paraguay, que pour leur faire ſecouer le joug de l'Eſpagne; s'ils les exerçoient dans cette vue; s'ils ſe ſervoient des motifs puiſſans de Religion, pour en faire des fanatiques, comme les martyrs du Chriſtianiſme; ſi en un mot la Cour d'Eſpagne *avoit plus que de vains ſoupçons* & *de fauſſes allarmes*, ſur la ſoumiſſion du Paraguay, & ſur la fidélité des Miſſionaires, a-t-on eu tort de faire paſſer les Jéſuites pour des ambitieux, des traitres, & des

ſujets auſſi dangereux qu'infidèles? a-t-on eu tort de les proſcrire? comment donc l'auteur qui paroit s'accorder dans ce dernier texte avec la plus grande partie des hommes, s'accorde-t-il ſi peu avec lui-même, lorſque dans le premier texte, il ne tarit pas ſur les éloges qu'il donne aux vertus, au zèle, au déſintéreſſement, à la Religion, en un mot, des miſſionaires, & à la piété de leurs Néophites? Mais j'ai tort d'accuſer ici l'auteur de ne pas s'accorder avec lui-même; il admet à la vérité le principe, mais il en tire une conſéquence bien différente. Ecoutons-le lui-même s'expliquer.

„ La Philoſophie, qui voit autrement que „ le vulgaire, attend, pour juger ces légiſla„ teurs (*les Jéſuites*), que la conduite des habi„ tans du Paraguay parle & dépoſe en leur „ faveur ou contre eux. Si ces peuples ſe ſou„ mettent à l'Eſpagne — on dira que les Jé„ ſuites ſont plus occupés d'inſpirer l'obéiſſan„ ce aux hommes, que de les éclairer ſur les „ principes d'équité naturelle, dont ces ſau„ vages étoient ſi près: —— mais ſi ces peu„ ples armés & diſciplinés repouſſent les bar„ bares oppreſſeurs de leur patrie — les „ Philoſophes diront, que les Jéſuites ont „ travaillé au bonheur du genre-humain a„ vec le déſintéreſſement de la vertu. ” p. „ 348.

Ce ſeul endroit prouve, que j'ai eu raiſon d'avancer, que l'auteur allioit parfaitement la vertu & la Religion, avec la revolte & les déſordres qui ſuivent toujours les infidélités des peuples vis-à-vis de leurs Souverains. Si l'on ne pouvoit pas ſoupçonner les Jéſuites d'avoir voulu tramer & préparer de loin une révolution au Paraguay, pour le ſouſtraire à la domination de l'Eſpagne, l'auteur certainement ne les eut pas crus dignes de ſa protection, ni de ſon admiration; ainſi il ne leur accorde l'une & l'autre, que parce que leur conduite lui a paru analogue à ſa façon de penſer. Je devois me contenter de lui dire, que tout le monde ne penſe pas comme lui; & qu'il n'y a que lui, & quelques-uns de ſes confrères, qui traitent de *fanatiſme*, le courage des héros de la Religion Chrêtienne; & qui traitent de vertu, le violement du ſerment de fidélité que des peuples ont fait à leurs Souverains; ſur-tout quand, comme les habitans du Paraguay, ils n'ont fait ce ſerment ſolemnel qu'après y avoir réfléchi, & ſans y être contraints par d'autre force, que celle de la perſuaſion des Miſſionaires, qui leur en faiſoient voir les avantages. Mais en ſuppoſant que l'odieux de la revolte, que l'auteur ſemble prévoir, & que certainement il déſire dans le Paraguay, ne doive pas tomber ſur les peuples qui s'y porteront; le cri-

me en retombera ſur les Miſſionaires, qui pour la menager, la préparer & l'aſſurer, ont abuſé par ce que la vertu & la probité ont de plus ſacré, de la confiance que la Cour de *Madrid* leur avoient donnée. Si les principes de ces miſſionaires ſont ſi peu d'accord avec la conduite qu'ils ont tenue, & qu'ils ont fait tenir juſqu'ici aux ſauvages du Paraguay ; s'ils n'ont affecté de les tenir & de ſe tenir eux-mêmes dans la dépendance de l'Eſpagne, que pour mieux aſſurer la réuſſite du projet d'indépendance, & de la violation ouverte du ſerment, pendant que les *Philoſophes diront que les Jéſuites ont travaillé au bonheur du genre-humain avec le déſintéreſſement de la vertu*, *le vulgaire* dira, que les Jéſuites n'étoient que des fourbes, des monſtres qui autoriſoient, & qui conduiſoient au parjure ; il dira, qu'en éclairant les ſauvages du Paraguay, & en leur donnant *une Religion*, ils ont corrompu & perverti en eux *les principes d'équité naturelle, dont ils étoient ſi près.* Mais alors le vulgaire ne raiſonnera-t-il pas mieux que les Philoſophes?

Quand je m'explique ainſi contre les Jéſuites, ce n'eſt que pour raiſonner en conſéquence des principes de l'auteur, & pour faire voir, qu'en voulant les juſtifier, il les noircit réellement. Je ne prononce pas ſur des faits qu'il eſt ſi difficile d'enviſager ſous le point

de vue du vrai: ils ſe ſont paſſés trop loin de nous, pour pouvoir en juger ſainement; aucun des Hiſtoriens qui nous les ont transmis, n'eſt aſſez impartial, pour mériter la moindre créance; chacun a écrit & narré ſelon qu'il s'eſt trouvé affecté pour ou contre les Jéſuites.

„ La facilité avec laquelle les Miſſionaires, „ proſcrits par la cour de Madrid, ont évacué „ un Empire qu'il leur étoit ſi aiſé de défen- „ dre, les a juſtifiés aux yeux d'une grande „ partie du public, du reproche d'ambition „ dont leurs ennemis ont fait retentir l'Eu- „ rope". p. 347. & 348.

C'eſt ce qu'on pouvoit dire de mieux en leur faveur; & leur apologiſte devoit s'en tenir à cette courte, mais ſolide juſtification.

„ Quand cette eſpérance ſeroit vaine, il „ n'en faudroit pas moins conſtruire, & tenir „ dans une activité continuelle une eſcadre „ que les malheurs de la guerre ne pourroient „ occuper que par intervalles". p. 357.

L'auteur reproche mal-à-propos à l'Eſpagne une faute de Politique dans ce paſſage. Pour s'en convaincre, il ſuffit de ſavoir, que l'Eſpagne ne pourroit *conſtruire & tenir dans une activité continuelle une eſcadre*, ſans s'expoſer à une guerre qu'on pourroit regarder comme aſſurée, & dont le ſuccès ſeroit au moins douteux pour elle; quand bien même la Fran-

ce, le Portugal & la Hollande ne lui demanderoient pas compte de cette entrepriſe ; quand bien même ces trois puiſſances l'en croiroient ſur le motif qu'elle allégueroit de cet armement ; quand bien même enfin, elles ne s'en allarmeroient pas ; l'Angleterre, cette puiſſance jalouſe & inquiète, cette puiſſance qui ſemble s'être arrogé l'empire de la Mer, cette puiſſance en un mot, dans la circonſtance critique où elle ſe trouve, par rapport à ſes poſſeſſions en Amérique, verroit-elle tranquilement cette augmentation & cette activité dans la marine de l'Eſpagne? Sa méfiance naturelle, & ſa jalouſie, diſons mieux, ſon orgueil bien ou mal fondé, ne la porteroit-il pas à traverſer une innovation, dont elle auroit raiſon de craindre les ſuites ? Ne ſait-on pas que depuis longtems elle s'eſt arrogé le droit de demander aux puiſſances, à quoi tendent certains arrangemens qui ſouvent n'ont pour objet que des améliorations domeſtiques? Ne ſait-on pas enfin, que ſur les plus légères apparences, l'Angleterre ménace, arme, & fait toutes les diſpoſitions néceſſaires, non-ſeulement pour ſa propre défence, mais pour attaquer la première, lors même qu'il n'y a qu'elle qui penſe à violer les Traités? Ainſi la Politique de l'Eſpagne n'eſt ici nullement en défaut ; & le conſeil de notre auteur lui eſt auſſi inutile, qu'il eſt impratiquable.

L'auteur étale encore toute ſon éloquence & toute ſa politique, en faveur de l'Eſpagne, depuis la page 359. juſqu'à la page 367.; mais comme ſes grandes idées portent toutes ſur le même principe, c'eſt-à-dire ſur la conſtruction & l'activité d'une eſcadre, on peut naturellement conclure, qu'il fait des fraix inutiles en ſpéculations pour une nation qu'il croit lui-même être dans un état à ne pouvoir pas en profiter, & qui ſelon lui, n'a d'ailleurs rien à craindre de la part des autres nations, pour les poſſeſſions dans l'Amérique méridionale. Qu'on liſe attentivement le texte que j'indique aux pages citées, & qu'il eut été trop long d'extraire, on y découvrira beaucoup de contradictions frappantes, ſur-tout ſi on raproche l'auteur de lui-même à l'article de la conquête du Pérou.

„ C'eſt dans ces montagnes (*les Cordélières*)
„ que ſe régénère en ſecret une race légitime
„ qui doit un jour, & peut-être bien-tôt, re-
„ tirer ſes biens, ſes droits, & ſa liberté des
„ mains avides & cruelles de l'uſurpateur du
„ nouveau monde". p. 387. 388.

Que l'uſurpateur du nouveau monde ſe raſſure, la juſte vengeance de cette race qui ſe régénère en ſecret, n'eſt pas encore prête à éclater, ou du moins, les ſuites n'en ſont pas bien à craindre. L'auteur même en convient quelques lignes après. „ Ainſi le luxe

„ & l'indigence qui le preſſent (*l'Indien*) l'ont „ réduit à cacher à l'écart ſa nudité, à vivre „ ſeul, & à renoncer à ſa poſtérité". p. 388.

Conçoit-on qu'une *race ſe régénère en renonçant à ſa poſtérité?* Conçoit-on que cette race en renonçant à ſa poſtérité, ſoit prête à retirer *bientôt ſes biens, ſes droits & ſa liberté des mains avides & cruelles de l'uſurpateur du nouveau monde?*

„ La ſuperſtition, quelle qu'en ſoit la cau- „ ſe, eſt répandue chez tous les peuples „ ſauvages & policés". p. 397.

L'auteur a perdu de vue le peuple de la Chine; il ne penſe plus à lui dans ce moment: car certainement s'il y penſoit, ou s'il n'avoit pas oublié, qu'il a aſſuré, qu'à la Chine il n'y avoit pas de ſuperſtition, il auroit fait ici une exception, en faveur des Chinois, à la régle générale, que nous croyons devoir n'en pas ſouffrir d'aucune eſpèce.

„ Elle (*l'Eſpagne*) a cru trop longtems, que „ la liberté de conſcience ne pouvoit être „ fondée que ſur l'impiété la plus monſtrueu- „ ſe, & que la tolérance n'étoit pas même „ favorable à la Politique —— Si les Païens „ avoient raiſonné ainſi, jamais le Chriſtianis- „ me ne ſe fut établi". p. 403.

Les Païens penſoient comme l'Eſpagne; l'inquiſition, ce tribunal inique, teint trop ſouvent du ſang innocent, n'eſt qu'une foible image de l'inquiſition que les Païens établirent

contre les Chrêtiens. Il eſt également contre la vérité de l'Hiſtoire, & contre la bonne foi, de vouloir faire croire, que les Païens toléroient le Chriſtianisme, & qu'en cela ils étoient meilleurs Politiques que les Eſpagnols. Le Paganisme n'a jamais toléré le Chriſtianisme, & ce n'eſt que lorsque le ſang des Martyrs eut abreuvé la terre, & lui eut ſervi de ſemence pour enfanter des Chrêtiens, ce n'eſt qu'alors, que le Paganisme ceſſa de perſécuter le Chriſtianisme, parce qu'il ſe vit réduit à céder la place, malgré ſes efforts, à un rival trop puiſſant, pour qu'il pût lui réſiſter plus longtems. Que pouvoient en effet des Dieux de pierre, de bronze & de bois, contre le Dieu fort, le Dieu puiſſant, en un mot contre l'Eternel? Avancer que le Paganisme étoit tolérant, c'eſt avancer une fauſſeté impardonnable.

„ On ſait que cette nation (*les juifs*) long-
„ tems concentrée dans un petit & miſérable
„ coin de terre, fut diſperſée par les Ro-
„ mains — pluſieurs de ſes membres ſe ré-
„ fugièrent en Portugal". p. 427.

La Paleſtine, la Syrie & la Judée peuvent être regardées comme un *petit coin de terre*, par rapport à la grandeur du globe; mais il eſt faux, que ce *petit coin* fût *miſérable*.

L'article du *Bréſil* offre moins de contradictions que les autres; la vérité de l'Hiſtoire

y eſt plus ſcrupuleuſement gardée; les détails de l'auteur ſur les mœurs, les coutumes & la Religion des différens peuples de cette partie de l'Amérique, ſont exacts. Le *Bréſilien* ſe raprochant plus que tout autre ſauvage de l'homme de la *nature*, que de l'homme *ſocial*, il ſe prête auſſi beaucoup plus au ſyſtème de notre Philoſophe. Sans louer directement l'*Athéisme* de ces ſauvages, le Philoſophe par ſes réflexions montre, ou du moins laiſſe entrevoir le penchant qui l'entraine vers l'homme de la ſimple nature. Le plan que je me ſuis fait, m'interdit les longs détails; je ne puis, que par de courts extraits, prouver au lecteur, que je ne lui en impoſe pas; j'eſpère qu'ils ſuffiront pour me juſtifier du reproche de calomnie; mais ils ne ſuffiront peut-être pas pour préſenter le ſyſtème de l'auteur dans tout ſon jour. C'eſt ici, plus que partout ailleurs, que le Philoſophe a eu l'adreſſe & le ſoin de gazer ſes penſées, de leur donner une enveloppe moins transparente, & de ne donner à ſes expreſſions qu'un demi-ton de couleur. Un lecteur qui en voudra juger ſainement, doit lire le neuvième livre en entier. Tom. 3me p. 422. & ſuivantes, juſqu'à la fin du volume.

„ Leurs amuſemens ne ſont point interrom-
„ pus par l'obligation d'honorer un Etre ſuprême
„ qu'ils ignorent, ni leur tranquilité troublée

„ par les terreurs d'une vie future dont ils „ n'ont point d'idée. — Les idées de dépen- „ dance & de ſoumiſſion qui ne dérivent par- „ mi nous que de l'idée d'un Etre ſuprême, „ ſont inconnues à ces peuples athées: ils ne „ conçoivent pas, qu'il exiſte d'homme aſſez „ audacieux pour vouloir commander. En- „ core moins imaginent-ils qu'il y en ait d'as- „ ſez fous pour vouloir obéir". p. 433.

Les deux epithètes, *d'audacieux* pour l'homme qui commande, & de *foux* pour ceux qui veulent obéir, ne ſont peut-être pas celles que les Bréſiliens donnent aux Souverains & aux ſujets; l'auteur qui les employe par préférence, fait voir, qu'elles lui paroiſſent juſtes & exactes.

„ Le cours de la vie morale du ſauvage, eſt „ entièrement oppoſé à celle de l'homme ſo- „ cial. Celui-ci ne jouït des bienfaits de la „ nature que dans ſon enfance. —— Ainſi à „ l'âge des paſſions & des plaiſirs, le tems „ ſacré que la nature deſtinoit à la jouïſſance, „ ſe paſſe dans la ſpéculation & dans l'amer- „ tume. Le cœur ſe refuſe ce qu'il déſire, ſe re- „ proche ce qu'il s'eſt permis. — Regrétant „ ſans ceſſe la liberté qu'il a toujours ſacri- „ fiée, l'homme revient en ſoupirant ſur ſes „ premières années. — Tandis que le ſauva- „ ge, qui jouït à chaque époque de ſa vie des „ plaiſirs & des biens qu'elle doit amener, &

„ qui ne les ſacrifie pas à l'eſpérance d'une „ vieilleſſe moins laborieuſe, trouve égale- „ ment dans tous les lieux les objets analo- „ gues au déſir qu'il éprouve ; il ſent que la „ ſource de ſon plaiſir eſt en lui-même, & „ que ſa patrie eſt par-tout". p. 434.

Ce brillant parallèle n'eſt certainement pas à l'avantage de l'homme ſocial. Sa condition eſt peinte avec des couleurs bien plus triſtes que la condition du ſauvage, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir; l'homme en ſociété eſt un Theïſte, l'homme de la nature un Athée. Le premier ſacrifie *le tems ſacré que la nature deſtine à la jouïſſance*, ſon cœur eſt perpétuellement en contradiction avec lui-même; le ſecond *jouït à chaque époque de ſa vie des plaiſirs & des biens qu'elle doit amener*; *il ne les ſacrifie jamais*, *il ſent que la ſource de ſon plaiſir eſt en lui-même*. Il n'eſt pas difficile de voir, de quel coté panche le Philoſophe; le vengeur & le défenſeur de la Nature doit néceſſairement pancher vers elle, lors qu'il la repréſente ſous des attraits ſi rians. Le tableau qu'il en fait ici, eſt le commentaire le plus sûr de la première propoſition qui ſert de fondement à ſon ſyſtème; „ *c'eſt un mal-* „ *heur que de connoitre des gouvernemens, des* „ *loix, & une Religion excluſive*; Tom. 1er p. 8.

Quoique la tranquilité des *Bréſiliens* n'ait „ pour baſe des loix d'aucune eſpèce, rien,

„ dans

„ dans leurs petites ſociétés n'eſt ſi rare „ que les diſſenſions". p. 434.

„ Celles (*les Bréſiliennes*) qui manquent à la „ foi qu'elles ont jurée, ſont punies du der- „ nier ſupplice, & l'on ne rit point de l'hom- „ me qu'elles ont trompé". p. 435.

Toute punition dans une ſociété, ſuppoſe un délit, & tout délit eſt un manquement à la loi; donc les Bréſiliens ont dans leurs petites ſociétés, une loi qui défend à leurs femmes la violation de la foi conjugale, & une loi qui punit de mort l'infidélité de leurs femmes; donc il eſt faux, comme l'auteur l'aſſure dans le premier texte, que les *Bréſiliens* n'ont *pour baſe de leur tranquilité des loix* d'aucune *eſpèce*; puisque lui-même aſſure dans le ſecond, que les Bréſiliens *puniſſent du dernier ſupplice les femmes qui manquent à la foi qu'elles ont jurée.*

„ Cette hoſpitalité (*celle des Bréſiliens*) eſt „ un des plus ſûrs Indices de l'inſtinct & de „ la deſtination de l'homme pour la ſociété. „ C'eſt le plus beau caractère des peuples „ ſauvages; celui où devroient s'arrêter peut- „ être les progrès de la police & des inſti- „ tutions ſociales". p. 435. & 436.

Tout autre réglement de police, toute autre inſtitution ſociale, paroiſſent ſuperflus à notre Philoſophe; avec leur amour pour l'hoſpitalité, les Bréſiliens ont tout ce qu'il

faut, pour être juſtes; peut-être le reſte des hommes devroient-ils reformer *leur police* & toutes leurs *inſtitutions ſociales*. La Philoſophie moderne y gagneroit ſans-doute; mais la ſociété y gagneroit-elle, ſi les hommes qui la compoſent, pouvoient à leur gré la troubler, pourvû qu'ils fuſſent hoſpitaliers? L'hoſpitalité ſans-doute eſt une des premières vertus morales, elle en ſuppoſe même beaucoup d'autres, mais les ſuppoſe-t-elle toutes?

Les *Bréſiliens*, ce peuple ſi doux & ſi heureux dans l'état de nature, les Bréſiliens, dis-je, ſont antropophages; ils mangent avec un grand appareil leurs priſoniers de guerre; quelquefois même certains d'entre eux, que l'auteur appelle des *Maniaques*, „ ſe canton-„ nent ſeuls dans le coin d'une forêt, atten-„ dent le paſſant, —— le tirent, le tuent, „ ſe jettent ſur le cadavre, & le dévorent". p. 439. La nature inſpire-t-elle cette rage & cette fureur? Non, ſans-doute, répondra tout homme ſenſé. Qui le croiroit cependant! le Philoſophe employe trois pages entières à excuſer les *Bréſiliens* ſur cette atrocité; cette eſpèce d'apologie commence à la page 438, & finit à la page 441; par une ſuite de raiſonnemens il s'efforce de prouver, que quoique *l'antropophagie* ſoit un crime déteſtable, le *Bréſilien* qui s'en ſouille, n'eſt pas plus coupable, que l'homme *ſocial* qui vole pour ſe

nourrir; la pareſſe, & la miſère parmi nous, occaſionnent le vol & les aſſaſſinats, la miſère & la pareſſe chez les *Bréſiliens* occaſionnent le vol & l'aſſaſſinat de ſon ſemblable, & en le mangeant, il n'ajoute rien, ou presque rien, à ſon crime.

„ Tous les vices moraux qui conduiſent „ l'homme policé au vol, doivent conduire „ le ſauvage au même réſultat, le vol: or le „ ſeul qu'un ſauvage ſoit tenté de faire, c'eſt „ la vie d'un ſauvage qu'il trouve bon à man- „ ger ". p. 441.

C'eſt le réſultat & comme la concluſion de tout ce qu'il a dit, pour prouver que *l'antropophagie* des Bréſiliens n'eſt qu'une ſuite de la miſère ou de la pareſſe de ceux qui s'y livrent; car par rapport à *l'antropophagie* nationale, c'eſt-à-dire, celle à laquelle les Bréſiliens s'abandonnent après une bataille, pour manger les priſonniers qu'ils y ont fait, elle ne peut être regardée pour un crime; en voici la preuve dans l'auteur lui-même.

„ Le ſort des priſonniers de guerre a ſuivi „ les différens âges de la raiſon. Les nations „ les plus policées les rançonnent, les échan- „ gent ou les reſtituent. — Les peuples à „ demi-barbares ſe les approprient & les ré- „ duiſent en eſclavage. Les ſauvages ordi- „ naires les maſſacrent ſans les tourmenter. „ Les plus ſauvages des hommes les tour-

„ mentent, les égorgent, & les mangent. „ C'eſt leur droit des gens". p. 439.

Si les Bréſiliens, qui ſont dans la dernière des quatre claſſes dont l'auteur fait mention, en mangeant leurs priſonniers de guerre, ne font que ſuivre *leur droit des gens*, certainement ils ne ſont pas plus coupables, plus barbares, ni plus cruels, que les autres nations, ou du moins ils ne ſont pas plus répréhenſibles. Cette idée du *droit des gens* eſt neuve: mais eſt-elle exacte? l'application eſt-elle heureuſe? ou plutôt peut-on confondre ſi méchamment le *droit des gens* avec des excès de cruautés, en un mot avec *l'antropophagie* que l'humanité repouſſe? Quelle eſt donc cette *obligation importante*, que la raiſon a à la Philoſophie? L'auteur m'accuſera peut-être de ne pas l'entendre, ou de le mal interpréter; ſi je ne l'entends pas, ſi je l'interprète mal, c'eſt ſa faute; pourquoi employer trois pages en raiſonnemens qui ne ſignifient rien & qui ſont inutiles, s'ils n'ont pas le ſens que je leur attribue; mais il n'eſt nullement difficile de s'appercevoir, que ce ſont des matériaux épars & jettés à deſſein, pour être raſſemblés & employés au beſoin à la conſtruction de l'Edifice Philoſophique, où leur place eſt déjà marquée.

Pour réfuter le ſentiment qui admet l'exiſtence des *Amazones*, il me paroit qu'entre les preuves que l'auteur employe, il en eſt une

qu'on peut rétorquer avec avantage contre lui-même : la voici.

„ Mais le ſexe le plus doux, le plus com-
„ patiſſant, pouvoit-il expoſer ou égorger ſes
„ enfans, ſous prétexte que ſes enfans n'étoient
„ pas des filles; & commettre de ſang-froid,
„ d'un accord général, des atrocités qui ap-
„ partiennent à peine à quelques individus
„ qu'agitent la rage & le déſeſpoir"? p. 469.

Mais peut-on dire à l'auteur, tout un peuple *ſage*, *éclairé*, un peuple dont *l'hiſtoire devroit être celle des hommes*, les Chinois enfin, peuvent-ils d'un commun accord, *expoſer*, *mutiler*, ou *égorger* tous ceux de leurs enfans, qui leur ſeroient à charge, ſous prétexte que ces enfans ont quelque défaut naturel, ou que même ſans en avoir, ils prendroient trop, s'ils vivoient, ſur l'aiſance, les commodités, & la nourriture de leurs parens? J'ignore ce que pourroit répondre l'auteur à un argument auſſi preſſant.

„ Mais on conſerva dans les deux cours (dans celle de *Madrid* & dans celle de *Lisbonne*)
„ un vif reſſentiment contre les Jéſuites qu'on
„ croyoit avoir allumé la guerre dans le Para-
„ guay pour leurs intérêts particuliers.

„ Nous ignorons à quel point cette accu-
„ ſation peut être fondée. Les preuves n'en
„ ont pas été portées au tribunal des nations.
„ Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectu-

„ res peut ſe permettre de dire, c'eſt qu'elle „ a une grande vraiſemblance". p. 488.

Un homme qui a pris ſi vivement le parti des Miſſionaires du Paraguay, qui les a juſtifiés du reproche d'intérêt, qui a loué leur *zèle déſintéreſſé*, qui en un mot les a vengés de tous leurs ennemis, par l'apologie la plus glorieuſe, comme la plus énergique; un tel homme, dis-je, ne devroit pas trouver *de la vraiſemblance*, & une *grande vraiſemblance* dans l'imputation odieuſe qu'on fait aux Jéſuites du Paraguay, d'y avoir allumé la guerre entre les Eſpagnols & les Portugais, pour leurs *intérêts particuliers*. *Réduit aux conjectures*, il ne falloit pas les tourner du coté qui noircit les Miſſionaires; l'auteur auroit été plus conſéquent, s'il s'étoit tû ſur cet évènement, juſqu'à ce que les preuves en euſſent été *portées au tribunal des nations*.

L'auteur en finiſſant l'article du Bréſil, donne à ſon ordinaire des conſeils ſalutaires au miniſtère de Lisbonne; le meilleur & le plus ſolide ſans-doute, c'eſt celui de ſortir au plutôt de la tutèle des Anglois, de finir de travailler au profit de ces fiers inſulaires, & de permettre aux autres nations de partager avec eux le produit des mines du Bréſil. Outre qu'il eſt le meilleur, il eſt encore le plus facile à ſuivre dans la conjoncture actuelle.

EXTRAITS

Du Tome 4.

„ Ces insulaires (*les Caraïbes*) connoissoient „ peu les grands mouvements de l'ame, sans „ en excepter celui de l'amour". p. 28.

On a toujours mis au nombre des grands mouvements de l'ame, la *colère*, la *vengeance*, & la *haine*, sur-tout lorsque ces passions sont portées à l'excès: voyons si les Caraïbes ne les *connoissoient que peu*; l'auteur lui-même va nous instruire à ce sujet.

„ Cependant ces tristes fêtes (*celles des Caraïbes*) „ semblables à ces tems sombres qui couvent „ des orages, se terminoient rarement sans „ effusion de sang —: l'ivresse échauffoit & „ ranimoit entre les familles, des inimitiés „ assoupies ou mal éteintes. On finissoit par „ s'égorger. La *haine* & la *vengeance*, les seuls „ sentimens profonds qui pussent émouvoir „ ces ames sauvages, se perpétuoient ainsi par „ le plaisir même". p. 31.

Les ennemis des *Caraïbes* pris les armes à la main contre eux, n'étoient pas traités avec plus de modération & plus d'humanité. Le prisonnier de guerre étoit mangé sur le champ de bataille, & ce mets assaisoné par la ven-

geance, étoit ſucculent & délicieux pour des ſauvages, dont *l'ame n'étoit que peu ſenſible & peu agitée par les grands mouvemens.*

Que penſer d'un Philoſophe qui ne rougit pas de dire, que les „ *Caraïbes* n'avoient pas „ le cœur gaté par les mauvaiſes inſtitutions „ qui nous corrompent"? p. 27.

Que penſer encore d'un Philoſophe qui aſſure que „ les loix, les échafauds, ces di„ gues partout élevées pour garantir les uſur„ pations anciennes contre les uſurpations „ nouvelles, étoient inutiles à des hommes „ qui ne ſuivoient que la Nature"? p. 28.

Si les loix & les échaffauds ne ſervent chez nous que pour garantir les uſurpations anciennes contre les uſurpations nouvelles, les loix ſont injuſtes; il faut les abolir pour faire diſparoitre les uſurpations anciennes; les échafauds émanant d'une autorité cruelle & inique, il faut les détruire, afin de ne plus arrêter le cours des uſurpations nouvelles, qui ceſſeront d'être des uſurpations, & qui ne ſeront plus qu'un rétabliſſement de l'ordre général, & une reſtitution du droit commun. Enfin ſi nos inſtitutions ne ſont bonnes qu'à gâter le cœur, il faut les renverſer, les anéantir, il faut ne ſuivre que la Nature à la façon des *Caraïbes*, & en ne ſuivant qu'elle, égorgeons-nous à la fin de nos feſtins, faiſons ruiſſeler le ſang de nos convives, après nous

être enivrés avec eux; mais sur-tout ne quittons pas le champ de bataille sans avoir mangé nos prisonniers de guerre ; devenons *antropophages* pour compléter la victoire, & en ne suivant que la seule Nature, faisons un acte de barbarie que la Nature repousse le plus.

„ La Philosophie commençoit à parler de „ *l'humanité*, que l'imposture ne cesse d'appe„ ler un cri de revolte contre la Religion". p. 89.

La société, l'humanité même, ont de grandes obligations à la Philosophie; mais ce n'est pas à celle *qu'on ne cesse d'appeller*, avec raison, *un cri de revolte contre la Religion*; ce n'est pas à celle en un mot, dont notre Philosophe établit, & explique les principes dans son livre. Inutilement le Philosophe moderne voudroit-il être confondu avec les grands hommes, qui en dévéloppant les principes de la raison, ont respecté la Religion. Ceux-ci se sont permis d'éclairer l'homme, & de l'enlever aux préjugés barbares qui lui faisoient confondre la superstition avec le devoir, en le retirant de l'ignorance honteuse dans laquelle toutes les nations ont vécu pendant trop longtems; le véritable Philosophe a montré la route qui conduit à la vérité, mais au bout de cette carrière, il a montré avec soin, le sanctuaire de la Religion chrêtienne, comme le but unique auquel l'homme raisonnable de-

voit tendre; l'autre a tout confondu, & en conduiſant l'homme par des ſentiers tortueux, il ſemble s'être uniquement attaché à le faire aboutir au précipice; les véritables Philoſophes ont concilié les devoirs de l'homme ſocial, avec ceux de l'homme chrêtien; les droits de la Nature avec ceux de la Religion; ils ont fait plus, ils ont démontré la liaiſon néceſſaire des devoirs, & des droits de l'homme, avec les devoirs & les droits du chrêtien. Le Philoſophe moderne au-contraire, tranche ce nœud ſacré, & tout voué à la Nature, il rapporte tout à elle, & enlève tout à la Religion. Enfin le Philoſophe chrêtien enſeigne, que les commandemens de Dieu ſont aſſez juſtes par eux-mêmes, pour porter l'homme à les exécuter par un motif plus raiſonnable que celui de la crainte d'un chatiment barbare, & notre Philoſophe aſſure, que les „ coups de bâton font tantôt obſerver, & tan„ tôt violer les commandemens de Dieu". p. 39.

Cette ſaillie, qui d'ailleurs n'eſt pas neuve, eſt indécente par elle-même, mais elle eſt impie dans la bouche de l'homme qui ne reconnoit d'autre Dieu que la Nature.

„ La populace de *Londres*, la plus vile po„ pulace de l'Univers, comme le peuple An„ glois, conſidéré politiquement, eſt le pre„ mier peuple du monde, ſoutenue de vingt-

„ mille jeunes-gens de famille, élevés dans „ le négoce, aſſiège par des cris & des mena- „ ces, le ſénat de la nation, & règle ſes déli- „ bérations: ſouvent ces clameurs ſont exci- „ tées pas une faction du Parlement lui-même. „ p. 93.

Un peuple, de quelque façon qu'on le conſidère, & ſur-tout ſi on l'enviſage du coté de la Politique, peut-il être conſidéré comme „ *le premier peuple du monde*, lorsque *vingt-mille* „ *jeunes-gens de famille élevés dans le négoce*, ont le pouvoir de diriger les délibérations du ſénat, au point de le forcer à prendre ſouvent le plus mauvais de tous les partis poſſibles, rélativement aux intérêts de la nation? Ce peuple peut-il être appellé le *premier du monde*, lorsque dans *le ſénat même*, il peut ſe former une puiſſante faction, qui rend inutiles les bonnes intentions du reſte du ſénat, & qui par des menées ſourdes, iniques & ſéditieuſes, fait rompre les meilleures meſures à prendre, pour l'avantage & la gloire de la nation? Quel paradoxe! Quelle prévention aveugle & injuſte! mais auſſi quelle forte preuve contre la *Liberté* dont jouit le Peuple d'Angleterre, exaltée par notre auteur! une liberté exceſſive, qui bouleverſe & qui détruit tout; une liberté ſéditieuſe & inſolente, qui ſe permet les invectives & les atrocités; une liberté enfin, qui doit tôt ou

tard entrainer la nation dans une ruine totale, après l'avoir perdue par dégrés; une telle liberté mérite-t-elle qu'on lui prodigue des éloges, & un peuple politique qui en jouit, & qui permet, ou plutôt, qui ne peut empêcher, que la populace n'en abuſe, un tel peuple mérite-t-il le glorieux titre du *premier peuple du monde*? Enfin un peuple politique, qui forme ſouvent des accuſations contre les grands hommes qui ſont à la tête du gouvernement, ou des forces de la nation, ſans y croire, mais pour ſacrifier à ſon orgueil ou à ſa vengeance, des hommes qui après avoir fait leur devoir, ne mériteroient que des louanges, quoique la fortune n'ait pas ſecondé leurs efforts & leur fidélité, ce peuple politique peut-il être appellé *le premier peuple du monde*? cette dernière imputation eſt encore de l'auteur: voici ſes propres paroles.

„ Il (*Walpole*) doit être au-deſſus de tout „ ſoupçon, puisqu'il ne fut pas accuſé de „ corruption dans un païs où l'on a ſouvent „ formé ces accuſations *ſans y croire.*" p. 94.

Telle fut peut-être l'accuſation formée contre le malheureux défenſeur de *Minorque.* L'auteur qui doute s'il étoit coupable, ou non, p. 107. fait néanmoins honneur au peuple Anglois de cette accuſation, & en exagère en faveur de ſa nation favorite les a-

vantages qui en réſultèrent. Mais il prête à toute l'Europe des ſentimens qu'elle ne conçut certainement pas à cet évènement tragique; écoutons-le lui-même.

„ Le mât de ſon vaiſſeau (du vaiſſeau de „ *Bing*) lui ſert d'échaffaud. L'Europe entiè- „ re en apprenant cet évènement tragique, „ fut frappée d'un étonnement mêlé d'admi- „ ration & d'effroi. On ſe crut ramené au „ tems des Républiques anciennes. " p. 107.

L'étonnement dont l'Europe entière fut frappée, ne fut pas mêlé *d'admiration*, il fut mêlé *d'horreur* & d'effroi, le crime du malheureux *Bing*, n'étant pas conſtaté & prouvé, comment l'Europe entière auroit-elle été frappée *d'admiration*? on n'admire que les effets de la juſtice; ceux de la prévention, de l'orgueuil, du dépit & de la vengeance, quand ils vont juſqu'au tragique, ne peuvent frapper que *d'indignation* & de *mépris*. *Bing* fuſillé ſur ſon bord, excita plus de compaſſion dans l'Europe entière, que l'acte de la nation qui l'avoit condamné, n'y excita d'admiration: cet illuſtre malheureux trouva plus de cœurs compatiſſans qui verſèrent des larmes ſincères ſur ſa mort, que la nation ne trouva de cœurs inſenſibles qui admirèrent ſon acte de ſévérité; on pourroit peut-être dire, ſon acte d'injuſtice & de cruauté.

„ Les Anglois plus libres & plus juſtes que

„ les autres peuples monarchiſtes, ne pou-
„ voient que gagner à venger le genre-humain
„ de l'oppreſſion du nouveau monde, & à
„ faire ceſſer les préjudices qu'elle cauſe à
„ l'Europe entière. p. 132.

Les démélés actuels que les Anglois ont avec leurs colonies, prouvent inconteſtablement cette vérité.

„ La Théologie qui s'eſt emparée de l'eſ-
„ prit humain, par l'opinion qui a profité des
„ premières frayeurs de l'enfance, pour en
„ inſpirer d'éternelles à la raiſon, qui a tout
„ dénaturé, Géographie, Aſtronomie, Phyſi-
„ que, Hiſtoire; qui a voulu que tout fut
„ merveille ou myſtère, pour avoir le droit
„ de tout expliquer: la Théologie, après
„ avoir fait une race d'hommes coupables &
„ malheureux, par la faute *d'Adam*, fait une
„ race d'hommes noirs, pour punir le fratri-
„ cide de ſon fils. C'eſt de *Caïn* que ſont
„ deſcendus les Négres.

Sans m'attacher à réfuter un Philoſophe qui confond tout, qui par un mélange monſtrueux des vérités de la Théologie avec des fables que la Théologie rejette & proscrit, s'attache à ridiculiſer les livres ſacrés de notre Religion; je lui demanderai ſeulement, dans quel de ces livres il a lu, que les Négres ſont deſcendus de *Caïn*? dans quel livre, de ceux que nous regardons comme inſpirés, a-t-il lu ce fait? Non, la

Théologie qui n'a rien inventé par elle-même, mais qui nous a indiqué les ſources où nous devions puiſer nos principes, n'a pas rendu tout merveille & myſtère; elle nous a ſeulement conſervé ceux que le Tout-puiſſant a opérés, & ne s'eſt jamais arrogé le droit de les expliquer; elle les a toujours régardés auſſi incompréhenſibles qu'adorables, & elle a juſtement proſcrit tous les hommes audacieux qui ont entrepris d'expliquer par des erreurs, des merveilles que notre foible raiſon doit reſpecter. „ Grand Dieu! quelles extravagances „ atroces t'imputent des Etres qui ne parlent „ & n'agiſſent que par un bienfait continuel „ de ta puiſſance —— ſont-ce les Démons „ qui te blaſphèment, ou les hommes qui ſe „ diſent tes Miniſtres? " p. 152 & 153.

Cette apoſtrophe eſt grande, vive, énergique, digne de l'Etre ſuprême, à qui elle eſt adreſſée, & en n'y changeant que le nom de *Miniſtres* en celui de *Philoſophes*, je l'adopte avec plaiſir. J'en appelle au tribunal de la Raiſon, de la Religion & du bon-ſens, ſi l'on condamne le léger changement que je me ſuis permis d'y faire.

„ C'eſt une opinion généralement reçue, „ que les noirs qui arrivent en Amérique, „ ſont aujourd'hui vendus à un prix beau- „ coup plus haut, qu'ils ne l'étoient autre- „ fois. On ſe trompe; & l'erreur vient de

„ ce que l'acheteur compte le nombre des si-
„ gnes de valeur qu'il donne, au-lieu de ne
„ compter que la quantité des denrées qu'il
„ livré en échange." p. 198.

Il eſt difficile d'accorder cette aſſertion avec celle qui ſuit.

„ L'Afrique où les Européens vont recruter
„ la population de leurs colonies, leur fournit
„ graduellement moins d'hommes; & en les
„ donnant plus foibles, elle les vend plus
„ cher. —— Il n'en reſte pas moins démon-
„ tré, que rendus en Amérique, ils revien-
„ nent à un très-haut prix." p. 213.

„ Les opinions même des Européens in-
„ fluent ſur le ſort des Négres de l'Amérique.
„ Les Proteſtans qui n'ont pas l'eſprit de pro-
„ ſélytiſme, les laiſſent vivre dans le Mahomé-
„ tiſme, ou dans l'Idolatrie, où ils ſont nés,
„ ſous prétexte qu'il ſeroit indigne de tenir
„ *ſes frères en Chriſt* dans la ſervitude." p. 205.

C'eſt bien peu connoitre les Proteſtans, ou c'eſt vouloir les calomnier à pure perte, que de leur faire regarder les Mahométans & les Idolatres, comme leurs *frères en Chriſt*. Ils ont trop de reſpect pour le Sacrement du *Batême*, pour le regarder comme une véritable ſervitude, plus onéreuſe & plus inſuportable que celle à laquelle néanmoins ils aſſujétiſſent, comme les Catholiques, leurs noirs & leurs eſclaves. S'il eſt vrai, qu'ils ne les batiſent

pas

pas, c'eſt ſans-doute pour d'autres motifs que pour ceux que l'auteur leur prête mal-à-propos. Les Proteſtans ſe comportent ſans-doute vis-à-vis de leurs Noirs, comme tout chrêtien éclairé devroit faire, c'eſt-à-dire, qu'ils adminiſtrent le Batême à ceux de leurs Eſclaves qu'ils prévoient raiſonablement devoir perſiſter dans les principes du chriſtianiſme; & qu'ils ne s'expoſent pas légèrement à la profanation d'un Sacrement, par rapport aux adultes, dans leſquels ils ne reconnoiſſent pas des diſpoſitions ſuffiſantes pour en profiter. „ Car on ne s'avilira point ici juſqu'à groſſir „ la liſte ignominieuſe de ces Ecrivains, qui „ conſacrent leurs talens à juſtifier par la „ Politique, ce que reprouve la morale. „ p. 216.

Ce n'eſt ici que le commencement d'une déclamation forte, vive, énergique, & même très-ſolide, qui ne finit qu'à la page 223. L'auteur y prouve, y démontre même l'injuſtice & la cruauté de l'eſclavage. S'il n'a prétendu parler qu'en faveur de ces miſérables qu'on expatrie par force, qu'on charge de chaines & qu'on force à un travail exceſſif ſans d'autre droit, que celui d'un achat qui ne devroit avoir lieu, que pour les animaux, j'applaudis à ſon zèle, à ſon humanité, & à ſon éloquence pathétique. Ce morceau cependant doit être lu avec précaution; les

expreſſions y ſont ſi générales, & les applications en faveur de ſon ſyſtème général ſur le prétendu Eſclavage des nations, y ſont ſi faciles à faire, que ſi l'auteur n'a pas lui-même voulu donner le change, il eſt très-facile de le prendre. Ainſi en appliquant ſes principes à l'eſclavage réel, il eſt très-fondé; mais s'il prétend les étendre à ce qu'il lui plait appeller *Eſclavage*, dans tout le cours de ſon Ouvrage, ſon zèle devient un véritable fanatiſme.

„ Qu'eſt-ce que ces vaines dénominations „ de *Juifs*, de *Luthériens*, de *François* ou de „ *Hollandois* ? Malheureux habitans d'une ter- „ re ſi pénible à cultiver, n'êtes-vous pas „ tous hommes? " p. 337.

Oui ſans-doute, ils le ſont tous, & ſous ce rapport, il eſt injuſte, il eſt même cruel, qu'ils ſe perſécutent, & qu'ils ſe détruiſent mutuellement. Mais parce qu'ils ſont tous hommes, parce qu'ils doivent tous s'aimer, & même ſe ſoulager les uns les autres, la dénomination de Juïf, de Mahométan & d'Idolâtre, eſt-elle une dénomination vaine & indifférente? Doit-elle être confondue avec la dénomination du chrêtien? il n'y a que l'ennemi du chriſtianiſme qui puiſſe dire, que la diſtinction ou la dénomination des autres Religions eſt vaine. Un véritable chrêtien ne perſécutera jamais un tel homme, mais il le plaindra,

s'il ne cherche pas a accréditer ſon erreur, & il le dénoncera à l'indignation publique, s'il cherche à faire des proſélytes.

„ La tranquilité n'eſt qu'apparente dans la „ *Guiane Hollandoiſe.* — Le germe de la ré- „ volution couve & meûrit en ſecret dans „ les forêts d'*Anka* & de *Sarmaca.*

„ Ces déſerts peuplés de tous les eſclaves „ que la fuite a pu ſouſtraire au joug de l'a- „ vare Hollandois, ont vu ſe former ſucceſſi- „ vement une eſpèce de République, compo- „ ſée de quinze ou ſeize mille habitans, par- „ tagés en pluſieurs villages dont chacun ſe „ choiſit un chef — il me ſemble voir ce „ peuple eſclave de l'*Egypte*, qui réfugié dans „ les déſerts de l'*Arabie*, erra durant quarante „ ans, tâta tous les peuples voiſins, les har- „ cela, les entama tour-à-tour, & par de „ légères & fréquentes incurſions prépara l'in- „ vaſion de la *Paleſtine.* Si la nature forme „ par hazard une grande ame dans un corps „ d'Ebéne, une tête forte ſous la toiſon d'un „ Négre; ſi quelque Européen, &c. &c. &c." p 352, & 353.

Il ſuffit, je penſe, d'avoir extrait cet article, pour le réfuter, & pour prouver, qu'il contient plus de malignité, que de vérité & d'inſtruction. La comparaiſon du peuple Juïf errant dans le déſert après la ſortie d'*Egypte*, & des Eſclaves échappés aux Hollan-

dois, errans ou plutôt établis dans les forêts d'*Anka* & de *Sarmaca*, eſt autant la preuve d'un eſprit irréligieux, que peu conſéquent; puiſque ce n'eſt que dans l'hiſtoire de *Moïſe*, que l'auteur a pu prendre connoiſſance de la ſortie d'*Egypte*, & des ſuites qu'elle eut pour le peuple qui rompit ſes fers; il auroit dû s'appercevoir par le détail, qu'il n'y a aucun trait de conformité avec la ſortie de ces hommes à corps d'Ebéne, *à têtes à toiſon* de la *Guiane Hollandoiſe*. L'irréligion ſeule peut avoir dicté un parallèle ſi inſenſé; & il n'y a que l'impoſture qui ait pu l'exagérer du coté des Négres, & en faire une calomnie du coté des Juïfs. L'auteur finit cette indécence par une exclamation qu'il s'applique à lui-même. L'hipocriſie ne ſe couvrit jamais mieux du manteau de la vertu.

„ Faut-il que la barbarie de notre police „ Européenne inſpire des vœux de ſang & de „ ruine à l'homme juſte & humain, qui mé- „ dite d'aſſurer la paix & le bonheur de tous „ les hommes! " p. 353. Peut-on l'en croire, en liſant ſon livre?

Il règne dans ce volume un ton de déclamation qui le diſtingue des précédents, & qui le groſſit conſidérablement. Ce ne ſont que des apoſtrophes, des exclamations, des monologues, & des dialogues, dans leſquels l'art a plus de part que la vérité; il prête des diſcours à des ſauvages qui ne les ont jamais

prononcés; voyez les pages 300, & 301. en particulier; voyez encore les pages 225, 226, & 227. En un mot on y reconnoit presque partout, beaucoup plus le ton du Roman, que celui de l'Hiſtoire, celui du Réthoricien, que celni du Philoſophe. J'en finirai l'Analyſe imparfaite, par un trait qui prouve combien l'auteur abandonne facilement le parti de ceux qui avoient eu la meilleure part à ſon estime.

„ On ſait que ces hommes (*les Jéſuites*) „ admirables comme ſociété, dangereux com- „ me citoyens, déteſtables comme Religieux, „ étoient parvenus à tirer du fonds des fo- „ rêts un nombre conſidérable de ſauvages". p. 278.

Ce ſont ces mêmes Religieux du Paraguai, dont les mœurs, la doctrine, l'exemple & le zèle avoient fait aimer la Religion aux ſauvages, ces Miſſionaires que leurs ennemis ont calomniés. C'eſt cette ſociété *admirable*, que l'Europe s'eſt empreſſée de détruire & d'anéantir; & en un mot ce ſont ces citoyens *dangereux*, que l'on n'a pas enfermés, & desquels on n'a pas cru avoir grand' choſe à craindre, lorsqu'ils ont été détachés du corps que l'on redoutoit. C'eſt en trois ou quatre lignes ſavoir avancer un Paradoxe, qui ne ſignifie rien, ou qui énonce pluſieurs contradictions, tant avec l'auteur, qu'avec l'opinion générale des hommes.

EXTRAITS

Du Tome 5.

„ Ainſi en Amérique comme en Europe, „ ce ſera le Nord qui ſubjuguera le Midi — „ l'un pourra policer des peuples ſauvages par „ ſes liaiſons avec des peuples libres; l'autre „ ne fera jamais qu'un alliage monſtrueux d'u- „ ne race d'eſclaves avec une nation de ty- rans". p. 29.

L'Amérique ſeptentrionale eſt actuellement ſous la domination de l'Angleterre; ne ſoyons pas ſurpris ſi l'auteur fait ici une prédiction toute à l'avantage de cette heureuſe nation; il eſt dommage que les circonſtances ne paroiſſent pas favorables au Prophète: mais auſſi, ſi la Prophétie a ſon accompliſſement, elle fera plus d'honneur à notre Politique. Il paroit que notre Hiſtorien veut faire croire, que le Nord de l'Europe a déjà ſubjugué le Midi, ou dumoins qu'il le ſubjuguera; car ſa propoſition peut avoir l'un & l'autre de ces deux ſens. Dans quelque ſens qu'on l'entende, elle n'en eſt pas moins ridicule: dans le premier, elle eſt fauſſe, puisque les puiſſances du Nord n'ont pas encore rendu tributaires celles du Midi, & que l'accroiſſement des forces des premières ſemble être à ſon comble; on

peut dire qu'elles ont fait tout ce qu'elles pouvoient faire ; il y en a même certaines qui ont porté leur gloire & leur aggrandiſſement bien au-delà de ce qu'elles pouvoient eſpérer. Peut-être eſt-ce pour tomber de plus haut. Dans le ſecond ſens, la propoſition eſt abſurde; la France, l'Eſpagne, & l'Italie n'auroient peut-être pas beſoin de ſe lier enſemble, pour repouſſer les tentatives auſſi téméraires qu'inutiles, que les puiſſances du Nord pourroient faire pour aſſervir le Midi de l'Europe. Quoi qu'en diſe notre Politique, les nations du Midi, qui ſelon lui ne ſont que des *nations de tyrans*, n'ont pas à redouter les Nations du Nord, quelque *libres* que l'auteur les ſuppoſe.

„ Aſſez de tableaux éloquens de peintures „ ingénieuſes, amuſent & trompent la multi- „ tude ſur les païs éloignés. Il eſt tems d'ap- „ précier la vérité. Le réſultat de leur Hi- „ ſtoire, eſt de ſavoir moins ce qu'ils ont été, „ que ce qu'ils ſont. Car l'hiſtoire du paſſé „ n'appartient guère plus au ſiècle où nous „ vivons, que celle de l'avenir". p. 102.

Cette maxime eſt ſans-doute la plus judicieuſe de toutes celles que l'auteur a miſes en avant. Quel dommage qu'il ne l'ait ſérieuſement méditée dès le commencement de ſon Ouvrage ! Que *de tableaux & de peintures ingénieuſes* n'eut-il pas retranché ! *S'il eut apprécié la*

vérité de l'hiſtoire, ſans-doute qu'il n'auroit pas cherché à amuſer & à tromper la multitude, comme il le fait évidemment ; *s'il eut apprécié la vérité de l'hiſtoire*, il ne lui auroit pas ſubſtitué ſes idées trop dangereuſes ; *s'il eut apprécié la vérité de l'hiſtoire*, il auroit montré moins de partialité pour certains peuples, tant de l'ancien que du nouveau continent ; *s'il eut apprécié la vérité de l'hiſtoire*, il auroit moins outragé la Religion chrêtienne ; ſi enfin *il eut apprécié la vérité de l'hiſtoire*, ſon travail auroit été plus utile à la ſociété, parce qu'il auroit inſtruit les hommes, de ce qu'ils doivent à la Religion, aux Souverains, & à leurs ſemblables. Son livre reduit au moins de trois quarts, ſeroit un très-bon livre, parce qu'alors l'hiſtorien renfermé dans les bornes d'une narration auſſi exacte qu'intéreſſante, mériteroit les éloges qu'on eſt forcé de refuſer au Philoſophe Politique, qui confond tout, pour étayer un ſyſtème monſtrueux d'irréligion & d'indépendance, dont la ſeule expoſition revolte.

„ Ceux-ci (les Négres de Saint-Domingue
„ échappés à l'eſclavage ſous Philippe V.) s'en-
„ foncèrent dans des montagnes inacceſſibles,
„ où ils ſe ſont multipliés au point d'offrir un
„ aſyle aſſuré à tous les eſclaves qui peuvent
„ les y aller joindre. C'eſt là que graces à la
„ cruauté des nations civiliſées, ils devien-

„ nent libres & féroces comme des Tigres ;
„ dans l'attente peut-être d'un chef & d'un
„ conquérant qui rétabliſſe les droits de l'hu-
„ manité violée..... &c". p. 166.

Nous avons vu déjà plus d'une fois des eſclaves échappés, & des ſauvages réfugiés dans des montagnes inacceſſibles, qui ſe multiplient prodigieuſement, & qui n'attendent qu'un chef pour les conduire à la vengeance, au meurtre & au pillage, ou plutôt, à la conquête d'une terre que les Européens leur ont injuſtement enlevée. Si jamais tous ces fugitifs peuvent ſe joindre; ſi jamais ils ſe vengent ſous l'autorité d'un homme en état de les conduire, les Européens ont tout à craindre, & eux tout à eſpérer. Selon toutes les apparences ces peuples fugitifs s'occupent plus du préſent que de l'avenir; ils penſent moins à un libérateur que rien ne leur annonce, qu'à chercher leur ſubſiſtance actuelle; ils s'occupent moins de leur grandeur future, que de leur indépendance actuelle; en un mot l'auteur eſt le ſeul peut-être qui forme des vœux, pour que l'Amérique retombe toute entière au pouvoir de ſes anciens habitans, combiné avec le pouvoir des Affricains que les Européens y ont introduits. Quoiqu'il en ſoit de la légitimité, de la pureté & du déſintéreſſement de ces vœux, rien ne paroit annoncer la révolution dont notre Philoſophe

paroit menacer l'Europe. S'il étoit plus conſéquent, il devroit voir lui-même, combien cette eſpérance eſt vaine; car quelle apparence que la puiſſance redoutable, qui domine ſur l'Amérique ſeptentrionale, & qui doit conquérir l'Amérique méridionale ſur les *nations des tyrans* qui y règnent aujourd'hui; quelle apparence en un mot, que les Anglois puiſſent jamais ſuccomber ſous les efforts d'un peuple fugitif & vagabond? La moitié du globe aïant paſſé ſous la domination Angloiſe, quels puiſſans moyens n'aura pas cette nation libre, pour repouſſer les efforts d'un peuple, qui ſans ſecours & ſans reſſource, viendroit l'attaquer? On peut craindre quelques dévastations paſſagères, de la part des ſauvages; mais aſſurer que leur tour, d'expulſer les Européens, eſt proche, c'eſt faire *des tableaux éloquens, des peintures ingénieuſes, pour amuſer & tromper la multitude ſur les païs éloignés.*

„ La France voit encore ſon aiſance gênée „ par cette ſervitude publique (celle des cor„ vées) dont on a réduit l'injuſtice en mé„ thode, comme pour lui donner une ombre „ de juſtice. Les ſuites de cet affreux ſy„ ſtème ont été encore plus funeſtes à ſes co„ lonies". p. 188.

Il eſt faux que les corvées gênent encore l'aiſance de la France: elles l'ont ſuſpendue quelque tems à la vérité; elles ont même ex-

cité des murmures & des plaintes inutiles; mais le gouvernement qui ſavoit que de ce mal paſſager, quoique conſidérable dans le tems, il devoit en réſulter un très-grand bien pour ceux même qui étoient les plus grévés, & qui ſe plaignoient le plus; le gouvernement, dis-je, a été ſourd aux plaintes, & n'a voulu rien écouter juſqu'à ce que les routes & les chemins de communication ayent été mis dans l'état où on les voit aujourd'hui; les étrangers qui voyagent en France, atteſtent que le Miniſtère ne s'eſt pas trompé ſur le bien qu'il s'étoit promis de ſon ſyſtème, & toutes les provinces de la France, mais particulièrement les Provinces méridionales, ſe réuniſſent pour applaudir aujourd'hui, aux meſures qu'on a priſes pour leur faciliter le commerce intérieur qu'elles font les unes avec les autres. Il n'y a pas une province en France, qui ne ſoit actuellement réfaite abondamment des pertes que les corvées lui ont occaſionnées dans le tems. La Guienne, celle de toutes qui s'eſt le plus plainte, parce qu'auſſi c'étoit celle qui avoit le plus à ſouffrir, la Guienne voiture toutes ſes productions aujourd'hui avec une facilité & une aiſance qu'on ne pouvoit même pas ſe promettre. Trois chevaux, attelés à une charrette, ou deux bœufs ſous le joug, portent aujourd'hui avec un ſeul conducteur, plus de mar-

chandiſes, que n'en portoient quinze mulets conduits au moins par quatre hommes, avant qu'on n'eut mis les chemins dans l'état où on les voit aujourd'hui. Il n'y a pas vingt-cinq ans qu'on étoit reduit en France à voyager à cheval, ou tout au plus en litière, encore les routes & les chemins étoient-ils ſi en déſordre, qu'on avoit à craindre, ou de ſe précipiter en bas d'une montagne, qui n'offroit le plus ſouvent qu'un très-petit ſentier presqu'impraticable, ou de s'embourber au milieu d'un chemin, ſans pouvoir ſe dégager qu'après avoir appellé du ſecours, ou enfin de ſe noyer au paſſage d'une rivière guéable, ou même d'un petit ruiſſeau qui n'offroit que des bords dangereux & eſcarpés. Les corvées, en remédiant à tous ces inconvéniens, ont fait plus; elles ont ouvert une communication auſſi facile qu'utile entre toutes les petites villes des provinces & leurs métropoles, & en facilitant l'exportation & l'importation de proche en proche, elles ont donné au commerce intérieur une facilité qu'il n'avoit jamais eue. Peut-on dire après cela, que *la France voit encore ſon aiſance gênée par la ſervitude publique des corvées?*

„ L'eſprit de lumière qui caractériſe ce ſiè-
„ cle, — cet eſprit de lumière qui nous
„ ſoutient & nous guide encore, quand la
„ morale croule ſur des fondemens ruineux,

„ raménera le gouvernement à ſes vrais in-
„ térêts". p. 233.

Les fondemens de l'eſprit Philoſophique qui caractériſe ce ſiècle, ſont donc bien plus ſolides que les fondemens de la morale; le premier ſoutient, guide l'homme, lorsque la morale qui l'avoit abuſé, en lui faiſant illuſion pendant ſi long tems, croule ſur des *fondemens ruineux*. Le Philoſophe a-t-il ſenti toute l'abſurdité de cette aſſertion, lorsqu'il l'a miſe en avant? a-t-il compris, qu'un homme qui ſeroit aſſez corrompu, pour ne pas reconnoitre la ſolidité des principes de la morale, s'il étoit aſſez fou, que d'en faire l'aveu public, s'expoſeroit à ſe faire enfermer pour le reſte de ſes jours, même ſous le gouvernement le plus doux & le plus tolérant? L'homme qui n'a pas de morale, eſt un homme ſans principes; & un homme ſans principes doit être retranché du corps de la ſociété; bientôt il la troubleroit, bientôt il y mettroit le déſordre, bientôt enfin la vie ni la fortune du citoyen ne ſeroient aſſurées. L'eſprit Philoſophique qui paroit faire des progrès dans notre ſiècle, loin d'être un *eſprit de lumière* n'eſt au contraire qu'un *eſprit d'erreur* & de *ténèbres*, il peut bien porter de rudes atteintes à la morale, mais la morale réparera toujours ſes pertes avec avantage, & loin de *crouler ſur des fondemens ruineux*, elle ſurvi-

vra à ſon ennemi, & finira par le terraſſer.

„ Ces créoles qui naturellement ont de „ la pénétration, de la franchiſe, de l'élé- „ vation, un certain amour de la juſtice qui „ nait de ces belles qualités ; touchés des „ marques d'eſtime & de confiance que leur „ donneroit la Métropole, en les chargeant „ du ſoin de régler l'intérieur de leur patrie, „ s'attacheroient à ce ſol fertile, ſe feroient „ une gloire ou un bonheur de l'embélir, „ & d'y créer toutes les douceurs d'une ſo- „ ciété civiliſée. " p. 235.

Sans-doute qu'on n'a pas reconnu en France toutes ces belles diſpoſitions dans les créoles pour leur confier l'adminiſtration publique des colonies; ſi le miniſtère leur fait tort, s'il ſe trompe à cet égard, ſon erreur paroit d'autant plus excuſable, qu'il trouve des partiſans même chez les Philoſophes modernes. Voici entre autres le témoignage d'un de ces Mrs.; il paroit qu'il auroit dû faire quelque ſenſation ſur notre auteur; c'eſt cet homme qui paroit lui avoir ſervi de guide en tant d'autres rencontres; que le miniſtère de France pourroit lui oppoſer.

Cette précocité de la raiſon dans les Créoles de l'Amérique, explique naturellement pourquoi ils ne ſauroient réuſſir dans les ſciences, leur entendement baiſſe à meſure qu'ils avancent: ils ont trop d'eſprit dans cet âge où les autres enfans apprennent à

lire, ils n'ont déjà plus d'eſprit dans cet âge où les autres hommes étudient ce qu'on leur enſeigne dans leur jeuneſſe. Tout cela eſt un effet néceſſaire de la dégénération que l'eſpèce humaine éprouve chez eux. Mr. de P***. Défenſe des Recherches Philos. ſur les Américains. contre *Dom Pernety*, Chap. VII. p. 27.

Ce Philoſophe naturaliſte s'étoit attaché à prouver l'incapacité des créoles, & leur eſpèce d'abrutiſſement, dans le cours de ſes recherches, dans leſquelles il traite *ex profeſſo* de la foibleſſe & de l'enfance de la Nature dans le nouveau continent. L'auteur lui-même s'explique à peu près dans les mêmes termes que Mr. de P***.

„ Tous les créoles, quoique habitués au „ climat dès le berceau, n'y ſont pas auſſi ro„ buſtes au travail, auſſi forts à la guerre, „ que les Européens; — Sous ce ciel étran„ ger, l'eſprit s'eſt énervé comme le corps. „ Vif & pénétrant de bonne-heure, il con„ çoit promptement, mais ne réſiſte pas, ne „ s'accoutume pas aux longues méditations. „ On doit être étonné, que l'Amérique n'ait „ pas encore produit un bon Poëte, un ha„ bile Mathématicien, un homme de génie „ dans un ſeul art ou une ſeule ſcience; ils „ ont presque tous de la facilité pour „ tout: aucun ne marque un talent décidé „ pour rien. Précoces & murs avant nous

„ ils ſont bien en arrière quand nous touchons „ au terme." Tom. VII. p. 121 & 122. Ainſi de l'aveu de l'auteur lui-même, la France n'eſt pas ſi fort dans ſon tort, lorsqu'elle montre peu de confiance pour la capacité des créoles ; ainſi enfin, il conſte que l'auteur ſe contredit parce qu'il n'a pas revu ſon ouvrage avec ſoin.

„ *Rome* apprit de ſes ennemis l'art de vain- „ cre dans l'ancien monde. Que la France „ apprenne de ſa rivale l'art de peupler & „ de cultiver le nouveau." p. 237.

Il eſt donc décidé, que l'Angleterre doit ſervir de modèle & de guide à toutes les nations. Toutes s'égarent, toutes courent à leur ruine, l'Angleterre ſeule prospère, elle ſeule fleurit, elle-ſeule enfin s'affermit dans le nouveau monde. Auſſi l'auteur la propoſe tour-à-tour à toutes les nations pour exemple à ſuivre, & pour motif d'encouragement. Cependant ſeroit-il bien utile dans ce moment, que la France fut à l'école chez ſa rivale pour apprendre d'elle l'art de gouverner les colonies? L'Angleterre elle-même n'auroit-elle pas beſoin de recevoir quelques leçons? & tous les reproches que l'auteur fait à la France ſur l'injuſtice, la tyranie, & la dureté de ſon gouvernement par rapport aux colonies, l'Angleterre ne les mérite-t-elle pas auſſi? En effet, qu'eſt-

qu'eſt-ce qui attire actuellement au miniſtère Anglois les desagrémens qu'il commence à éprouver de la part de ſes colonies? N'eſt-ce pas, parce qu'il „ a frappé & menacé „ à la fois toutes les fortunes, qui ſont *actuel-* „ *lement* dans l'allarme & le mouvement"? p. 236.

N'eſt-ce pas les „ coups d'autorité multi- „ pliés par la précipitation qui les haſarde, *qui* „ *ont* bleſſé tous les cœurs, & *qui ſont* tombés „ ſucceſſivement ſur tous les corps"? p. 236. „ Eſt-ce ainſi que l'on conſerve, qu'on fait „ proſpérer des colonies," p. 237. pourroit-on dire à l'Angleterre avec plus de raiſon peut-être qu'à la France? Eſt-ce ainſi, pourroit-on dire avec raiſon, au Philoſophe prévenu, que lors même que toutes les colonies Angloiſes ſont confédérées contre la Métropole, & diſpoſées à tout ſouffrir plutôt que de plier ſous le joug dont elles ſont menacées, vous oſez exalter la juſtice, la douceur & l'excellence du gouvernement Anglois? Les colons de toute l'Amérique ſeptentrionale déjà en armes, peut-être déjà aux priſes avec les troupes de la Métropole, ne démentent-ils pas tout ce que vous oſez avancer en faveur du gouvernement Britanique? Oſeriez-vous vous-même traiter de ſéditieux, un peuple qui n'a pris les armes, que pour ſa propre défence? qui s'eſt laiſſé bloquer tranquile-

ment, & qui proteſte que ce n'eſt qu'en le pouſſant à la dernière extrêmité qu'il oppoſera la force à la force ? Oſeriez-vous lui faire un crime de tremper ſa main dans le ſang de ſes frères, s'il ne ſe porte à cet excès qu'après que le gouvernement aura teint la ſienne du ſang Américain ? Vous êtes trop partiſan de la liberté ; vous êtes trop ennemi de l'oppreſſion, pour prononcer contre les colonies de l'Amérique, qui ne travaillent qu'au maintien de leurs privilèges. Soyez donc plus conſéquent, plus impartial, & moins prévenu en faveur d'un gouvernement, qui comme tous les autres, a ſon bon & ſon mauvais, qui protège & qui opprime, qui encourage & qui vexe, qui comme tous les autres enfin, eſt obligé de plier aux circonſtances, & qui bien ſouvent eſt accuſé de ſuivre ſon caprice, & de conſulter ſon intérêt particulier, lors même qu'il ne fait qu'obéir aux loix du beſoin & de la néceſſité.

„ Tranſportés aux Iles (les ſcélérats des
„ trois Royaumes d'Angleterre) où ils de-
„ voient paſſer un certain nombre d'années
„ dans l'eſclavage , ces malfaiteurs contrac-
„ tèrent dans les fers le goût du travail ——
„ on en vit qui rendus à la ſociété, devin-
„ rent cultivateurs, chefs de famille & pro-
„ priétaires des meilleures habitations . . . .
„ &c ". p. 249.

Ce que l'auteur a formellement condamné dans les gouvernemens de Hollande, & de France, pour la population de leurs colonies, il le loue dans le gouvernement Anglois; la partialité ne ſauroit être plus affectée, & la contradiction plus évidente. Nous avons déjà vu comme il s'explique ſur les *mauvais ſujets renvoyés d'Europe*; les conſéquences qu'il tire de cette mauvaiſe manœuvre, en fait de Politique, ſont diamétralement oppoſées à celles qu'il tire de la Politique Angloiſe. Des ſcélérats & des malfaiteurs renvoyés d'Angleterre pour aller peupler les colonies, ont répondu aux vues du gouvernement & ont parfaitement bien réuſſi en Amérique; des vagabonds, des gens dangereux, & ſans aveu, renvoyés de Hollande, d'Eſpagne, du Portugal & de la France, pour aller peupler les colonies, ont trompé l'attente du gouvernement, & n'ont ſervi qu'à perpétuer & à étendre en Amérique les vices & les déſordres pour leſquels on les avoit renvoyés d'Europe. Il faut que le vice ait un empire bien abſolu ſur les hommes des autres nations de l'Europe, puiſque ce qui a ſervi à corriger les malfaiteurs Anglois, & à les rendre à la ſociété, n'a pu faire aucune impreſſion ſur les mauvais ſujets Hollandois, François.. &c. Si cela eſt exactement vrai, la Grande-Bretagne mérite certainement la prédilection de notre Philo-

ſophe. Mais quel ſens donnera-t-il à cette propoſition générale qu'il avance ſans exception.

„ Le *Miſſiſſipi* fut la terreur des hommes „ libres. On ne lui trouva plus de colons que „ dans les priſons & dans les lieux de débau- „ che. Ce fut une cloaque où aboutirent tou- „ tes les immondices de l'Europe.

„ Que pouvoit-on eſpérer d'un édifice com- „ poſé de ſemblables matériaux? *Le vice ne* „ *peuple point, ne travaille point, ne ſe fixe* „ *point*". Tom. VI. p. 136.

Ce n'eſt donc qu'en Angleterre, que le *vice travaille, qu'il peuple, & qu'il ſe fixe.* On devroit tirer cette conſéquence du texte cité, mais on eſt très-embarraſſé pour l'accorder avec celui qui ſuit.

„ La ſeconde claſſe de leurs colons, (*des An-* „ *glois*) fut autrefois compoſée de malfaiteurs „ que la Métropole condamnoit à être trans- „ portés en Amérique, & qui devoient un „ ſervice forcé de ſept ou de quatorze ans „ aux planteurs qui les avoient achetés des „ tribunaux de juſtice. On s'eſt univerſelle- „ ment dégoûté de ces hommes corrompus, „ & toujours prêts à commettre de nouveaux „ crimes". Tom. VII. p. 124. Pourquoi donc avez-vous dit plus haut, peut-on demander à l'auteur, que les *ſcélérats des trois Royaumes transplantés aux Iles, contractèrent le goût du travail, qu'ils ſe rendirent à la ſociété, qu'ils devinrent cultivateurs...* &c.

Cependant l'auteur reproche au gouvernement Anglois de grandes fautes; il en fait une longue énumération depuis la page 291 juſqu'à la page 293. Il finit ainſi ſa déclamation.

„ Si l'Angleterre ne fournit pas tous ces „ exemples de la mauvaiſe adminiſtration, introduite par l'eſprit de finance: l'Europe „ ne manque pas d'Etats qui ne rendent ce ta„ bleau que trop fidèle ". p. 293.

Il n'oſe aſſurer, que l'Angleterre mérite ces reproches, mais il aſſure, qu'il n'y a que trop d'Etats en Europe, qui les méritent.

„ Puiſſe ce peuple (*les Juifs*) qui fut d'a„ bord eſclave, puis conquérant, & enſuite „ eſclave ou fugitif pendant vingt ſiècles, „ poſſéder un jour légitimement la *Jamaïque*, „ ou quelque autre ile riche de l'Amérique! „ Puiſſe-t-il y ramaſſer tous ſes enfans & les „ élever en paix dans la culture & le com„ merce, à l'abri du fanatisme qui le rendit „ odieux à la terre! — Que les juïfs vivent „ enfin heureux, libres & tranquiles dans un „ coin du monde, puiſqu'ils ſont nos frères „ par les liens de l'humanité, & nos pères „ par les dogmes de la Religion"!

C'eſt ici que paroit toute l'étendue de la charité du Philoſophe; quel dommage qu'elle ne ſoit pas réglée ſur les décrets adorables de la providence! Il n'eſt donc pas ſurprenant, que le vœu qu'il fait en faveur d'une nation

diſperſée depuis dix-ſept ſiècles, ſoit tout au moins inutile. Quand ce peuple reprouvé de Dieu, & mépriſé des hommes, réunira tous ſes enfans, ce ne ſera pas ſans-doute dans aucune *ile de l'Amérique*, ni dans un *ſeul coin du monde*. Dieu qui n'a pas voulu nous découvrir ni le tems du rappel d'Iſraël, ni l'endroit où il réunira ſes enfans des quatre parties du monde ſous l'étendart de Juda, réſerve, ſans-doute, à ce peuple autrefois ſi chéri, des bénédictions éclatantes qui atteſteront à tout l'univers la réconciliation entière de la poſtérité d'Abraham avec l'Eternel; la Religion nous permet de déſirer que cet heureux moment ſoit proche, mais elle nous défend de croire, qu'il peut arriver, par une ſuite de l'induſtrie de ce peuple vagabond; ſa liberté, ſa paix & ſa tranquilité doivent être l'ouvrage de Dieu, & non celui des hommes.

„ C'eſt ainſi que raiſonnoit avec des fai-
„ ſeurs d'écriture, un peuple (*les Caraïbes noirs*)
„ qui n'avoit point appris à lire. Il uſoit du
„ droit de la force, avec autant d'aſſurance,
„ avec auſſi peu de remords, que s'il avoit
„ connu le droit divin, le droit politique, &
„ le droit civil". p. 349.

N'eſt-ce pas un blaſphème de dire, que le *droit divin* apprend à uſer de la force avec aſſurance & ſans remords? Si l'auteur, en confondant le *droit divin* avec le *droit politique* &

le *droit civil*, dans ſa réflexion ſur le *Caraïbe noir*, n'a pas proféré une impiété, il n'eſt pas d'injure atroce contre la divinité qu'on ne puiſſe expliquer favorablement: car ſi ce ſauvage avoit connu le droit divin, le droit politique, & le droit civil, il auroit dit au François, dont il eſt queſtion un peu plus haut, avec la même aſſurance, & avec auſſi peu de remords, „ *tu dois voir ſur ma flèche en* „ *caractères qui ne mentent point, que ſi tu ne me* „ *donnes ce que je te demande, j'irai bruler ce ſoir* „ *ton habitation*". p. 349.

Le droit divin autoriſe donc les incendiaires & les voleurs, puis qu'il apprend à mettre le feu aux habitations & à les piller *avec aſſurance & ſans remords*? Telle eſt l'idée que les Philoſophes ſe font de la divinité, du droit & de la juſtice.

„ Quoique la Grande-Bretagne n'ait jamais „ établi d'impôts directs dans ſes colonies, „ elles ſont plus chargées de taxes qu'on ne „ l'eſt dans des gouvernemens moins modé- „ rés". p. 358.

En quoi conſiſte donc le bonheur & la proſpérité des colonies Angloiſes? En quoi conſiſte la ſupériorité du gouvernement Britanique ſur les autres? Et ſur quoi peut être fondée ſa future domination ſur toute l'Amérique? Qu'on achève de lire ce texte depuis l'endroit cité juſqu'à la page 361., on y verra

une forte déclamation contre la Grande-Bretagne, & une prophétie bien oppoſée à celle qui lui aſſure plus haut l'empire de la moitié du globe.

„ Ile ſuperbe, (*Albion*) puiſſent tes enne-„ mis ne plus s'abandonner à ce vil eſprit „ d'intérêt ! Tu leur rendras un jour tout ce „ qu'ils ont perdu". p. 360.

Quel ſavant commentaire ne faudroit-il pas pour rendre l'Hiſtoire Philoſophique & Politique intelligible & utile aux nations pour leſquelles elle a été écrite?

Le chapitre LXI. p. 368. dans lequel l'auteur fait le réſumé des richeſſes que l'Europe tire de l'Amérique, prouve inconteſtablement, que la France eſt celle de toutes les nations, qui retire les plus grands avantages de ces colonies. Voici le calcul de l'auteur lui-même; s'il eſt exact, il prouve que l'Angleterre ne doit pas ſervir de modèle à la France.

L'Eſpagne tire annuellement de ces iles dix millions de livres. p. 369.

Le Danemarc ſept millions qui doivent être réduits à trois millions & demi. p. 369.

La Hollande vingt-quatre millions qui doivent être réduits à douze millions. p. 369. & 370.

L'Angleterre ſoixante-ſix millions, dont les propriétaires ont pour eux ſeuls trente-trois

millions, de façon que la nation ne profite que de trente-trois millions. p. 370.

La France cent millions, dont il ne reſte qu'environ douze millions pour les propriétaires. p. 370. & 371.

„ De cette énumération, il réſulte que les „ productions du grand Archipel de l'Amé- „ rique valent, vendues en Europe, 207, „ 000,000 ". p. 371.

La France a donc pour elle-ſeule, ſur 207, 000,000. de livres, 100,000,000. de livres. Ses colonies ſont donc plus floriſſantes, mieux cultivées, & mieux adminiſtrées, ou du moins plus conſidérables, plus fertiles & plus avantageuſes. Mais ſi ſur 100,000,000. de livres, il ne reſte de net pour les propriétaires des colonies Françoiſes, que 12,000,000. de livres, il en circule en Europe pour l'avantage de la nation en général, 88,000,000. de livres, pendant que ſur 66,000,000. de livres, que produiſent les colonies Angloiſes, les propriétaires en ont pour eux ſeuls 33,000,000. de livres, & que la nation en général ne profite que de la circulation des autres 33,000,000. de livres. Je demande après cela, ſi la France doit aller à l'école de ſa rivale, pour apprendre d'elle à profiter de ſes colonies, pour apprendre *à les peupler* & à *les adminiſtrer*, & ſurtout pour apprendre à les cultiver ? L'avantage de la nation en général,

doit certainement l'emporter ſur l'avantage de quelques particuliers: & dans le cas préſent, on peut dire, que les colonies Angloiſes ne ſont peut-être une ſource de richeſſes, que pour les propriétaires des plantations, au-lieu que les colonies Françoiſes le ſont effectivement pour toute la nation, qui profite des peines, des ſoins, & de la réſidence exacte des propriétaires dans leurs établiſſemens en Amérique. S'il y a de la réalité dans les calculs de l'auteur, & s'ils ſignifient quelque choſe, je crois avoir été en droit de m'en ſervir contre lui-même.

„ Mais cette partie du nouveau monde, „ que deviendra-t-elle? Les établiſſemens qui „ la rendent floriſſante, reſteront-ils aux na„ tions qui les ont formés? Changeront-ils de „ maître? S'il arrive une révolution, en fa„ veur de quel peuple ſe fera-t-elle, & par „ quels moyens? Grande matière aux con„ jectures; mais il faut les préparer par quel„ ques réflexions". p. 375.

Voici le réſultat des réflexions que l'auteur fait dans trois pages & demi.

„ A ces titres, l'Angleterre peut tout oſer, „ tout ſe promettre. Elle eſt maintenant la „ ſeule qui doive ſe confier dans ſes poſſes„ ſions de l'Amérique, & qui puiſſe attaquer „ les colonies de ſes rivaux". p. 379.

Je conſeille à l'Angleterre, avant *de rien oſer*,

& avant *d'attaquer les colonies de ſes rivaux*, de s'aſſurer avant tout des ſiennes, d'y éteindre le feu de la revolte, que les actes d'autorité du Parlement Britanique ſemblent y alimenter, & en un mot je lui conſeille de regagner avant tout l'affection & la confiance des colons, qui prennent actuellement les meſures les plus violentes, pour maintenir leurs privilèges contre la Métropole.

L'auteur qui dans cette nouvelle Edition a fait des corrections & des augmentations, auroit dû, ce ſemble, corriger & même ſupprimer cet article; il n'a pas pu ignorer la criſe dangereuſe dans laquelle le gouvernement de la Grande-Bretagne ſe trouve par rapport à ſes colonies; il y a plus d'un an, que l'Europe, témoin de la méſintelligence des Anglois Américains avec les Anglois Européens, eſt dans l'impatience de voir où aboutiront pour les uns & pour les autres, leurs diſputes & leurs quérelles. La fermeté & l'union des colons de l'Amérique, ne font pas eſpérer encore, que cette affaire importante ſe termine en faveur de la Métropole. Peut-être même pouvons-nous dire avec l'auteur, que cette *ile ſuperbe* eſt ſur le *point de rendre à ſes rivaux tout ce qu'ils ont perdu dans le nouveau monde*". p. 360.

EXTRAITS

Du Tome 6.

„ Nul ne devient Prophète, ſans avoir eu „ des ſonges. C'eſt le premier pas du mé- „ tier: celui qui ne rêve pas, ne prédit „ point". p. 39.

C'eſt en peu de mots ſapper la Religion chrêtienne par les fondemens, puiſque tous les Prophètes, ſans exception, doivent être des rêveurs & des radoteurs; Jéſus-Chriſt a dû en augmenter le nombre, car il a prophétiſé.

„ Les vieilles femmes, inutiles au monde, „ rêvent pour la ſureté de l'Etat, comme „ parmi nous les indolens prient & chantent". p. 40.

La prière n'eſt qu'une ſuite de l'indolence, & non un devoir de la créature envers le créateur. C'eſt ainſi que la Philoſophie éclaire les hommes ſur leurs devoirs de Religion.

„ Sans la ſuperſtition il n'y auroit rien de „ ſi rare que les quérelles de nation à nation". p. 40.

L'Hiſtoire de tous les ſiècles dépoſe contre cette aſſertion nouvelle. Si les nations ſe ſont battues quelquefois pour des quérelles de Religion, elles ſe ſont battues plus ſouvent

pour des intérêts réels ou chimériques, qui n'avoient aucun rapport à la Religion.

„ Juſqu'ici les moraliſtes avoient cherché „ l'origine & les fondemens de la ſociété, „ dans les ſociétés qu'ils avoient ſous les „ yeux. Suppoſant à l'homme des crimes „ pour lui donner des expiateurs, — ils ap- „ pelloient miſtérieux, ſurnaturel & céleſte „ ce qui n'eſt l'ouvrage que du tems, de „ la foibleſſe & de la fourberie." p. 55. & 56. „ Quoi qu'il en ſoit, nous pouvons dire, „ que c'eſt l'ignorance des ſauvages, qui a „ éclairé en quelque ſorte les peuples poli- „ cés". p. 57.

Tous les myſtères de la Religion ne ſont dans la penſée de notre Philoſophe, l'ouvrage, que du *tems* de la *foibleſſe* & de la *fourberie*; il eſt bien déplorable pour l'humanité, d'avoir été pendant ſi longtems, & d'être encore, le jouet des Moraliſtes. Il eſt humiliant pour les *peuples policés*, de devoir à *l'ignorance* des ſauvages, les lumières importantes qu'ils ont acquiſes depuis leur commerce réciproque.

„ La ſeule penſée de cet ouvrage (la chauſ- „ ſée que les caſtors élèvent dans les fleuves) „ eſt un ſyſtème d'idées très-compoſées, très- „ compliquées, qui ſemble n'appartenir qu'à „ des Etres intelligens, & ſi ce n'étoit la „ crainte du feu dans ce monde, ou dans

„ l'autre, un chrêtien croiroit, ou diroit,
„ que les caſtors ont une ame ſpirituelle,
„ ou que celle de l'homme n'eſt que maté-
„ rielle. p. 84.

L'Auteur employe environ quatorze ou quinze pages, pour nous apprendre ce que les voyageurs, les naturaliſtes, & les auteurs de l'Encyclopédie, nous avoient appris avant lui, de la figure, de la nature, de l'inſtinct, & en un mot, de tout ce qui concerne le caſtor. Mais notre Philoſophe va beaucoup plus loin que les autres ſur ce ſujet; on peut ſe former une idée aſſez juſte de ce morceau d'hiſtoire naturelle, traité par l'auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique, ſi l'on lit avec attention le texte que je viens d'en extraire. L'Auteur n'épargne rien pour faire diſparoitre la différence qu'on a cru être juſqu'ici, entre l'animal & l'homme; le caſtor lui paroit ſeul devoir être identifié avec l'homme; & lui être ſupérieur à bien des égards. Si le *Chrêtien* qui verroit travailler le caſtor, ne diſoit pas que cet animal a *une ame ſpirituelle*, ou que *l'homme* n'a qu'une *ame matérielle*, c'eſt uniquement parce qu'il *craint le feu* dans ce monde ou dans l'autre: notre Philoſophe, qui ſe moque de cette crainte, n'a pasvoulu prononcer ſur une queſtion de cette importance: il n'eſt pas cependant difficile de déviner ce qu'il en penſe; s'il croyoit à

la ſpiritualité de l'ame, il ne jetteroit pas un ridicule ſur le chrêtien qui craint les châtimens réſervés à l'impie, dans l'autre monde.

„ La Religion des *Natcher*, à-peu-près la „ même dans ces dogmes que celle des autres „ ſauvages, avoit plus de culte, & dès-lors „ plus de mauvais effets". p. 146.

Les mauvais effets croiſſent en proportion de l'extention du culte, ainſi la Religion chrêtienne qui a plus de culte que la plupart des autres, produit auſſi de plus mauvais effets, donc elle eſt la moins raiſonnable & la moins bonne.

„ On s'étonne qu'une nation auſſi pauvre „ (*celle des Natcher*) fut auſſi cruellement as- „ ſervie. Mais la ſuperſtition explique tout „ ce que la raiſon trouve inconcevable", p. 146.

La raiſon trouve inconcevable tous les Myſtères de la foi du Chrêtien ; la raiſon trouve inconcevable l'exiſtence d'un Etre éternel, & la création d'un monde matériel que l'auteur de la nature a dû produire du néant, ſi ce monde n'eſt pas lui-même éternel.

La ſuperſtition explique tout cela : c'eſt-à-dire, qu'il y a de la ſuperſtition à croire tout ce que la raiſon trouve inconcevable. Telle doit être la penſée de l'auteur.

„ Quoique la terreur des vengeances cé-

„ leſtes fut l'unique gardienne de ces treſors;
„ ils furent toujours reſpectés par la cupidité
„ qu'on avoit eu l'art de réprimer par le
„ dogme fondamental de la tranſmigration
„ éternelle des ames: *dogme ſi naturel à tous*
„ *les eſprits qui craignent ou eſpèrent une autre*
„ *vie!* p. 231.

Si les *Druides*, premiers prêtres des Bretons, avoient eu ſur la tranſmigration éternelle des ames, les mêmes idées que les chrêtiens ſe forment de ſa ſpiritualité & de ſon immortalité, l'auteur auroit raiſon de dire, que *ce dogme eſt naturel à tous les eſprits qui craignent ou eſpèrent une autre vie*, & la croyance de ce dogme n'a rien de ſi extraordinaire, pour qu'on doive placer un point d'exclamation à la fin de la phraſe qui énonce cette croyance, comme l'auteur l'a fait à deſſein: mais comme il eſt évidemment faux, que les Druides des Gaulois, qui n'étoient que des prêtres idolâtres, attachaſſent à leur dogmes de la *tranſmigration éternelle*, les mêmes idées que les chrêtiens attachent à l'immortalité de l'ame, il eſt faux auſſi, que ce dogme ſoit *naturel* à tous ceux *qui craignent* ou *eſpèrent une autre vie.* C'eſt donc un défaut de fidélité de la part de notre Hiſtorien, c'eſt encore une calomnie atroce de ſa part contre le chriſtianiſme, mais c'eſt plus que tout encore, une preuve évidente du pan-

chant

chant de notre Philoſophe pour le matérialiſme.

„ Cependant cette Religion " (*la Religion des Druides*) „ avoit beaucoup perdu de ſon „ pouvoir, lorſque le chriſtianiſme la fit en„ tièrement diſparoitre au ſeptième ſiècle, „ &c. &c. &c. " p. 232. Juſqu'à la page 234. inclusivement.

L'auteur raconte dans cet endroit de ſon hiſtoire, de quelle façon le chriſtianiſme s'établit dans les Gaules, dans le Nord de l'Europe, en Allemagne, & en Angleterre. Sa narration, quoique laconique, n'en eſt pas plus exacte; il eſt aiſé de s'appercevoir, que la Religion chrêtienne ne dût ſon établiſſement, s'il faut en croire notre hiſtorien, qu'au goût qu'ont les hommes pour la nouveauté, & à quelqu'un de ſes dogmes qui favoriſent les paſſions, les rapines, les conquêtes, les crimes mêmes des hommes groſſiers & ſauvages qui débordoient du Nord, pour envahir toute l'Europe. Telle eſt l'idée qu'il veut que nous ayïons de l'excellence & de la divinité de cette Religion; il affecte de confondre les abus énormes qu'en firent ſes Prêtres & ſes Pontifes, avec ſa morale & ſon culte, & la rendant reſponſable de tous les maux que le fanatiſme, l'hipocriſie, & l'ambition ont ſeuls occaſionés, il la proſcrit & la condamne conjointement avec les Miniſtres indignes,

qui l'ont déshonorée par leur cupidité ou leurs débauches.

„ Si toutefois, & les Baleines, & les Elé-
„ phans, & les hommes étoient de quelque
„ poids sur un globe où tous les Etres vivans
„ ne sont qu'une modification passagère du
„ limon qui le compose. " p. 243. & 244.

La Baleine, l'Eléphant & l'Homme rangés dans une seule & même classe, sans aucune distinction pour le dernier, donnent une idée avantageuse de la Philosophie qui dégrade l'homme. Je sais que l'auteur peut dire, qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans son assertion, puis qu'il est vrai, que l'homme considéré comme matière, n'est qu'une *modification passagère du limon*, de même que tous les autres Etres de la nature. Mais je sais aussi, qu'on a droit d'interpréter un auteur par les *antécédents* & les *conséquents* de tout son livre. Or en suivant cette règle, il est aisé de voir, que l'homme dans ce passage, n'est pas mis à coté de la Baleine, & de l'Eléphant, sous le seul rapport de *pésanteur sur le globe, & de configuration passagère du limon.*

„ Après quatre ans cet Européen (*Fernan-*
„ *dez*) se sentit soulagé du grand fardeau de
„ la vie sociale, quand il eut le bonheur d'a-
„ voir perdu l'usage de la réflexion & de la
„ pensée qui le ramenoit vers le passé, ou le
„ tourmentoit de l'avenir. " p. 260.

Sans diſcuter ici, ſi la vie ſociale impoſe *un fardeau* inſupportable, ſi *c'eſt un bonheur de perdre l'uſage de la réflexion*; je demanderai à notre Philoſophe, ſi un homme qui a perdu l'uſage de la réflexion, *peut ſe ſentir ſoulagé?* Je lui demanderai encore, ſi celui qui a perdu *la penſée du paſſé & de l'avenir*, peut ſentir ſon bonheur préſent? Il me ſemble que dans le cas de *Fernandez*, il auroit fallu qu'il pût comparer ſon état actuel, avec ſon état paſſé, pour pouvoir ſentir la différence de l'un à l'autre. Ce texte bien approfondi renferme plus une abſurdité.

Pour prouver le malheur attaché à la ſociété civile, l'auteur, après pluſieurs raiſonnemens plus ingénieux que ſolides, termine ainſi ſa démonſtration.

„ Après tout, un mot pour terminer ce „ grand procès. Demandez à l'homme civil, „ s'il eſt heureux? Demandez à l'homme ſau- „ vage, s'il eſt malheureux? ſi tous deux „ vous répondent NON; la diſpute eſt fi- „ nie." p. 261.

L'homme civil qui n'enviſagera cette vie que comme un paſſage néceſſaire pour arriver à une vie plus parfaite & infiniment plus heureuſe, répondra, qu'il n'y eſt pas parfaitement heureux; mais qu'à travers les miſères inſéparables de cette vie, ſa vertu lui fait enviſager avec ſatisfaction, un état plus

heureux, & que l'eſpérance d'en jouïr, quand il aura fourni ſa carrière, lui rend cette vie moins malheureuſe & plus ſupportable; enfin il répondra, que s'il ſe ſent malheureux dans ce monde, il y éprouve auſſi de tems en tems de véritables conſolations & de vrais plaiſirs. L'homme ſauvage répondra, que tout n'eſt pas dans ſa vie bonheur & agrément; qu'il eſt en butte au chagrin, à la douleur & aux peines intérieures, comme le reſte des hommes; qu'il eſt ſujet à des paſſions qui empoiſonnent ſes plaiſirs, & que le Philoſophe qui ne l'obſerve qu'à la diſtance de pluſieurs centaines de lieues, juge de ſa félicité de trop loin, pour pouvoir en juger ſainement. Ainſi en ſuppoſant que l'homme civil, & l'homme ſauvage ſoient deux êtres raiſonnables, ils ne répondront pas tous les deux ce NON, ſans les modifications convenables. Ainſi enfin *ce fameux procès entre les Philoſophes ſur les avantages de l'état de nature & de l'état ſocial, ne ſera pas encore terminé par un ſeul mot.*

„ Peuples civiliſés, ce parallèle eſt, ſans-
„ doute, affligeant pour vous: mais vous ne
„ ſauriez reſſentir trop vivement les calami-
„ tés ſous le poids desquelles vous gémiſſez.
„ Plus cette ſenſation vous ſera douloureuſe,
„ & plus elle ſera propre à vous rendre at-
„ tentifs aux véritables cauſes de vos maux.
„ Peut-être, enfin, parviendrez-vous à vous

„ convaincre, qu'ils ont leur ſource dans le
„ déréglement de vos opinions, dans les vi-
„ ces de vos conſtitutions politiques, dans les
„ loix bizares, par leſquelles celles de la na-
„ ture ſont ſans ceſſe outragées." p. 261.

Cette pathétique exhortation aux peuples civiliſés, eſt remarquable à plus d'un égard; l'auteur en leur reprochant leur foibleſſe, & en leur indiquant la ſource de leurs malheurs, les encourage à changer leurs *conſtitutions politiques*, & à abroger *leurs loix bizares qui outragent ſans ceſſe celles de la nature.* C'eſt leur dire en des termes différents; reprenez vos droits; vengez-vous des ſouverains qui ont uſurpé votre liberté; ſecouez le joug de la domination tant civile que religieuſe; car cette domination outrage ſans ceſſe la nature. Qu'on juge, ſi le partiſan outré de la nature, eſt l'ami des hommes.

„ On n'y rencontroit, (dans l'Amérique
„ ſeptentrionale) que quelques ſauvages, hé-
„ riſſés du poil & de la dépouille de ces mon-
„ ſtres. Les humains épars ſe fuïoient, ou
„ ne ſe cherchoient que pour ſe détruire. La
„ terre y ſembloit inutile à l'homme, & s'oc-
„ cuper moins à le nourrir, qu'à ſe peupler
„ d'animaux plus dociles aux loix de la na-
„ ture." p. 262.

Après tout ce que l'auteur a dit en faveur des ſauvages & de l'homme de la nature, de-

voit-on s'attendre qu'il nous en fit ici un tableau ſi déſavantageux? Ces hommes qui doivent répondre ſans reſtriction NON, lorsqu'on leur demande, s'ils ſont malheureux, *ſe fuïoient*, avec ſoin, *ou ne ſe cherchoient que pour ſe détruire, ſur une terre qui paroiſſoit moins s'occuper à les nourrir, qu'à ſe peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature.* Ainſi ſelon l'auteur, l'homme de la nature étoit moins docile aux loix de ſa mère, que les animaux ſes frères. On voit que pour détruire le ſyſtème de l'auteur, il ne faut que l'oppoſer à lui-même.

„ Et l'on dit enſuite, que la police & la „ ſociété ſont faites pour le bonheur de „ l'homme! Oui de l'homme puiſſant; oui de „ l'homme méchant." p. 315.

Parce que l'homme puiſſant abuſe quelquefois de ſon pouvoir dans la ſociété; parce que l'homme méchant s'y prévaut quelquefois de l'impunité; faut-il en conclure, que la police & la ſociété ne ſont faites que pour l'un & pour l'autre? Eſt-ce raiſonner en Philoſophe que de conclure du particulier au général?

„ Le ſang des martyrs fut, dans tous les „ tems & dans tous les lieux, la ſemence du „ proſélytiſme." p. 320.

Cette propoſition fauſſe, parce qu'elle eſt trop générale, n'eſt évidemment avancée que pour priver le chriſtianiſme d'une des plus con-

vainquantes preuves de ſa divinité. La Philoſophie tire parti de tout, pour abattre un redoutable ennemi, qui lui ſurvivra, malgré les efforts que les Philoſophes ſont pour l'exterminer.

EXTRAITS

Du Tome 7.

„ La chimère de l'égalité eſt la plus dan-
„ gereuſe de toutes dans une ſociété poli-
„ cée. —— Prêcher ce ſyſtème au peu-
„ ple, ce n'eſt pas lui rappeller ſes droits,
„ c'eſt l'inviter au meurtre & au pillage; c'eſt
„ déchainer des animaux domeſtiques & les
„ changer en bêtes féroces." p. 4.

La chimère de la liberté dans le ſens de l'auteur n'eſt pas moins dangereuſe. Quand on prêche au peuple; *que c'eſt un malheur de connoitre les loix, & les gouvernemens*; quand on lui dit, que tous les Souverains ſont des *Deſpotes* & des *Tyrans*; quand on exhorte les hommes *à connoitre leur nombre & leurs forces*; quand on dit aux militaires armés pour le ſalut de la patrie, qu'ils ſont de *vils mercénaires prêts à égorger leurs femmes & leurs enfans au premier ordre du ſouverain*; quand on aſſure, qu'il ne faudroit *peut-être qu'un mot*, pour donner un plus noble *motif à leur valeur*; en

un mot, quand on exagère à tous les hommes les avantages de l'homme de la nature ſur l'homme civil, n'eſt-ce pas *plutôt inviter le peuple au meurire & au pillage, que lui rappeller ſes droits?* n'eſt-ce *pas déchainer des annimaux domeſtiques*, & les changer en bêtes féroces? L'auteur ſeroit bien en peine d'aſſigner la véritable différence, qu'il doit ſuppoſer y avoir, entre *l'égalité* & *la liberté*, de la façon qu'il l'entend & qu'il la prêche. Il dit avec raiſon, „ Qu'il n'y a dans la nature qu'une „ égalité de droit, & jamais une égalité de „ fait." p. 4.

Nous diſons avec autant de raiſon que lui, qu'il n'y a dans la nature qu'une liberté de droit, & preſque jamais une liberté de fait, pas même chez les ſauvages, conſidérés ſous le reſpect de ſubordination du foible envers le plus fort; & ſous ce point de vue cette *liberté* eſt identifiée *avec l'égalité* dont parle l'auteur; s'il y a un inconvénient réel de prêcher au peuple l'égalité, il n'y en a pas moins à lui prêcher la liberté dans le ſens de notre Philoſophe.

Que n'a-t-il dès le commencement de ſon ouvrage adopté cette belle maxime dont il démontre, ici, ſi bien les avantages! Que de contradictions n'eut-il pas évité; que d'abſurdités dangereuſes n'auroit-il pas retranché de ſon livre! Que de reproches peut-

on lui faire avec raiſon, dans le tems qu'on n'auroit peut-être que de juſtes éloges à lui donner!

„ Elles crurent enfin (les nations de l'Amé-
„ rique ſeptentrionale) qu'un peuple pouvoit
„ être heureux ſans maîtres & ſans prêtres.
„ L'Homme a beſoin de l'un & de l'autre,
„ ſi l'on en croit l'impoſture & la flaterie
„ qui parlent dans les temples & dans les
„ Cours. p. 15.

Si ce n'eſt pas là prêcher aux hommes *l'égalité de fait*, l'auteur a une façon de s'énoncer que perſonne que lui ne peut bien comprendre.

„ Ils admettent l'Enfer & le Paradis, (les
„ *Dumplers*) mais rejettent, avec raiſon, l'é-
„ ternité des peines. p. 19. Cependant on
„ voit un aſſez grand nombre de citoyens (à
„ Philadelphie) qui ne connoiſent ni temples,
„ ni prêtres, ni culte public, & n'en ſont ni
„ moins heureux, ni moins humains, ni moins
„ vertueux. p. 31. Le Chriſtianisme n'eſt pas
„ moins intolérant que les autres ſectes, quoi-
„ que ſon fondateur ait prêché la paix de
„ parole & d'exemple, ... ſes maximes
„ générales qui panchent vers la bienveillance,
„ vers la tolérance univerſelle, ſont trop ſou-
„ vent démenties, lorsqu'il s'agit de ſa doc-
„ trine particulière, de la préférence exclu-
„ ſive qu'elle exige, de la diviſion inteſtine
„ qu'elle met entre ſes ſectateurs & les païens,

„ entre les membres d'une cité, d'une mê-
„ me famille . . . . &c. p. 63. & 64.

On voit bien que ce n'eſt pas un Philoſophe chrêtien qui parle dans une partie de la terre preſque toute chrêtienne ; quel fruit eſpère-t-il donc retirer de ſes blasphèmes contre Jéſus-Chriſt ? Inutilement s'efforce-t-il à faire remarquer de la contradiction entre la conduite du Légiſlateur, & la loi qu'il nous a donnée ; il n'y a qu'un eſprit libertin, & un cœur gaté, qui puiſſent être les victimes infortunées du détracteur du chriſtianisme.

„ *Monteſquieu*, lui-même, ne s'eſt pas ap-
„ perçu qu'il faiſoit des hommes pour les
„ gouvernemens, au-lieu de faire des gou-
„ vernemens pour les hommes." p. 65. & 66.

Je ne ſais ſi ce reproche eſt juſte, & ſi *Monteſquieu* le mérite ; mais je ſais, que notre Philoſophe politique ne fait ni l'un, ni l'autre : je ſais qu'il cherche à détruire les gouvernemens par les hommes, afin qu'il n'y ait bientôt ni hommes, ni gouvernemens.

„ C'eſt par des prohibitions, par des mena-
„ ces, & des peines qu'on croit les enchainer "
(les hommes) „ .... on les empriſonne, on
„ les garrote, on empêche l'homme né libre
„ d'aller reſpirer dans des contrées où le ciel
„ & la terre lui donneroient un azile ; on
„ aime mieux l'étouffer dans ſon berceau ....
„ Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos

„ loix! peuples où ſont vos droits?" p. 126. & 127.

L'Auteur qui ne veut pas qu'on prêche l'égalité au peuple, pour ne pas l'exciter à la revolte & au meurtre, a bientôt oublié cette ſage maxime: ſon enthouſiaſme pour la liberté l'emporte toujours trop loin; pour achever de s'en convaincre, il n'y a qu'à lire depuis la page 126. juſqu'à la page 130. incluſivement; on y verra ſans-doute des vérités, mais ſi fort exagérées, & préſentées avec un ton ſi ſéditieux, que ſi le commun du peuple étoit à portée de ſuivre les impulſions que le Philoſophe paroit vouloir lui donner, il n'eſt pas douteux, qu'on le verroit bientôt ſe porter à toutes ſortes d'excès contre les ſouverains qu'on leur dépeint comme des *Tyrans*.

„ On a vu même des païs du nouveau „ monde, où les animaux avoient fait plus „ de progrès que l'homme, vers l'état de „ perfection & de ſociété, auquel ils étoient „ appellés par la Nature; c'eſt qu'ils vivoient „ ſans maitres". p. 104.

Que répondre à un Philoſophe auſſi peu conſéquent; faut-il lui dire que la raiſon qu'il donne en faveur des animaux, & contre les hommes des païs du nouveau monde; que cette raiſon, dis-je, prouve contre lui-même? mais n'auroit-il pas dû s'appercevoir

lui-même, que ſi ces animaux étoient plus avancés que les hommes, vers l'état de perfection, par la ſeule raiſon qu'ils n'avoient pas de maître; ces mêmes hommes n'avoient pas eu non plus de maître juſqu'à la découverte du nouveau monde? que par conſéquent les hommes & les animaux du nouveau monde, auroient dû être au tems de la découverte, au moins, au même dégré de perfectibilité.

„ Par Gouvernement il ne faut pas enten-
„ dre ces conſtitutions bizares de l'Europe,
„ qui font un mélange inſenſé de loix ſacrées
„ & profanes." p. 140.

Il n'y a donc pas un ſeul gouvernement en Europe, il n'y en a pas même en Aſie, ni en Afrique, puiſque dans tous ces Etats deſpotiques il y a bien plus qu'en Europe, *un mélange inſenſé de loix ſacrées & profanes*; il étoit réſervé à l'Amérique Angloiſe, de donner le modèle d'un gouvernement proprement dit; malgré cela, ſelon l'auteur lui-même, le gouvernement de l'Amérique Angloiſe ne mérite pas des éloges à tous égards; ce n'eſt que par-
„ ce qu'elle a été aſſez ſage, ou aſſez heu-
„ reuſe, pour ne pas admettre une puiſſan-
„ ce eccléſiaſtique .... car ſous d'autres
„ points de vue, ſon gouvernement n'eſt pas
„ ſi bien combiné." p. 140.

„ Elle (la Légiſlation) formera la morale

„ ſur le phyſique du climat; .... la ſainteté „ des mœurs doit s'établir par l'opinion. ". p. 147.

Notre auteur, peu content comme nous l'avons vu, des gouvernemens de l'Europe, s'eſſaye à tracer un plan de légiſlation qui peut concourir au bien & à la félicité de la ſociété; ſes idés à ce ſujet ſont neuves, mais ſont-elles ſolides? qu'on en juge par les deux principes que je viens de citer; *former la morale ſur le phyſique du climat*; *établir la ſainteté des mœurs par l'opinion.* L'erreur a-t-elle jamais parlé avec autant d'audace?

„ Auſſi convient-on qu'il n'y a peut-être „ pas dans le monde entier, un code auſſi „ diffus, auſſi embrouillé, que celui des loix „ civiles de la Grande-Bretagne. ". p. 151.

Quoi, ce peuple le plus ſage & le plus heureux de l'Europe; ce peuple qui devroit ſervir de modèle à tous les autres; les Anglois, enfin, n'ont pas pu parvenir à ſimplifier leur Code, & à rendre leur légiſlation plus claire, plus aiſée, & moins embrouillée! non, répond l'auteur lui-même; *ils n'ont fait qu'augmenter la confuſion.* p. 151. En quoi conſiſte donc leur ſupériorité de légiſlation ſur les autres peuples?

„ Gardons-nous en effet de confondre la „ réſiſtance que les colonies Angloiſes de- „ vroient oppoſer à leur Métropole, avec la

„ fureur d'un peuple ſoulevé contre ſon ſou-
„ verain par l'excès d'une longue oppres-
„ ſion. " p. 181.

L'auteur ne peut ſe défaire de ſa partialité en faveur de l'Angleterre; il faut qu'aux dépens même de la raiſon & du bon-ſens, il la faſſe paroitre dans toutes les occaſions. Car enfin, ſi la Métropole uſurpe les droits des colonies; ſi elle veut à ſon gré la rendre tributaire, & lui impoſer le joug de la ſervitude, pourquoi cette Métropole ne doit-elle pas être confondue avec un ſouverain qui opprime & qui vexe ſon peuple? & pourquoi enfin les colonies Angloiſes ne doivent-elles pas prendre les mêmes meſures que les peuples opprimés, pour repouſſer le joug qu'on veut leur impoſer? voyons ſi la raiſon que l'auteur en donne, eſt bien ſolide.

„ Dès qu'une fois l'eſclave du deſpotiſme
„ auroit briſé ſa chaine, auroit commis ſon
„ ſort à la déciſion du glaive, il ſeroit forcé
„ de maſſacrer ſon tyran, d'en exterminer
„ la race & la poſtérité, de changer la forme
„ du gouvernement, dont il auroit été la vic-
„ time depuis des ſiècles. S'il oſoit moins,
„ il ſeroit tôt ou tard puni de n'avoir été
„ courageux qu'à demi .... &c. " p. 181. & 182.

Les Colonies Angloiſes n'auroient-elles pas à craindre d'être punies par la Métropole, de

n'avoir été courageuſes qu'à demi, ſi lorſqu'elles auront commis leur ſort à la déciſion du glaive, elles ne prennent pas les mêmes meſures que devroit prendre l'eſclave du deſpotiſme, pour ne plus retomber dans l'eſclavage? non, répond encore notre Philoſophe; voici la raiſon qu'il en donne.

„ Elles, (les colonies Angloiſes) ne pour-
„ roient embraſſer un ſyſtème d'indépendan-
„ ce, ſans rompre les liens de la Religion,
„ du Serment, des Loix, du Langage, du Sang,
„ de l'Intérêt, du Commerce, des Habitu-
„ des enfin, qui les tiennent unies entre elles
„ ſous la paiſible influence de la Métropole.
„ Croit-on qu'un ſi grand déchirement n'iroit
„ pas juſqu'au coeur, aux entrailles, à la vie
„ des colonies? ..., &c." p. 182.

Les liens de la Religion, du Serment, des Loix, &c. ne doivent-ils donc être ſacrés que pour les colons Anglois? les autres peuples de la terre ne doivent-ils pas les reſpecter? & quand ils pourroient les briſer ſans crime, *croit-on qu'un ſi grand déchirement n'iroit pas juſqu'au coeur, aux entrailles, à la vie même* de tous les peuples policés, qui voudroient maſſacrer leurs tyrans, & en exterminer la race & la poſtérité?

„ Car il ſeroit contre la nature des choſes,
„ que les provinces ſubordonnées à la nation
„ dominante, reſtaſſent ſous ſon empire, lors-

„ qu'elles ſeront parvenues à égaler ſa popu-
„ lation & ſes richeſſes.

„ Qui ſait même ſi cette ſciſſion n'arrivera
„ pas plutôt? " p. 185.

C'eſt-à-dire, que les colonies Angloiſes dont il eſt ici queſtion, ne doivent reſpecter les liens de la Religion, du Serment, du Sang, des Loix, &c. qu'autant de tems qu'elles ne ſeront pas aſſez puiſſantes pour les rompre & les briſer impunément; leur population & leurs richeſſes parvenues au point d'égalité avec la population & les richeſſes de la Métropole, alors, plus de Religion, plus de Sermens, plus de Loix qui les retiennent ſous la domination de leur Mère-patrie. On ne doit plus être ſurpris, que notre Philoſophe avance ce principe inouï; *qu'on doit former la morale ſur le phyſique du climat*; il auroit pu ajouter avec autant de raiſon, *ſur les différentes circonſtances*; & alors la morale changeroit comme les tems & les lieux, & n'en ſeroit que plus commode.

„ Après avoir vu dans le début de cet
„ ouvrage, en quel état de miſère & de té-
„ nèbres étoit l'Europe à la naiſſance de l'A-
„ mérique, voyons en quel état la conquête
„ d'un monde conquis a conduit & pouſſé le
„ monde conquérant. C'étoit l'objet d'un
„ livre entrepris avec le déſir d'être utile: ſi
„ le but eſt rempli, l'auteur aura payé ſa
„ dette

„ dette à ſon ſiècle, & à la ſociété. " p. 187.

Le but n'eſt certainement pas rempli; on peut aſſurer que l'auteur l'a totalement manqué, ſuppoſé qu'il ſe le ſoit réellement propoſé; ſon ſiècle & la ſociété lui auroient volontiers remis ſa dette, puiſqu'il vouloit s'en acquitter ſi mal; mais voïons s'il réuſſit mieux à nous donner un tableau fidèle de l'état de l'Europe, depuis la conquête du nouveau monde, qu'il n'a réuſſi à nous la peindre avant cette fameuſe conquête. Faiſons pour cela quelques extraits du dix-neuvième livre, qui forme un ſeptième volume ſéparé pour la commodité de ceux qui avoient acheté quelqu'une des premières éditions, & qui ne voudroient pas faire les frais aſſez conſidérables de la dernière.

EXTRAITS

Du 19me *Livre ou du petit Tome 7, qui ſe vend ſéparément.*

„ *Conſtantin*, au-lieu d'unir à ſa couronne le „ Pontificat, quand il ſe fit chrêtien, comme „ ils étoient unis dans la perſonne des Empe- „ reurs païens, accorda au clergé ..... &c." p. 191. & du *Tome ſéparé*. p. 4.

Si *Conſtantin* eût été Philoſophe, & s'il n'eut

abandonné le paganiſme que par un eſprit de nouveauté, & ſeulement par un goût de caprice, il y a apparence qu'en faiſant l'honneur à la Religion chrêtienne de lui donner la préférence, il eut voulu ſe réſerver celui d'en être le Souverain Pontife; mais *Conſtantin* abjurant le Paganiſme parce qu'il en connoiſſoit la folie, & embraſſant le Chriſtianiſme, parce qu'il étoit convaincu de ſa ſainteté, devoit néceſſairement laiſſer ſubſiſter l'ordre hiérarchique qu'il avoit trouvé dans une Religion, qu'il ſe propoſoit de protéger, & non de ſapper par le fondement; ſi le Philoſophe confond le paganiſme & le chriſtianiſme, s'il ne regarde ces deux Religions que comme deux ſectes qu'il eſt aſſez indifférent d'embraſſer, *Conſtantin* avec tous les chrêtiens mettoit une grande différence entre l'Evangile & les fables monſtrueuſes des idolatres.

„ Dans d'autres, états beaucoup d'eſprits „ hardis ſe détachèrent des dogmes du chriſ- „ tianiſme; & les plus vertueux d'entre eux „ n'en conſervèrent qu'un certain attache- „ ment à ſa morale, quoique extérieurement „ ils pratiquaſſent ce que préſcrivoient les „ loix de la ſociété où ils vivoient. " p. 191 & „ du *Tome ſéparé*." p. 4.

Il n'eſt pas poſſible de ſavoir exactement, ſi le nombre des bons eſprits qui ſe détachè-

rent des dogmes du chriſtianiſme, fut bien grand, puiſque en conſervant un certain attachement à ſa morale, ils pratiquoient extérieurement ce que les loix de la ſociété dans laquelle ils vivoient, préſcrivoient: c'eſt-à-dire, que ces déſerteurs eurent grand ſoin de cacher leur apoſtaſie; comment donc l'auteur peut-il affirmer poſitivement, que le nombre de ces eſprits hardis & vertueux fut conſidérable? Les Philoſophes tiendroient-ils un Nécrologue particulier de leurs confrères?

„ Les miſſions nous ont délivré de ces „ eſprits inquiets qui pouvoient incendier „ leur patrie, & qui ſont allés porter les „ torches & les glaives de l'Evangile au-„ delà des mers. " p. 193. & du *Tome ſéparé.* p. 6.

L'Evangile n'a ni torches, ni glaives, c'eſt au-contraire malgré les torches & les glaives, qu'il s'eſt établi par la patience, la douceur & la charité, tant de ſes Apôtres que de ſes proſélytes. Si des Miniſtres indignes ont quelquefois abuſé de leur miniſtère; s'il ſubſiſte encore dans certains Etats un tribunal cruel, où à l'ombre de l'Evangile on immole inhumainement des victimes à la vengeance, à la ſuperſtition, à l'avarice même, l'Evangile lui-même condamne & reprouve des attentats de cette nature; ce ſont des abus qu'on devroit ſans-doute proſcrire; mais ces abus ne peuvent

pas autoriſer un eſprit bienfait à en faire une imputation odieuſe & maligne à la Religion de Jéſus-Chriſt.

„ Depuis que la communication eſt établie „ entre les deux hémiſphères, on parle & „ l'on s'occupe moins de cet autre monde qui „ faiſoit l'eſpérance du petit nombre & le „ tourment de la multitude. " p. 194. & du *Tome ſéparé.* p. 6.

Il n'eſt guères poſſible de s'expliquer avec plus de préciſion ſur la vie future; le ton indécent que l'auteur prend à ce ſujet, ſuffit pour le couvrir d'opprobre au tribunal de la raiſon; mais la Philoſophie ne rougit de rien, & le Philoſophe ne garde plus aucune meſure.

„ Les Hébreux que les plaies d'Egypte „ forcèrent à tranſmigrer dans l'Arabie-pé- „ trée, furent au moins quarante ans à ſe „ diſcipliner en corps d'armée, avant d'aller „ dévaſter la Paleſtine pour s'y établir comme „ nation. " p. 198. & du *Tome ſéparé* p. 10.

Quand on altère un fait hiſtorique, & qu'on veut contre dire ouvertement le ſeul livre connu, où ce fait eſt détaillé, on eſt obligé premièrement à citer les monumens authentiques qui ont ſervi à découvrir la vérité; ſecondement, on doit démontrer, que le livre auquel on a ajouté foi pendant une ſuite non interrompue de pluſieurs ſiècles, ne mérite nulle créance; notre hiſtorien ne

fait, par rapport aux Hébreux, ni l'un ni l'autre ; on eſt donc en droit de le ſoupçonner lui-même d'infidélité & de prévention ; & de s'en tenir au livre de Moïſe, par préférance au livre de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique.

„ Le meilleur des Princes qui auroit fait „ le bien contre la volonté générale, ſeroit „ criminel, par la ſeule raiſon qu'il auroit „ outrepaſſé ſes droits ..... Peuples ne „ permettez donc pas à vos prétendus maîtres, „ de faire même le bien contre votre vo- „ lonté générale". p. 203. & du *Tome ſéparé* p. 14. & 15.

„ Elle eſt encore aujourd'hui (*la Pologne*) „ ce qu'étoient tous les Etats de l'Europe, il „ y a dix ſiècles, ſoumiſe à des grands A- „ riſtocrates, qui nomment un Roi pour en „ faire l'inſtrument de leurs volontés". p. 207. & du *Tome ſéparé*. p. 19.

Tout le monde ſait que le Royaume de France n'étoit pas électif il y a dix ſiècles ; quand il n'y auroit que celui-là en Europe, qui eut été déclaré héréditaire, avant l'époque, que l'auteur aſſigne, cela ſuffiroit pour rendre ſa propoſition fauſſe.

„ Cette conſtitution (*celle de l'Angleterre*) „ qui ſans exemple dans l'antiquité, devroit „ ſervir de modèle à la poſtérité, ſe ſoutien- „ dra longtems ..... cependant les eſprits ſont

„ ſagement allarmés ſur la durée d'un ſi bon „ gouvernement ". p. 216. & du *Tome ſéparé* p. 27.

Sans examiner ſi ce n'eſt pas encore ici une prévention déplacée qui fait tomber l'auteur dans une petite contradiction, je me contenterai de lui demander, comment il eſt poſſible de prévoir que la conſtitution d'Angleterre ſe ſoutiendra longtems, & de reconnoitre, en même tems la ſageſſe des allarmes bien fondées ſur la durée d'un ſi bon gouvernement? Notre Politique a un goût décidé pour la Prophétie ; plus d'une fois le ſort futur de tous les peuples de la terre, paroit lui être connu; plus d'une fois il l'annonce avec ce ton d'aſſurance qui caractériſe l'homme inſpiré: quel dommage qu'il nous ait prévenu lui-même contre les Prophètes, lorsqu'il nous a dit, que tous les Propètes commencent par *réver*, & que *c'eſt là le premier pas dans le métier.* Un Prophéte qui contredit ſa propre prophétie, ne mérite-t-il pas lui-même le nom de rêveur?

„ Chargé de terminer les quérelles reli- „ gieuſes, (*le Stadhouder*) ce Magiſtrat a dès- „ lors une influence dangereuſe, parce qu'il „ peut impliquer toutes les affaires de Reli- „ gion dans celles de l'Etat, & toutes les af- „ faires d'Etat dans celles de Religion. " p. 220. & du *Tome ſéparé.* p 30. On doit remar-

quer qu'il eſt très-faux que le *Stadhouder* ſoit chargé de terminer les quérelles de Religion. Chaque ville députe à tous les Synodes un, ou pluſieurs Laïques pour ſurveiller les Miniſtres dans les arrangemens qui s'y prennent ou les déciſions qui s'y font, & comme dans chaque ville le Magiſtrat eſt le véritable ſouverain, c'eſt lui auſſi qui décide les quérelles religieuſes. Heureuſement pour le peuple, que ces quérelles ſont très-rares en Hollande, & qu'ordinairement elles ſont de peu de conſéquence.

Il paroit par ce texte, que l'auteur trouve l'autorité du *Stadhouder* en Hollande, trop étendue, & par-là même dangereuſe ; car quelques lignes après, il s'écrie : *Quelle carrière ouverte à ſon ambition !*

A la page qui ſuit, il la trouve cette même autorité trop bornée, pour qu'il puiſſe être utile à l'Etat ; il diſſipe même la crainte que les Hollandois pourroient avoir de lui confier un pouvoir plus abſolu, & il fait voir, qu'il n'y a aucun rapport de la République de *Rome* à celle de la *Hollande*, pour que la chute de la première, occaſionée par le pouvoir trop étendu qu'elle donnoit à ſes Dictateurs, doive faire craindre à la ſeconde un pareil ſort. Voici comme l'auteur s'explique.

„ Cependant ce Magiſtrat pour être utile à
„ la République, devroit être tout entier à

„ l'Etat. S'il avoit dans l'aſſemblée générale „ l'influence qu'il a dans le Conſeil de guer- „ re, il ne lui reſteroit d'autres intérêts que „ ceux de la Patrie.....

„ Mais peut-être craint-on, que le Stadhou- „ derat, réuniſſant le pouvoir civil à la force „ militaire, cette dignité ne devint un jour „ un inſtrument d'oppreſſion. *Rome* eſt tou- „ jours citée pour exemple à tous nos Etats „ libres qui n'ont rien de commun avec elle." p. 221. & 222. & du *Tome ſéparé* p. 32.

Mais ſi le Stadhouder avoit la même influence dans l'aſſemblée générale qu'il a dans le Conſeil de guerre, ne ſeroit-il pas véritablement le Souverain de la République? oui ſans-doute, puisqu'alors il réuniroit tout le pouvoir des Deſpotes mêmes; c'eſt-à-dire, le pouvoir civil, le pouvoir militaire, & le pouvoir Eccléſiaſtique; quel pouvoir reſteroit-il à la nation? auroit-on cru que l'ennemi des Deſpotes indiquât la route qu'il faudroit ſuivre pour en créer un de plus en Europe.

„ L'Europe auroit à déſirer, que les Sou- „ verains vouluſſent imiter un établiſſement „ de la Chine. Dans cet Empire on diſtingue les „ Miniſtres en deux claſſes, celle des *Penſeurs* „ & celle des *Signeurs* ..... c'eſt la ſource „ de tous ces réglements admirables qui font „ regner à la Chine la Légiſlation la plus ſa- „ vante, par l'adminiſtration la plus ſage.....

„ &c. " p. 238. & du *Tome ſéparé* p. 46. & 47.

J'ai déjà fait remarquer ce qu'on devoit penſer de cette *légiſlation la plus ſavante* & de *cette adminiſtration la plus ſage*, qui dans l'ordre des gouvernemens, mettent la Chine au premier rang.

„ Tout écrivain de génie, eſt Magiſtrat né „ de ſa patrie; il doit l'éclairer s'il le peut; „ ſon droit eſt ſon talent..... ſon tribunal „ c'eſt la nation entière; ſon juge eſt le pu- „ blic, non le Deſpote qui ne l'entend pas, „ ou le Miniſtre qui ne veut pas l'écouter. " p. 239. & du *Tome ſéparé* p. 47.

Tout écrivain de génie, doit ſans-doute conſacrer ſes talens au bien & à l'utilité de la ſociété, & plus particulièrement encore à l'honneur, à la gloire, & à l'avantage de ſa patrie; mais ſon travail doit toujours être ſoumis au jugement du Gouvernement, & ſuppoſé que l'écrivain patriote mérite d'être regardé en quelque façon comme le *Magiſtrat*, ou pour mieux dire, le *Légiſlateur* de ſa nation, il doit attendre que le gouvernement lui défère ce titre honorable. Dire, comme notre Philoſophe, qu'il peut le prendre de lui-même, dire que la nature le lui donne, c'eſt avancer une abſurdité inſoutenable; c'eſt expoſer une nation à un déſordre continuel. Rarement ces écrivains de génie ſont-ils d'accord entre eux; que de loix contra-

dictoires ne verroit-on pas éclore! Le code de *Voltaire*, ceux de *Rouſſeau*, de *Diderot*, de *Monteſquieu*, de *D'argens*, d'*Helvétius*, de *Mirabeau*, & de tant d'autres Ecrivains de génie, jetteroient la France dans un labyrinthe de ſyſtèmes monſtrueux & informes, qu'il ne ſeroit certainement pas poſſible de concilier enſemble, ſi tous ces Ecrivains avoient le droit d'être les Légiſlateurs de leur patrie. Tous ces Meſſieurs ſont cependant des *Ecrivains de génie*, des Philoſophes modernes, dont les ſentimens diffèrent preſque en entier. On comprend aiſément où tend la propoſition de l'auteur; il ſent d'avance, qu'il n'y a pas un ſeul gouvernement qui puiſſe admettre ſes principes; auſſi va-t-il chercher le droit de les avancer, dans la Nature; mais la Nature les déſavoue autant que la ſociété, & le bon ordre.

„ C'eſt alors peut-être, que la Divinité con-
„ temple avec plaiſir ſon ouvrage, & ne ſe
„ répent pas d'avoir fait l'homme." p. 295. & du *Tome ſéparé* p. 98.

On croiroit que l'auteur a détaillé un peu plus haut les vertus civiles & morales des hommes, qu'il a peint leur amour pour la juſtice, leur fidélité dans les engagemens, & leur vive reconnoiſſance envers l'Etre ſuprême pour tous les biens dont il les comble; ce n'eſt rien de tout cela; il a fait l'énumération

des avantages du commerce ; il a peint le grand négociant ; & après avoir pompeuſement décrit tout ce que l'Europe a fait pour *ouvrir* toutes les ſources *de la population & de la volupté, pour les verſer par mille canaux* ſur la ſurface de la terre, il s'écrie avec le ton le plus emphatique; *c'eſt alors &c.* . . .

Si cette exclamation eſt bien placée, on peut dire que l'homme a été bien longtems à répondre aux vues de la Divinité ſur lui.

„ Le Clergé n'eſt qu'une profeſſion au moins „ ſtérile pour la terre, lors même qu'il s'oc- „ cupe à prier ". p. 310. & du *Tome ſéparé* p. 112.

On voit ici l'*inutilité des Prières*, aſſez clairement marquée, & la *fécondité* de la terre *indépendante* de la volonté de ſon créateur.

„ La ſtabilité des Empires y (*en Aſie*) fonda „ les loix & les arts, enfans du génie & de „ la paix". p. 315. & du *Tome ſéparé* p. 116.

Quels ſont donc ces Empires ſi ſtables de l'Aſie? Ne les a-t-on pas vus, ſe fonder, ſe diviſer, ſe détruire, & crouler ſubitement les uns & ſur les autres ? L'auteur m'oppoſera peut-être l'Empire de la *Chine*; mais ni lui, ni moi, ne ſommes pas aſſez verſés dans les antiquités Chinoiſes ; nous ne connoiſſons pas aſſez, ni l'hiſtoire, ni la tradition de ce peuple, pour pouvoir nous aſſurer, que la ſtabilité de ſon Empire ait été à l'épreuve des

viciſſitudes auxquelles tous les autres ont ſuccombé pluſieurs fois.

„ Au tems de la naiſſance du Chriſt, les li-
„ vres de David & ceux de la Sybille annon-
„ cèrent la chute du monde, un déluge, ou
„ plutôt un incendie univerſel, un jugement
„ de tous les hommes;....; mille ans après
„ l'Ere chrêtienne, les livres de David &
„ ceux de la Sybille annoncèrent encore le
„ jugement dernier..... &c". p. 337. & 338. & du *Tome ſéparé* p. 136. & 137.

Il ſuffit, je penſe, d'extraire ce lambeau d'éloquence, pour faire l'éloge de la fidélité, du goût, du diſcernement, & de la probité de l'Hiſtorien. Les livres de David ont annoncé longtems avant la naiſſance du Chriſt, *la chute du monde*, & *le jugement de tous les hommes* : les livres de la Sybille ne ſont ſelon toutes les apparences, que fabuleux ; & ne doivent pas être cités conjointement avec ceux du Prophéte-Roi. Les livres de David n'ont pas été enſévelis pendant mille ans dans l'oubli, pour qu'on puiſſe dire, que *Mille ans après l'Ere chrêtienne, ils annoncèrent encore le jugement dernier.*

„ Tandis qu'une partie de chrêtiens frappés
„ de terreur, alloit périr dans les croiſades,
„ une autre partie s'enſéveliſſoit dans les cloi-
„ tres. Voilà l'origine de la vie monaſtique
„ en Europe; l'opinion fit les Moines, l'opi-

„ nion les détruira". p. 338. & du *Tome ſépa-ré* p. 137.

Autre erreur hiſtorique auſſi frappante & auſſi malicieuſement avancée que les autres. L'origine de la vie monaſtique en Europe, ne remonte-t-elle qu'au tems des croiſades? Si ce ſont les Moines qui ont préché les croiſades en Europe, certainement l'origine de la vie monaſtique remonte bien plus haut. Mais qu'eſt-il beſoin de réfuter un hiſtorien, qui ſemble avoir affecté d'avancer des paradoxes pour ſe jouer du lecteur. Le Monaſtere du *Mont-Caſſin*, ceux de *Cluni*, *Citeaux*, *Marmoutier*, *Luxeu*, & tant d'autres, atteſtent qu'un hiſtorien qui ne feroit remonter l'origine des Moines en Europe, qu'au dixième ſiècle, ſeroit ou un ignorant inexcuſable, ou un écrivain infidèle, qui voudroit à pure perte, en impoſer à la poſtérité.

„ Parmi les claſſes oiſeuſes de la ſociété la
„ plus nuiſible, eſt celle qui par ſes principes,
„ doit porter tous les hommes à l'oiſiveté .....
„ qui fait perdre dans les temples le tems que
„ l'homme doit au ſoin de ſa maiſon; qui fait
„ demander au ciel une ſubſiſtance que la ter-
„ re ſeule donne & rend au travail". p. 339. & du *Tome ſéparé* p. 138.

Le culte public, l'invocation de Dieu & de ſa providence, ne ſont qu'une ſuite de l'oiſiveté, qu'une claſſe d'hommes dangereux & inu-

tiles ne ceſſent de prêcher. Telle eſt l'élévation des ſentimens de notre Hiſtorien Philoſophe. Tels ſont, ſon reſpect, ſa confiance & ſa reconnoiſſance envers la Divinité.

Cette tête élevée vers les cieux, n'eſt pas „ faite à l'image du Créateur, pour ſe courber „ devant un homme. Aucun n'eſt plus qu'un „ autre, que par le choix, que de l'aveu de „ tous". p. 354. & du *Tome ſéparé* p. 151.

Le philoſophe qui diminue & réduit à peu de choſe les devoirs de l'homme envers Dieu, doit ſans-doute n'en reconnoitre aucun d'homme à homme; le texte ci-deſſus prouve clairement, que les Souverains de la terre ne peuvent exiger aucune marque de ſoumiſſion de la part de leurs ſujets; qu'à cet égard les ſujets ne doivent rien aux Rois de la terre.

„ La nation n'étant plus rien, prendra de „ l'indifférence pour ſes Rois; ne verra ſes en„ nemis que dans ſes maitres; eſpérera quel„ quefois un adouciſſement de ſervitude dans „ un changement de joug; attendra ſa déli„ vrance d'une révolution; & ſa tranquilité „ d'un bouleverſement.... après ces mots, il „ faut ſe taire". p. 355. & du *Tome ſéparé* p. 153.

Il faut ſe taire ſans-doute, quand on a dit tout ce qu'on avoit à dire: mais il eût mieux valu ſe taire plutôt; il eût mieux valu ne ja-

mais parler; quand on n'a que des impiétés à vomir, de fauſſes maximes à débiter, des ſéditions à exciter, des fauſſetés à dire, on devroit ne jamais parler; mais lorſqu'après avoir ramaſſé dans un livre três-long, quantité d'abſurdités dans tous les genres, un auteur dit gravement à la fin de ſon ouvrage, *après ces mots il faut ſe taire*; n'eſt-on pas en droit de lui répondre, vous vous raviſez trop tard; il y a longtems que vous auriez dû vous condamner au ſilence.

„ Un Tartare briſera peut-être d'un ſeul „ coup de hache cette ſtatue de *Voltaire*, que „ *Pigalle* n'aura pas achevée en dix ans: & „ nous travaillons encore pour l'immortalité, „ vains atômes pouſſés les uns par les autres „ dans la nuit d'où nous venons! Peuples ar„ tiſtes, ou ſoldats, qu'êtes-vous entre les „ mains de la nature, que le jouet de ſes loix, „ deſtinés tour-à-tour à mettre de la pouſſière „ en œuvre, & cette œuvre en pouſſière". p. 372. & du *Tome ſéparé* p. 168.

Le matérialiſte le plus décidé ne s'eſt jamais expliqué avec plus de préciſion, moins d'équivoque & plus de clarté. Il me ſemble entendre l'auteur des *Oeuvres Philoſophiques* de Mr. *D....* celui *du ſyſteme de la nature*, fauſſement attribué *à Mr. Helvétius*, & pluſieurs autres anonimes modernes, qui vraiſemblablement ne ſont qu'un ſeul & même auteur,

qu'on ne devroit peut-être pas diſtinguer de notre Hiſtorien Philoſophe & Politique. Celui qui a eu aſſez de méchanceté pour mettre ſur le compte de Mrs. *Helvétius* & *Mirabeau*, des ouvrages impies & ſcandaleux, peut bien avoir pouſſé ſon audace, juſqu'à faire courir le bruit, par le canal de ſon libraire, que M. l'Abbé *Raynal* eſt l'auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique. Ce ſecond attentat eſt ſi fort analogue aux premiers, qu'on ne croit pas faire tort à l'auteur de ceux-ci, en l'accuſant de celui-là; ſurtout ſi l'on fait attention, qu'on n'en juge pas ſur de ſimples probabilités, & qu'on a ſur cet article quelque choſe de plus que des conjectures.

„ Le monde étoit chrêtien ou Mahométan, „ enſéveli partout dans le ſang des nations. „ L'ignorance ſeule triomphoit ſous l'éten- „ dard de la Croix ou du Croiſſant. Devant „ ces ſignes redoutés tout genou fléchiſſoit, „ & tout eſprit trembloit. La Philoſophie „ dans une enfance continuelle balbutioit les „ noms de Dieu & de l'ame; elle s'occupoit „ des ſeules choſes qu'elle devoit toujours „ ignorer". p. 376. & du *Tome ſéparé*. 172, „ Toutes les paſſions s'allumèrent & s'exal- „ tèrent entre les tombeaux de Jéſus & de „ Mahomet". p. 392. & du *Tome ſéparé* p. 187.

Ce texte eſt énergique; jamais l'impiété n'oſa élever ſa tête auſſi haut; & jamais l'impie

pie ne blaſphéma plus ouvertement: peut-on voir ſans frémir, le Croiſſant de Mahomet, à coté de la Croix de Jéſus-Chriſt ? peut-on voir confondre, ſans friſſoner, ces deux ſignes, ſi différents l'un de l'autre? peut-on entendre, ſans horreur, accuſer la Croix du Sauveur, de tous les forfaits qui ſervirent de baſe, en Aſie, à l'édifice de la Religion dont le Croiſſant étoit le ſigne viſible? En un mot le Philoſophe qui compare Jéſus à Mahomet, le tombeau du premier, au tombeau du ſecond, la loi des Chrêtiens à la loi des Turcs, qui regarde comme très-indifférent d'être disciple du Meſſie, ou du faux Prophète, batiſé, ou circoncis; ce Philoſophe quel titre mérite-t-il?

„ Après tant de bienfaits, elle (*la Philoſophie*) „ devroit tenir lieu de Divinité ſur la „ terre. C'eſt elle qui lie, éclaire, aide & „ ſoulage les humains. Elle leur donne tout „ ſans en exiger aucun culte..... &c". p. 383. & du *Tome ſéparé* p. 178.

Quand bien même l'éloge de la Philoſophie, tel que l'auteur le fait, ne ſeroit pas outré; quand bien même tous les biens dont le Philoſophe fait honneur à ſa Divinité, ne ſeroient pas une fiction plus ingénieuſe que raiſonable, peut-on dire que la Philoſophie, cet Etre de raiſon, *devroit tenir lieu de la Divinité ſur la terre*? Cette aſſertion au moins impru-

dente & indécente dans la bouche d'un homme qui ne la mettroit en avant que dans le ſens figuré, devient un blaſphème dans la bouche d'un Philoſophe qui s'attache à ſapper toutes les Religions par le fondement, qui donne tout à la Nature, qui refuſe tout à l'auteur de la Nature.

„ Et voilà pourquoi, chez tous les peuples „ & dans tous les tems, on s'eſt formé des „ idées ſi différentes des vertus & des vices; „ pourquoi, juſqu'ici, la morale a paru n'ê- „ tre parmi les hommes qu'une choſe de pure „ convention. Que tant de ſiècles ſe ſoient „ écoulés dans cette ignorance profonde des „ premiers principes d'une ſcience ſi impor- „ tante à notre félicité, c'eſt un fait certain, „ mais qui doit nous paroitre incroyable..... „ &c". p. 389. & du *Tome ſéparé* p. 184.

Il eſt faux, que juſqu'ici la morale n'ait paru être qu'une choſe de pure convention parmi les hommes; il eſt faux, que les principes fondamentaux en aient varié au gré des différentes ſociétés; ſi quelque choſe doit nous paroitre incroyable, c'eſt qu'il ait jamais exiſté un homme qui ſe ſoit dit Philoſophe, & qui ait avancé en ſi peu de lignes, autant de fauſſetés d'un ton auſſi hardi. Inutilement la Philoſophie moderne cherche-t-elle à ſubſtituer ſa morale à celle de tous les ſiècles qui l'ont précédée; inutilement ſe vante-t-elle de

répandre la lumière ſur la ſurface du globe, l'eſprit d'erreur, de libertinage, de trouble & de dèſordre qui l'anime, ſuffit lui ſeul, pour la décrier, l'avilir, & la précipiter dans le gouffre dont elle eſt ſortie depuis quelques années. L'ami de la vérité, le partiſan de la raiſon, le Chrétien en un mot, n'eſt ni aveugle, ni ignorant, il ne craint ni de voir, ni d'être vu. Le ſeul Philoſophe craint d'être vu, c'eſt pour cela que lorſqu'il cherche à répandre la lumière, il ſe tient lui-même dans les plus épaiſſes ténèbres. L'Apôtre de la vérité doit-il craindre de la prêcher publiquement ? Le ſeul Philoſophe enfin ne veut pas voir. C'eſt un aveugle volontaire, d'autant moins à plaindre, qu'à l'obſtination il joint la méchanceté; c'eſt un aveugle qui ſe plait dans ſon aveuglement, & qui cherche peut-être à le juſtifier vis-à-vis de lui-même; mais avec auſſi peu de ſuccès que vis-à-vis de l'homme raiſonnable; car qui croira, que la vertu conſiſte ſeulement à être utile, & le vice à être inutile, ou nuiſible; c'eſt cependant la conſéquence que notre Philoſophe déduit de ſes principes fondamentaux de morale.

„ Ainſi être vertueux, c'eſt être utile; „ être vicieux, c'eſt être inutile ou nuiſible; „ voilà la morale. " p. 391. & du *Tome ſéparé* p. 185.

C'eſt ici le dernier texte que j'extrais de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique: je me flatte d'avoir extrait aſſez de ſuc vénimeux de cette plante, pour dégoûter abſolument l'homme raiſonnable d'en faire uſage; je ne l'ai cependant preſſée que très-foiblement; que croit-ce, ſi un homme avec un zèle égal au mien, & des talents bien ſupérieurs s'appliquoit à en démontrer le vice radical, & le principe de mort qu'elle renferme? *Puiſſent des écrivains plus favoriſés de la nature, achever par leurs chefs-d'œuvre, ce que mon eſſai a commencé!* c'eſt le ſouhait que notre auteur fait en finiſſant ſon ouvrage. C'eſt celui que fais en finiſſant le mien avec autant de ſincérité que lui. C'eſt au public à décider quel de nous deux mérite le mieux, d'avoir la conſolation de le voir accomplir. Mes vœux ont pour objet la Religion, la ſociété, la morale, la tranquilité publique, la juſte ſubordination du ſujet envers le Souverain, la paix intérieure de l'homme, ſa félicité actuelle, ſa félicité à venir; je déſire en un mot, que la vérité triomphe avec avantage du menſonge; puis-je ne pas m'aſſurer d'avance, de réunir en ma faveur la pluralité des ſuffrages?

L'auteur avoit promis dans le XIXme Livre, qui fait la matière d'un petit volume ſéparé, le portrait actuel de l'Europe; qu'on le liſe avec attention, & on n'y trouvera qu'une ſati-

re amère, audacieuſe, indécente & mal-adroite de tous les Gouvernemens, à l'exception peut-être de celui d'Angleterre: une déclamation odieuſe contre le Chriſtianiſme, & en un mot une *licence vraiment audacieuſe, occupée à ſemer des principes dangereux, à inſulter au Thrône, à mettre tout en œuvre pour accréditer des faits deſtitués de tout fondement, ou inventés dans l'unique vue de ternir la gloire d'hommes célèbres & reſpectables.*

C'eſt-là le reproche qu'on a fait avant moi, à l'occaſion d'un article qu'on trouve au Tome II. qui concerne le Roi de Pruſſe; c'eſt celui qu'on eſt en droit de faire plus particulièrement encore par rapport au XIXme livre, dans lequel il n'eſt pas poſſible de méconnoitre un homme *qui s'érige en précepteur des Rois, qui juge du tout par quelque partie détachée, & qui donnant carrière à ſon imagination, invente des théories, & trace des ſyſtèmes de gouvernement, plus abſurdes encore dans l'application, qu'ils ne le ſont dans les principes qui leur ſervent de baze.*

FIN.

74-173

E 173
.E518a